

CONCOURS POST-BAC : COURS ET EXERCICES

COMMENTAIRE D'ARTICLE DE PRESSE

et

RESUME DE TEXTE

EPREUVE DE CULTURE GENERALE

(repères et méthode)

PRESENTATION

*Le travail qui suit résulte d'une mise en perspective de ma pratique pédagogique en BTS et du réinvestissement dont elle a fait l'objet en LSHA (Langues et Sciences Humaines Appliquées), où j'ai assuré l'an passé un cours de Culture Générale (deuxième année) puis un cours semestriel consacré au **Commentaire d'Article de Presse** (première année).*

*Les élèves du Lycée Schuman qui préparent des concours post-bac peuvent s'y référer et s'exercer en m'adressant des exercices proposés en fin de première section, dans la mesure où le commentaire d'article s'appuie sur une épreuve préalable de résumé, réputée difficile, mais souvent de rigueur à l'entrée des écoles supérieures. Ceux qui se destinent au journalisme peuvent s'essayer au commentaire d'article. Des éléments de Culture Générale pourront éventuellement les intéresser, soit qu'ils y trouvent quelque intérêt, soit qu'ils aient à s'y confronter dans leur cursus. Les remarques des autres lecteurs, visiteurs égarés, de passage sur le site, seront les bienvenues et, qui sait, prolongeront les jours du **Fait'Express**, dont le cœur ne bat qu'au rythme de précieuses **nouvelles**, entendues au sens large et réceptionnées par **la Communauté de la Plume**, qui se retrouve d'ordinaire le mardi soir, vers 17 heures, au deuxième étage du Bâtiment B.*

Je suis également joignable sur Scolastance, ou à l'adresse suivante :

patricia.colomb@ac-strasbourg.fr.

Aux étudiants qui m'enverront des exercices, j'adresserai des indications et un corrigé.

Patricia Colomb, Mars 2014.

PLAN GENERAL

PREMIERE SECTION :

Eléments pour le commentaire de presse et l'épreuve de résumé (p. 4)

Plan

Cours

Exercices d'application

DEUXIEME SECTION :

Eléments de Culture générale et indications de méthode (p. 85)

Plan

Cours

Exercices d'application

PREMIERE SECTION

ELEMENTS POUR LE COMMENTAIRE DE PRESSE ET L'EPREUVE DE RESUME

PLAN DE COURS

INTRODUCTION :

- accueil
- règles du résumé
- annonce du plan
- mode d'emploi
- bibliographie.

PREMIERE PARTIE : DE QUOI EST-IL QUESTION ? (p.12)

I Ouverture terminologique :

1. Du monde à la culture
2. La culture en aspects
3. De la culture à la presse
4. De la presse aux discours
5. Au cœur des discours :
 - A. Les langues
 - B. Les principes

II. Balayage du texte

1. QQCOQP
2. Thème et sujet
3. Repérages connexes

III Eléments pour le commentaire

DEUXIEME PARTIE : STRATEGIES ARGUMENTATIVES (p. 18)

I. Vision globale

- objectif
- moyens
- méthode
- technique
- principes

II. Etude d'une argumentation

- texte d'étude (J. BIRNBAUM)
- analyse globale
- pratique du résumé et du commentaire

TROISIEME PARTIE : QUI PARLE ? (p. 25)

I. Le cadre

A. Un contrat complexe

- qui
- dit quoi
- comment
- pourquoi

B. Où et quand : contexte de la situation de communication

II. Polyphonies

A. Présence du rédacteur de l'article

B. Le "tressage" des points de vue

C. Le sujet humain

III. L'auteur

- la signature
- la modalisation
- l'implication
- l'angle
- la phrase

QUATRIEME PARTIE : MISE EN ŒUVRE ET CONSEILS PRATIQUES (p. 31)

Questionnaire général (p. 31)

I. Exemple détaillé d'une démarche de résumé

Remarques sur le résumé : considérations pratiques

Exercice corrigé

A. Corrigé du premier paragraphe

B. Corrigé des trois premiers paragraphes

Remarques sur :

- la condensation
- les coupes
- la concision

C. Résumé complet

II. Exemple détaillé d'une démarche de commentaire

Remarques préliminaires

Texte d'étude

Ecrit de travail

Commentaire

CONCLUSION

ANNEXES (p. 48)

- Annexe 0 : le comptage des mots (p. 49)
- Annexe 1 : les aspects de la culture (p. 50)
- Annexe 2 : les principes (p. 55)
- Annexe 3 : les types d'articles (p. 57)
- Annexe 4 : faits, opinions ; thème, sujet, problématique. (p. 63)
- Annexe 5 : les modes de raisonnement (p.64)
- Annexe 6 : progression thématique (p. 67)
- Annexe 7 : énonciation (p. 69)
- Annexe 8 : écrit de travail de résumé (p. 71)

Exercices d'entraînement p. 74 à 84

INTRODUCTION

L'impression de cette page blanche, virtuelle au départ, et dont vous êtes en train de déchiffrer les signes, nous installe directement dans une position de scripteur ou de lecteur d'un texte rendu possible par la double invention de l'imprimerie et de l'informatique. Cet enseignement à distance participe donc, en tant que *dis-cours*, et au même titre que les articles de presse auxquels nous aurons à nous intéresser cette année, de la construction d'un "miroir social".

Ce dernier reflète essentiellement le *point de vue* de ceux qui, de par leurs fonctions professionnelles et institutionnelles, sont appelés non seulement à lire des textes journalistiques, mais aussi à en produire.

Passer "*du résumé au commentaire de presse*" correspond à un objectif de formation professionnelle qui se veut en phase avec une *réalité fonctionnaliste*, dans le cadre de cet enseignement du Français.

Les règles qui président à la confection d'un résumé en sont une illustration. Rappelons-les brièvement :

- Nombre de mots

On exige généralement un résumé **au quart** : une division par quatre permet de connaître avec précision le nombre de mots autorisés (celui du texte originel est indiqué). Cette règle a souvent des effets pervers : on oublie l'intérêt du sujet et au lieu de se mettre à son service, on est obsédé par les chiffres. C'est absurde : on apprend en effet très vite à *jauger* (évaluer) approximativement le volume de mots et au moment de rédiger, on rééquilibre en souplesse (les possibilités de la langue sont plus nombreuses qu'on ne le croit et nous les passerons en revue).

En cas de texte long à réduire "au dixième", par exemple, le processus de lecture sur lequel nous avons travaillé demeure valable ; la reformulation, plus elliptique, s'appliquera à des parties de texte volumineuses, globalisées car fortement dépendantes du plan de l'argumentation.

Il n'est pas inutile d'affronter des résumés de **tailles différentes** : on gagne ainsi en *adaptabilité* dans des situations professionnelles variées. Un texte long (plusieurs milliers de mots) serait résumé au vingtième. Le plan d'un texte constitue en quelque sorte un "hyper-résumé".

Dans tous les cas, **une marge de plus ou moins dix pour cent** de mots est autorisée.

N'oubliez pas **d'indiquer en fin de résumé le nombre de mots utilisés.**

- Reformulation

Le résumé consiste en :

- une **reformulation objective** du texte, dans le respect
- du **circuit argumentatif**,
- de **l'énonciation**,
- du système des **temps verbaux**, ainsi que du
- **ton** de l'auteur et
- de son **style**.
- **les exemples purement illustratifs** peuvent être **ignorés** (ainsi que les répétitions).
On en retiendra l'essentiel, s'ils structurent le raisonnement.

Tout se passe comme si l'auteur procédait au résumé de son propre texte.

(Sur le mode de comptage des mots, voir **annexe 0**)

Le passage du résumé au commentaire d'article est destiné à vous faire **prendre du recul** par rapport à un fonctionnement langagier aveugle, à vous sensibiliser à la **pluralité des niveaux d'analyse textuelle et aux enjeux qu'ils débusquent** :

- Dans le cadre journalistique, un texte informatif renvoie toujours à un événement factuel, explicite ou non : il se caractérise d'abord par sa **fonction référentielle**. C'est sur elle que se focalisera notre première approche : **de quoi est-il question ?** (I)
- L'actualité s'analyse et se discute au fil de **stratégies argumentatives** diverses et la deuxième partie de ce cours leur sera consacrée. (II).
- Mais la teneur de cette actualité dépend aussi grandement de la **scène** et de la **situation d'énonciation** qui l'organise : **qui s'adresse à qui et dans quel cadre ?** (III).

(La quatrième partie mettra en œuvre les outils forgés. Il vous est loisible de commencer elle votre lecture : dans ce cas, prenez connaissance du questionnement général ("**En bref**", p. 28) auquel aboutit ce cours, et lisez les exemples d'épreuves corrigées. Vous reviendrez au cours pour éclairer ce qui vous échappe, tant au niveau du résumé que du commentaire, ce dernier exigeant une structuration particulière.)

Ainsi pensons-nous lier résumé et commentaire à travers une même approche textuelle, mise au service d'objectifs différents.

Des exercices et recommandations méthodologiques sont proposés en **annexes**. Ils visent à faciliter la compréhension du cours et du travail demandé ;

A ceux qui s'y essayent, je renverrai un corrigé. Ce sera l'occasion de faire connaissance.

Je vous rappelle mon adresse email : patricia.colomb@ac-strasbourg.fr

Veillez accepter la scandaleuse idée que je ne suis pas toujours convaincue du bien-fondé de certains de mes présentations et classements : vos remarques seront peut-être éclairantes sans que vous en ayez conscience : mutualisons nos observations, cela contribuera à alléger le fardeau du travail intellectuel !

Heureusement, certains auteurs soutiennent notre curiosité...

BIBLIOGRAPHIE

(Elle est purement indicative, inutile de vous y attarder si vous travaillez de manière ponctuelle.)

1) LA LANGUE

M. ARRIVE, F. GADET, M. GALMICHE, *La Grammaire d'Aujourd'hui*, 1986, éditions Flammarion

Cet ouvrage a le mérite d'être synthétique, clair, maniable. Il est conseillé dans certaines écoles de journalisme. Dans le cadre des études de LSHA, il est utile de le compléter par :

P. CHARAUDEAU, *Grammaire du Sens et de l'Expression*, 1992, HACHETTE Education

Au fil du cours, je m'autoriserai à procéder à des renvois rapides du type :
(voir P. CHARAUDEAU, *Grammaire* p. x).

(Cela ne signifie pas qu'il faille se procurer tous ces livres, qui au demeurant ont leur prix. Mais sachez qu'ils sont destinés à refaire apparition dans les cours de mes collègues successeurs, du fait de l'orientation scientifique imprimée à votre filière.)

Patrick CHARAUDEAU et Dominique MAINGUENAU (sous la direction de), *Dictionnaire d'analyse du discours*, 2002, éditions du Seuil

Vous y trouverez une définition consistante des divers concepts linguistiques et discursifs figurant dans les grammaires, ainsi que les références aux auteurs et œuvres qui ont contribué à les forger. Selon qu'il s'agisse de l'article de l'un ou de l'autre, le renvoi se présentera ainsi :

(voir D. MAINGUENAU, *Dictionnaire...* p. x)

Ou plutôt

(voir P. CHARAUDEAU, *Dictionnaire*, p. x),

D. MAINGUENEAU, *Analyser les Textes de Communication*, 2013, éditions Armand Colin, collection ICOM.

L'auteur traite le sujet annoncé dans le titre avec beaucoup de distance et un constant souci de clarté.

2) LE JOURNALISME

Michel VOIROL, *Guide de la rédaction*, 2012, VICTOIRES éditions, collection "Métier journaliste".

Un classique qui complète le glossaire du CLEMI (présentation des divers types d'articles d'information et d'opinion).

REPORTERS SOLIDAIRES, sous la direction de Christine COGNAT et Francis VIAILLY, *Le Journalisme en Pratique*, octobre 2012, Presses Universitaires de Grenoble.

On lit rapidement ces 120 pages, truffées d'informations intéressantes et assorties d'exercices pratiques.

Sous la direction de François JOST, *50 Fiches pour comprendre les médias*, 2012, éditions Bréal.

L'ouvrage, rédigé par les spécialistes les plus reconnus, regorge d'informations indispensables pour affiner son approche du monde de la presse.

Hédi KADDOUR, *Inventer sa phrase*, 2007, Victoires éditions, collection Métier Journaliste

Panorama stimulant en une centaine de pages courtes : cette succession de commentaires d'extraits d'articles construit une méditation lucide et tonique à la fois sur "la vie et le langage", "les gens et l'ironie". En bref, *le style c'est l'homme* !

Florence AUBENAS et Miguel BENASAYAG, *La fabrique de l'Information*, 1999, éditions la découverte

Ouvrage polémique sur l'idéologie de la communication et le règne de l'opinion

Les Nouveaux Chiens de Garde, film réalisé par g. BALASTRE et Y. KERGOAT en 2012, inspiré du livre de Serge HALIMI, dont il reprend le titre.

Une enquête sans concessions sur les collusions des médias de masse avec les pouvoirs économique et politique (excellent complément à la troisième partie du cours).

3) L'ORTHOGRAPHE

Si votre orthographe vous effraie, si le doute vous taraude, je vous conseille d'adjoindre à votre dictionnaire de base "*le Thomas*", le ***Dictionnaire des difficultés de la langue française***, par **Adolphe V. THOMAS**, paru chez Larousse et maintes fois réédité. Il m'indique par exemple que "maintes" prendra "s" lorsqu'il est suivi de "fois" mais restera au singulier devant le mot "occasion". Bref, un ami sûr, qui a fait ses preuves

PREMIERE PARTIE : DE QUOI EST-IL QUESTION ?

Afin de faciliter le travail, un survol rapide de notre terrain de jeu s'impose.

I. OUVERTURE TERMINOLOGIQUE

1. Du monde à la culture

Si la "**planète**" désigne un système biophysique, un astre, la "**terre**" renvoie à la manière de laquelle la planète a été rendue habitable par humains : "l'écoumène", ainsi nommé par Augustin Berque. Ce qu'on appelle "**monde**" désigne communément la forme particulière de la terre depuis les cinquante dernières années.

Cette actualité du monde nous parvient d'abord depuis la place que nous occupons dans la "famille" entendue au sens large, puis dans des institutions éducatives où nous apprenons à **nommer les objets du monde**, à les "appeler", c'est-à-dire à les chercher, ce qu'éclaire bien l'étymologie du mot "monde", qui désignait le coffre contenant... la dot de la mariée.

De cette demande au monde, la presse constitue un échantillon.

"Un journal reste le point de départ. La littérature s'y décharge à souhait", constatait Malarmé. A l'heure où "chacun est devenu un média", du fait d'internet et sa démocratisation de l'écriture" (qui ne va pas sans une certaine "*infobésité*"), *A-t-on encore besoin des Journalistes ?*, s'interroge Eric SCHERER dans un ouvrage paru chez PUF en 2011.

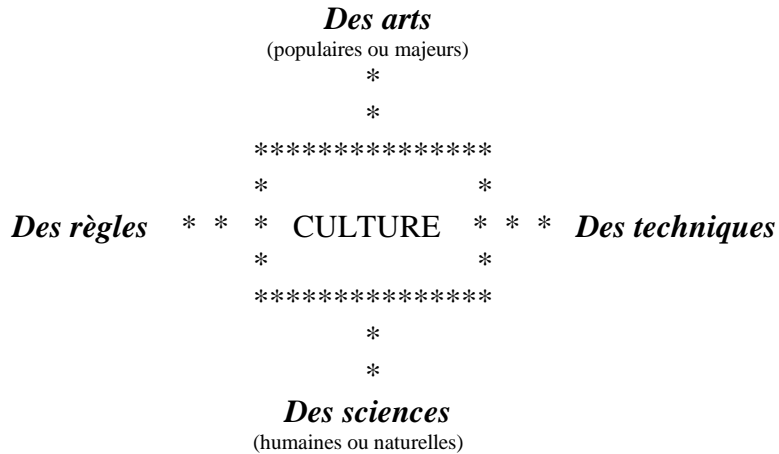
Puisse le présent cours soutenir votre rapport à l'écriture et vous offrir une chance de développer vos secrètes aptitudes au journalisme !

2. La culture en aspects

La culture, au sens de "civilisation", renvoie à un domaine immense. La définition de Claude Lévi-Strauss, reprenant celle de E.B. Tylor (1), rappelle que "c'est l'ensemble des coutumes, des croyances, des institutions telles que l'art, le droit, la religion, les techniques de la vie matérielle, en un mot toutes les habitudes ou aptitudes apprises par l'homme en tant que membre d'une société." (2)

(Je vous propose d'arpenter ce terrain de jeu au moyen de quelques exercices d'application répertoriés en **annexe 1**.)

- 1) "That complex whole which includes knowledge, belief, art, morals, law, custom, and any other capabilities and habits acquired by man as a member of society"
- (2) *Entretiens avec Claude Lévi-Strauss*, 1961, René Julliard et librairie Plon.



3. De la culture à la presse

Le schéma développé en annexe vous offre une possibilité de **classification aisée des publications de presse selon leur éventuelle spécialisation**, ce qui peut contribuer à vous sensibiliser à notre environnement informationnel, imprimé ou virtuel. Profitez de votre CDI, d'un passage en gare pour arpenter un hall de la presse, d'un surf sur le net...

Vous pouvez procéder à d'autres classifications, selon l'espace de référence, la fréquence de publication, l'importance, la qualité de lectorat, le but poursuivi, etc...

Et n'hésitez pas à partager le résultat de vos travaux : nous pourrions à terme mutualiser nos connaissances en un gros schéma heuristique, par exemple... et notre recherche y gagnerait un *visage*...

4. De la presse aux discours

Le repérage des aspects de la culture permet de distinguer certains types de discours :

Le mot "discours" est largement polysémique. Désignons-le provisoirement comme un énoncé, oral ou écrit dont l'étude ne se limitera pas à une analyse linguistique phrastique ; on comprend qu'il existe des caractéristiques propres (lexicales, par exemple) à certains *types* de discours : juridique, religieux, politique, médical, etc. Mais rappelons aussi que le cadre, l'énonciation et la **situation d'énonciation** déterminent des *genres* de discours différents, liés aux dispositifs communicationnels d'une société. Le **discours journalistique**, par exemple, s'inscrit dans une relation *contractuelle*. La parole du journaliste est donc prise dans un **système de production de textes**, qui organise et oriente son propos, comme nous le verrons dans la troisième partie de ce cours.

Afin de commencer à découvrir cette "**pluralité de structurations**" (selon les termes des auteurs de *La Grammaire d'Aujourd'hui*, p. 235), qui s'articule pour former une cohérence, je vous propose de prendre connaissance des exercices proposés en **annexe 2**

5. Au cœur des discours

A. Le règne **des langues**

L'attention à **la langue** est au cœur de vos études. Du fait d'être composée de signes, elle constitue "*une autre réalité du monde*" (CHARAUDEAU, p. 11) C'est un **code**, partiellement commun, façonné par les échanges et en constant changement. L'expérience du monde s'y propose selon un découpage conceptuel et un système de valeurs qui lui sont propres. Cette langue est donc un **phénomène social**, alors que "la conversion de la langue en discours", selon la belle formulation de BENVENISTE, qui attribue ici au mot "discours" le sens de "**parole**", est un "**acte individuel** de volonté et d'intelligence" (SAUSSURE).

On en déduit que résumé et commentaire devront prendre en compte ces **deux dimensions d'un énoncé, dont l'une est singulière (style) et l'autre collective :**

- nous sommes pris dans une *langue* dont l'homogénéité est très relative : le mot "langue" devrait s'écrire "**au pluriel, sinon rien**", selon le verdict sans appel d'Aimé CESAIRE, désavouant à l'avance toute langue prétendument "standard" (1) ;
- cette langue nous affecte *à notre insu* et imprime sa logique à notre désir.

B. Leur rôle dans l'organisation **des principes**

Qu'attendons-nous des articles de presse que nous prenons la peine de lire ? Pourquoi privilégierons-nous tel quotidien ou site d'information, tel journaliste, telle émission ? Qu'est-ce qui fait courir les journalistes ? Ce qui est au **principe** de la vie, c'est-à-dire "premier", si l'on veut bien suivre l'étymologie de ce mot, qui mène aussi au "prince".

Si nous ne voulons pas être dupes des *discours* que nous venons d'évoquer, il nous faut soigneusement en identifier les ressorts, l'ambiguïté. On comprend donc l'importance accordée à la **déontologie** par le Conseil National de la Résistance, au sortir de la seconde guerre mondiale.

L'annexe 3 est destinée à vous y sensibiliser à ces deux enjeux.

(1) Cet appel a été relayé par l'OIF, l'Organisation Internationale de la Francophonie, créée par SENGHOR en 1970, qui nous rappelle que le Français, présent sur les cinq continents, est la seule langue mondiale après l'Anglais... La francophonie littéraire nous a largement sensibilisés à ces différences linguistiques d'origine historique et géographique.

2. LE BALAYAGE DU TEXTE

Il commence, à l'aide des outils terminologiques présentés ci-dessus, par une **lecture annotée**, et aboutit à un **écrit de travail synthétique** qui offre son **cadre** à votre résumé. Mais la méthode suggérée ci-dessous est indicative, l'essentiel étant d'aboutir à un résumé satisfaisant aux exigences rappelées en introduction.

- QQCOQP (à lire à voix haute !) ou WWWWW ?

Un article de presse est classiquement censé rendre compte d'une réalité dont il offre une "*perception signifiante*", selon l'expression éclairante de Patrick CHARAUDEAU. De qui et de quoi s'agit-il, où, quand et pourquoi ? "Who, what, where, when, why", disent les anglo-saxons, négligeant la question que posait QUINTILIEN, (l'antique auteur du schéma qui porte son nom), qui prenait soin d'interroger le "**comment**" : "Qui fait quoi, *comment*, où, quand et pourquoi ?"

Il s'agit, lors d'une première lecture, de traverser l'article en répondant à ce jeu de questions (à condition de savoir distinguer **un fait, vérifiable et mesurable**, d'une **opinion**), qui permet de **situer dans l'espace et le temps**.

- le thème et le sujet de l'article

se repèrent par des **mots-clés** (*soulignés au crayon*) et des champs lexicaux qui renvoient à des **points de vue** et des **aspects de la culture** : usez et abusez de signes abrégatifs *écrits dans la marge* gauche du texte : par exemple, pour sociologique, écrivez "socio", pour économique "éco", financier "fi", littéraire "litter", etc. Un point de vue se mentionne dans la marge par un point précédé d'un œil de profil.

- Repérages connexes

Les **connecteurs logiques** sont encadrés et les **principes** - valeurs, idéologies, en rapport éventuel avec la déontologie - sont catégorisés et indiqués par une abréviation dans la marge droite.

A partir de ces pointages, identifiez et reformulez **la tension** dans laquelle le scripteur a puisé sa force. Affronte-t-il une **contradiction** ou présente-t-il des informations ? Comment ces dernières sont-elles organisées ? Quels sont les points de vue en présence (*Dans la marge, une flèche à deux extrémités vous permet de désigner la présence d'une contradiction.*) ?

De la réponse à ces questions découle la reformulation de **la thèse et de la problématique**.

Si le texte est purement **informatif**, discerne les éventuelles **zones de complexité**.

En bref : marquage du texte : souligner les mots-clés, encadrer les connecteurs.

marquage en marge du texte : principes et contradictions (flèche à deux bouts) dans la marge droite, aspects de la culture et points de vue dans la marge gauche.

écrit de travail : QQCOQP et thème-sujet-problématique, en deux phrases synthétiques. Situer la problématique dans l'espace et le temps.

(Ces quelques préalables de base peuvent être approfondis à travers les exercices consignés en **annexe 4**.)

3. ELEMENTS POUR LE COMMENTAIRE DE PRESSE

- **Etablir les faits** est le souci constant des informateurs sérieux. :

"Les faits sont bêtes", dit-on souvent. Lénine répondait qu'ils sont cependant "têtus", suggérant par là qu'ils ont quelque chose à nous dire, ce que confirme Nietzsche lorsqu'il affirme, provocateur, qu'il "n'y a pas de faits, il n'y a que des interprétations". Chacune de ces affirmations peut mener à un commentaire critique du texte d'étude, à condition que celui-ci soit étayé.

- **Faits, opinions, aspects de la culture et problématique**

Les faits, éléments tiers à propos desquels un consensus peut s'établir, "médiatisent" nos échanges. L'ordre de leur présentation n'est jamais neutre. Poser un **problème** en termes de **contradiction entre des faits ouvre des pistes à la pensée, alors que le choc des *opinions*** (qui, quand elle est considérée comme une catégorie de jugement, diffère à la fois d'une connaissance, d'une croyance et d'un sentiment, comme le souligne P. CHARAUDEAU : voir *Dictionnaire...* article "Opinion") échappe facilement à l'exigence logique.

Le repérage des **aspects de la culture**, outre qu'il permet de reformuler de manière étoffée ce qu'on appelle la "**problématique**" d'un texte, met en évidence *l'absence* de certaines pertinences, dont la mention est bienvenue dans un commentaire, car souvent signifiante.

Globalement, ce travail doit également vous amener à mobiliser vos connaissances encyclopédiques (factuelles, culturelles), susceptibles de souligner les limites du traitement du sujet ou de le mettre en perspective.

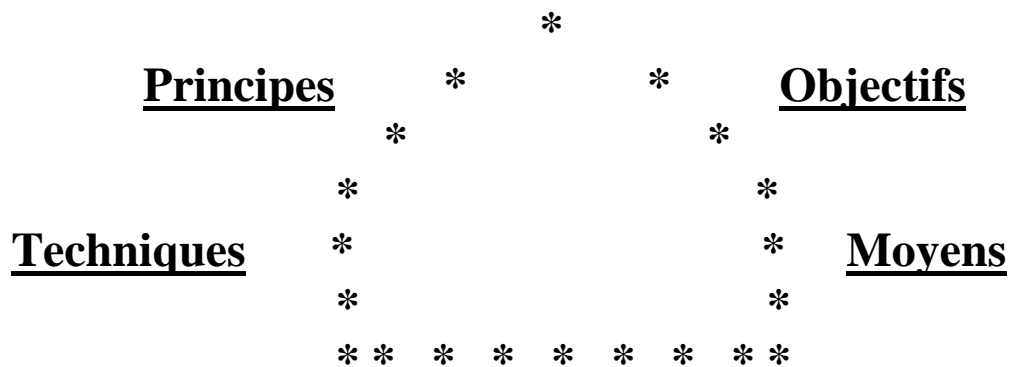
En bref : Suite de l'écrit de travail :

L'article repose-t-il sur des faits / des opinions ? Lesquel(le)s sont passé(e)s sous silence ? Les faits sont-ils hiérarchisés ? A quels aspects de la culture sommes-nous renvoyés ? Lesquels ne sont pas pris en compte ? Quelles sont les incidences de ces éléments sur la pertinence de la problématique ? Quelles connaissances personnelles puis-je mobiliser pour discuter la pertinence du texte ?

DEUXIEME PARTIE : STRATEGIES ARGUMENTATIVES

I. VISION GLOBALE : ETUDE DE L'ENONCE ARGUMENTATIF

L'argumentation



Méthode (cheminement)

Si l'on admet que toute parole contient une *demande*, on peut affirmer qu'aucun texte n'est totalement privé de dimension argumentative. Toute parole poursuit un objectif, emprunte certains moyens, chemine et a recours à des techniques, chacune de ces dimensions de l'acte de parole s'articulant aux principes qui l'orientent. Nous aurons à nous en souvenir au moment d'aborder l'étude de l'énonciation, qui prend en compte une part de subjectivité, **signifiante** par définition. (1)

- (1) On constatera que **ces paramètres déterminent chacun des actes que nous posons**. Nous sommes inspirés d'une schématisation présentée par Madame Charlotte HERFRAY dans *La Psychanalyse hors les Murs*, ouvrage réédité chez L'Harmattan en 2006.

Or, de nombreux linguistes, emboîtant le pas à "l'ancienne rhétorique", s'accordent pour circonscrire l'argumentation à "la partie raisonnante de l'interlocuteur", c'est-à-dire à une logique **causale** visant **l'exactitude**, sans la distinguer de la **vérité**, qui est d'un autre ordre : rapelons rapidement que le XXe siècle a connu une profonde **rupture épistémologique**, résultant de la découverte d'un autre modèle de recherche : au "**Pourquoi ?**" **étiologique** on essaiera de substituer ou d'adjoindre une **interrogation sémiologique** sur la signification de certains phénomènes en sciences humaines (anthropologie structurale, linguistique saussurienne, psychanalyse) : "**Qu'est-ce que cela veut dire ?**".

A ce propos, Patrick CHARAUDEAU (p. 783) prend soin de préciser que "*l'argumentation (...) est une totalité*", alors que "*l'argumentatif, comme mode d'organisation du discours, constitue la mécanique qui permet de produire des argumentations*".

Si nous ramenons ces quelques remarques au domaine de la presse, nous observons que le journaliste vise **l'exactitude** (objectivation par des faits), mais n'échappe pas à un souci de **vérité** (qui le dépasse et relève de la subjectivité, voire de l'intersubjectivité) ; par ailleurs, certains de ses articles sont plutôt focalisés sur **l'information**, d'autres sur **l'opinion**. Nous avons choisi d'affronter cette difficulté en consacrant cette seconde partie à une étude globale de **l'énoncé** textuel, inspirée par l'ancienne rhétorique transmise en classes de lycée, avant de procéder, dans la partie suivante, à une étude plus discursive prenant en compte **l'énonciation**.

Commençons par étudier la logique textuelle à travers la **cohérence** qui doit s'établir entre :

- les objectifs : s'agit-il de convaincre (en recourant à la logique) ? De persuader (par tous les moyens) ? Qu'est-ce qui est en cause, quelle est **la thèse** ?

Par rapport au "contenu" textuel, veut-on établir les faits (genre judiciaire) ? Délibérer (genre délibératif) ? Louer ou blâmer (genre épideictique) ?

Etablir les faits, délibérer, faire l'éloge ou le blâme : ces trois genres argumentatifs nourrissent la production journalistique : presse d'information et / ou d'opinion.

- Les moyens mis en œuvre : quel est le **genre** du texte : dialogue (interview, par exemple) ou essai ?

Type de texte : repère-t-on du descriptif (P. CHARAUDEAU p. 653) ? Des exemples narratifs (P. CHARAUDEAU p. 709) ?

Sur quel **ton**, quel(s) **registre(s)** (comique voire satirique, tragique, polémique, pathétique, didactique) l'argumentation court-elle ? De quel **type d'article** s'agit-il ?

- La méthode (odos = le chemin) : quelle est la **démarche** ? Inductive ou déductive ? A-t-on recours à des syllogismes ?

Repose-t-elle sur des **présupposés** ?

Quel est le **mode de raisonnement** (P. CHARAUDEAU p. 794) ? Par analogie, par opposition, par hypothèse ou

supposition, par indication de but, par alternative, par explicitation (explication), par l'absurde, par autorité ?

- la technique : quelles sont les traces de l'argumentation dans la langue, comment se formalisent les **liens logiques** (P. CHARAUDEAU p. 493 à 550) et les **reprises** (pronominales ou lexicales) ?
Observez la **progression** du texte : sa distribution en paragraphes, ses procédés de composition (P. CHARAUDEAU p. 829), son passage du thème au propos.
Quels **enjeux définitionnels** peut-on repérer (P. CHARAUDEAU p. 821) ?
Synthèse : le circuit argumentatif, de la thèse initiale à la thèse finale.
- les principes : ils ont été présentés antérieurement (voir en Première Partie I., 5, B.).

En bref : **Objectif** : convaincre ou persuader ? De quelle thèse ? Genre judiciaire (presse d'information) ou bien délibératif, voire épideictique (presse d'opinion) ?

Moyens : genre du texte, type de texte, type d'article ? Ton et registre(s)

Méthode : démarche ? Mode de raisonnement ?

Technique : liens logiques, progression du texte (paragraphes, composition, thème/propos) ? Enjeux définitionnels ? Circuit argumentatif ?

Principes : théories, valeurs, désir, croyances et idéologies ?

(pour plus de détails, consulter l'**annexe 5**)

II. ETUDE D'UNE ARGUMENTATION

Rappel des repères de l'écrit de travail

En bref : **marquage du texte** : souligner les mots-clés, encadrer les connecteurs.

(I)

marquage en marge du texte : principes et contradictions (flèche à deux bouts) dans la marge droite, aspects de la culture et points de vue dans la

marge gauche

écrit de travail : QQCOQP et thème-sujet-problématique, en deux phrases synthétiques. Situer la problématique dans l'espace et le temps.

***En bref* :** Suite de **l'écrit de travail** :

(II) **L'article repose-t-il sur des faits / des opinions ? Lesquel(le)s sont passé(e)s sous silence ? A quels aspects de la culture sommes-nous renvoyés ? Lesquels ne sont pas pris en compte ? Quelles sont les incidences de ces éléments sur la pertinence de la problématique ? Quelles connaissances personnelles puis-je mobiliser pour discuter la pertinence du texte ?**

***En bref* :** **Objectif** : convaincre ou persuader ? De quelle thèse ? Genre judiciaire (presse d'information) ou bien délibératif, voire épideictique (presse d'opinion) ?

Moyens : genre du texte, type de texte, type d'article ? Ton et registre(s) ?

Méthode : démarche ? Mode de raisonnement ?

Technique : liens logiques, progression du texte (paragraphe, composition, thème/propos) ? Enjeux définitionnels ? Circuit argumentatif ?

Principes : théories, valeurs, désir, croyances et idéologies ?

Mise en œuvre à travers le texte ci dessous

"Le rire est une expérience de liberté. C'est pourquoi on peut rire de tout, mais pas avec n'importe qui, et surtout pas avec les ennemis de la liberté, disait l'humoriste Pierre DESPROGES dans une formule célèbre.

*Or cette vérité vaut bien au-delà des seuls enjeux politiques : pour être digne de ce nom, le **rire** doit briser les chaînes de l'existence humaine, dynamiter nos certitudes, ébranler notre identité au moment même où elle risque de se figer. Si une telle secousse ne nous laisse jamais indemnes, donc, c'est qu'elle brise le cours ordinaire des choses et introduit dans notre quotidien de la surprise, de l'ouverture, de la rencontre. Mieux : elle dessine les contours d'une communauté. **Le rire** vient saluer la reconquête d'une reconnaissance mutuelle, d'un partage possible, d'une transmission à venir. Bref, il émancipe."*

(Ce texte de Jean BIRNBAUM est extrait d'un article intitulé "Une secousse subversive", paru dans *le Monde* du 30 octobre 2010.)

En bref : Thème du rire

(I) Sujet : le rire dans son rapport à la liberté

Problématique : le rire crée une opposition : il sépare des "ennemis de la liberté".

Faits/Opinions/Aspects : Peut-on vérifier et mesurer ce qui est dit dans les assertions sur le rire ?

Pertinence *philosophique* (liberté, existence, certitudes),
psychologique (rencontre, surprise, ouverture) et *politique*.
(communauté).

En bref : Situer dans l'espace et le temps : universalité du propos ?

(II) Absence de certaines pertinences : *sociologie, médiologie* :

Apports personnels : la dimension mécanique du rire, induit par les rires préenregistrés dans certaines émissions télévisées ; *L'Homme qui rit*, de Victor HUGO : un rire forcé.

En bref : 1. Principes (leur analyse se place généralement en dernière position)

(III)

La "liberté" et la "vérité" se rapportent au domaine de la **morale**, des mœurs. Les mots "identité" et "transmission" relèvent de **valeurs intellectuelles** : elles ont à voir avec l'exactitude. Les **valeurs sensibles** sont présentes par le mot "indemne", qui insiste sur la violence consentie. Les valeurs esthétiques ne sont pas convoquées ; en revanche, le rire est considéré comme efficace (**valeurs pratiques**) : c'est un agent actif, au service de notre **désir**, présent dans les mots "surprise (...) ouverture (...) rencontre (...) reconnaissance".

J. BIRNBAUM n'a pas explicitement recours à des **croyances** ou à des **idéologies**.

2. Objectif :

Le but est à la fois de **convaincre** (présence de connecteurs comme "si", "donc", "or", "c'est pourquoi"), mais des métaphores percutantes : "briser les chaînes de l'existence humaine", "dynamiter nos certitudes", "dessiner les contours d'une communauté", relèvent de la persuasion car leur dimension hyperbolique mobilise des affects.

Thèse : le rire libère

Genre de l'argumentation : éloge du rire (épidictique, presse d'opinion)

3. Moyens

Genre de texte : essai

Type de texte : argumentatif (mais les premières métaphores présentent un aspect narratif, avec une tonalité épique).

Type d'article : chronique (des réflexions personnelles)

Ton et registres : didactique mais aussi épique, les figures d'amplification sont mises au service d'une libération collective qui "émancipe", d'une "reconquête" épique.

L'auteur enseigne son lecteur : on note le **champ lexical** du savoir, avec les mots vérité (...) certitudes (...) transmission", l'emploi du **présent de vérité générale**, les phrases **sentencieuses** (proverbiales) comme "on peut rire de tout, mais pas avec n'importe

qui", la **référence à des auteurs** (P. DESPROGES), le recours à des **connecteurs logiques facilitant** la compréhension du raisonnement

4. Méthode

Raisonnement : par **explicitation** (définition progressive) du thème, dont on repère les **conséquences**. Il présente aussi la particularité d'être **déductif** : annonce préalable de la thèse, l'inférence expérientielle (référence au quotidien, par exemple) suit.

5. Technique

Repérage de la progression thématique

(Sur cette notion, voir **Annexe 6**)

Le thème du rire présente une certaine constance, dans la mesure où il apparaît en début de phrase, à l'entrée, au milieu et à la fin du texte (voir tableau ci-dessous).

Thèse initiale : le rire est une expérience de liberté.

<u>THEME</u>	<u>PROPOS</u>	<u>FORMULE de reprise</u>	<u>PROPOS</u>
Le rire	= liberté	<u>C'</u> est pourquoi	pas avec ennemis/liberté
		Or , cette vérité-là, politique	= aussi en philo, psycho
Retour au thème (le rire)	il doit détruire.	Cette secousse	ne laisse pas indemne
Retour au thème : (si)	mieux	elle (la secousse) elle "	brise (...) ouverture dessine (...) communauté
(le rire)	émancipe		

Thèse finale : le rire émancipe.

Commentaire du tableau

On constate que l'auteur s'éloigne par moment de son **thème**, sans jamais le perdre de vue : le thème est constant. Il annonce sa **thèse**, puis précise sa pensée en développant le thème de la liberté sous **l'autorité** (appui au raisonnement) de Pierre DESPROGES, associé à un aspect **politique** (les ennemis de la liberté). D'autres **aspects de la culture** vont apparaître à travers le lexique :

"existence (...) certitude (...) identité", qui relèvent de la **philosophie**, puis "surprise (...) ouverture (...) rencontre", qui renvoient à la **psychologie**. Ces deux domaines, en condensant les énumérations, montrent comment une thèse peut s'enrichir par la prise en compte d'aspects de la culture différents, amenant à une **reformulation enrichie de la thèse de départ**. Pour finir, le mot "*communauté*" prolonge le constat politique du début, parce qu'il fait lui aussi référence au groupe.

"*Reconnaissance (...) partage (...) transmission*" fédèrent les trois aspects de la culture (politique, philosophie et psychologie) dans un souci humaniste commun : l'*émancipation*, terme qui précise le contenu de la liberté en insistant sur l'idée de refus de l'oppression.

"Cette vérité" contribue à reprendre de manière méliorative l'annonce du premier paragraphe ; "cette secousse" constitue une forme de reprise de la **redéfinition** opérée en début de deuxième paragraphe, qui articule tout le texte et tire sa légitimité de figures d'amplification un peu convenues. Les **formes de reprise non pronominales**, rendues possibles par les déterminants démonstratifs ("cette"), **présupposent** l'effectivité du référent (par un transfert sémantique généralisant, voir P. CHARAUDEAU, p. 215 à 226 et p. 89).

Vous aurez compris que l'approche textuelle proposée exige une initiation progressive à certains repères linguistiques : les références qui émaillent le cours visent donc essentiellement à vous *rassurer*, et non l'inverse ! Elles sont ici au service d'une analyse critique d'articles de presse destinés à être commentés

Il s'agit à présent de tirer de l'ombre les protagonistes de l'information : sans eux, l'étude de l'argumentation demeurerait partielle et désincarnée.

TROISIEME PARTIE : QUI PARLE ?

Peut-on interpréter un **énoncé** indépendamment de son **énonciation** (c'est-à-dire de "*la mise en fonctionnement la langue par un acte individuel d'utilisation*", selon la formule de BENVENISTE) et des **circonstances** de cette dernière ?

Les théoriciens du courant **pragmatique**, étudiant désormais de façon plus *discursive* que *linguistique* le **rapport entre le langage et l'action**, poursuivent la **recherche** engagée au siècle dernier en se focalisant sur d'autres éléments que le seul locuteur.

Nous retiendrons de cette dernière que **l'énoncé** représente certes des faits, mais qu'il "**est lui-même un fait**, un événement unique défini dans le temps et l'espace" (Les citations de ce paragraphe sont extraites de l'article "Enonciation" rédigé par D. MAINGUENAU, *Dictionnaire...* p. 230 et suite.). C'est pourquoi nous nous pencherons d'abord sur les circonstances de cet événement.

I. LE CADRE

Un journal, une revue, un site d'information, offrent un cadre de lecture qui peut être soumis au même questionnement que l'énoncé lui-même : qui transmet quelle information *à qui*, où, quand et *comment* (avec quels moyens, méthode, techniques) ? Chacun de ces **espaces énonciatifs** appelle un **discours de genre journalistique dont le contenu réverbère des éléments de réponses à ces questions**.

Il s'agit de prendre la mesure de ce phénomène discursif.

A. Un contrat complexe

- "qui"

Un journal est une institution, une personne morale. Ses protagonistes, journalistes, lecteurs, diffuseurs, gestionnaires, etc, selon leurs statuts respectifs, y remplissent des fonctions qui leur confèrent un pouvoir. Au fil du temps, ils construisent et transmettent, sur la base de certains principes (D. MAINGUENEAU parle d'un *éthos*), une **image** qui par ailleurs **s'impose à eux**. C'est ainsi que *Le Monde*, *La Croix* et *Libération* n'induisent pas les mêmes attentes. Leur taille leur impose toutefois une ligne éditoriale plutôt **consensuelle** : il faut en effet parvenir à toucher un lectorat plus éclaté que celui de journaux à petit tirage.

- "dit quoi"

Cette **orientation** sera plus ou moins repérable, selon le thème, le type, la tonalité des articles, ainsi que le type de presse dont ils émanent. L'analyse d'un événement de politique internationale sollicitera davantage le jugement que l'explication d'une

découverte du domaine scientifique.

- "comment"

Un journal se définit comme un "méta-énonciateur" : il rassemble de nombreuses "plumes" (rédacteurs), qu'il dispose à son gré dans chaque exemplaire. A mi-chemin du journal et de l'article, **l'hyperstructure** "est formée d'un ensemble d'articles et d'images graphiquement regroupés et complémentaires, bornés à la limite matérielle de (...) la double page". Gilles LUGRIN développe ce concept avancé par E. U. GROSSE et E. SEIBOLD (1), en observant qu'il frappe davantage la presse populaire, car il favorise une forme de "zapping", un raccourcissement des articles du fait de leur éclatement en plusieurs unités ; l'infographie permet d'adjoindre images et schémas qui facilitent et guident la lecture.

MAC LUHAN (2), en 1964, signalait déjà que selon lui, ces nouvelles en "mosaïque" constituent "une image collective, en profondeur, de la communauté en action et appellent une participation maximale au processus social".

C'est pourquoi nous ne pouvons qu'insister sur la prise en compte de l'hypertexte, le cas échéant, dans la perspective du commentaire : sa lecture revient en effet à établir des connexions qui s'imposent d'autant plus facilement qu'elles comportent souvent une part de visuel. Ce dernier ne sera évidemment pas soumis à résumé, pas plus que le colonage, la typographie ou la **titraïlle** (voir glossaire du CLEMI : accroche, bandeau, steamer, chapeau, intertitres, légende, manchette...). Mais il appelle presque toujours un commentaire et doit retenir l'attention du lecteur de presse.

- "pourquoi"

Chaque organe de presse dispose en effet d'un **pouvoir d'influence**, qui contribue à forger, à travers les articles des journalistes qu'il **rétribue**, ce qu'il est convenu d'appeler "**l'opinion publique**", notion vague, polysémique, héritée des Lumières et souvent réduite à des statistiques (P. CHARAUDEAU, *Dictionnaire...* article "opinion"), qui ne se confond ni avec la croyance, ni avec un savoir théorique. Ce pouvoir repose sur un acte d'**achat** (par le lecteur ou par des annonceurs, qui payent leur publicité, assurant ainsi la survie des journaux), inséparable d'une attente finalisée, en quête de confirmation. Signalons que selon P. EVENO, un lecteur sur internet "procure 20 à 50 fois moins de recettes qu'un lecteur papier" (3).

(1) Gilles LUGRIN, "Le mélange des genres dans l'hyperstructure", 2001, revue SEMEN numéro 13.

(2) Marshall Mc LUHAN, *Pour comprendre les médias*, 1964, disponible aux éditions du SEUIL, collection Points Essais. La citation est extraite de l'article de G. LUGRIN, op. cit., même page.

(3) Patrick EVENO, *La Presse*, 2010, collection "Société", p. 39.

Le journaliste et son lecteur se rencontrent donc sur la base d'un **contrat complexe**, en permanente évolution, qui a ses exigences et son prix.

B. Où et quand : le contexte de la situation de communication

Le journaliste n'échappe pas au contexte géographique et historique dans lequel s'inscrit son information. On ne peut jamais tout dire, comme en témoignent, à une autre échelle, les travaux de Michel Foucault : un invisible cadre de référence à la fois politique, économique, culturel, limite les investigations et les publications, même lorsqu'aucune censure ne semble s'exercer sur les rédacteurs ; nous en sommes largement dupes. C'est pourquoi il ne faut pas hésiter à faire des hypothèses sur ce qui, dans le propos, *se justifierait par le contexte de la situation de communication*.

En bref : repère-t-on, dans l'article, la "ligne éditoriale" du Journal ?

Contribue-t-il à construire ou confirmer une "opinion publique" ? Un consensus ?

Est-il infléchi par l'hyperstructure ?

Certains aspects sont-ils justifiés par le cadre spatio-temporel dans lequel l'article paraît ?

(Tous ces éléments, que le résumé tente de faire entendre pour assurer sa précision, peuvent appeler des remarques dans le cadre du commentaire.)

Si la rédaction constitue bien, selon l'expression de Patrick EVENO, "un être collectif", (1) et que l'interdépendance entre discours médiatiques, politiques et opinion publique est incontestable, tentons de discerner avec netteté les différentes *voix* qui se font entendre..

(1) Patrick EVENO, *La Presse*, 2010, collection "Société", p. 39.

II. POLYPHONIES

A. La présence du rédacteur de l'article :

Elle est diversement perceptible : se met-il en scène, seul ou avec d'autres ? Peut-on repérer le type de relation qu'il entretient avec son interlocuteur et le sujet qu'il traite ? Des **embrayeurs** manifestent cette présence (pronom personnels, pronoms et adjectifs possessifs...), qui peut au contraire passer inaperçue.

Le texte de J. BIRNBAUM vous offre un exemple clair : il passe du pronom "*on*" du début, très impersonnel ("*on*" vient du mot homo, l'homme en général), au pronom "*nous*", dont le fonction de médiation ("*je*" plus un autre) rend palpable l'appartenance de l'auteur à cette communauté de ceux qui acceptent d'être dans la "*secousse*" !

B. Le "tressage" des points de vue

Nous sommes constitués par une langue à laquelle nous avons été initiés dans l'enfance, ce qui devrait nous familiariser avec l'idée que, comme notre propre parole, **un article de presse est pétri de références à la parole d'autrui**, à travers :

- les divers **discours** (direct, indirect, indirect libre) qui la mettent en scène,
- mais aussi les **allusions, citations, mentions** ou simples **évoations** ;
- les références au **destinataire** du discours (le lecteur de l'article), ses attentes : A. CULIOLI va jusqu'à parler d'une véritable "co-énonciation".
- les références à des instances plus floues : ainsi les "**communautés discursives**", qui se forment occasionnellement, dans des domaines politiques économique, scientifique... au fil de la "couverture" d'un événement sur une longue période, par exemple.

Un bon exercice consisterait à prendre en défaut la rédactrice du présent cours en repérant les entorses aux règles canoniques de la présentation de la parole d'autrui (dans un souci d'allègement de références qui se répètent) !

C. Le sujet humain

Cette **hétérogénéité**, plus ou moins "*montrée*", se complexifie si nous acceptons la formule de RIMBAUD : "je est un autre", qui nous sépare radicalement de notre propre

discours, phénomène dont la clinique psychanalytique continue de faire l'expérience, "dans un monde qui ne reconnaît pas le manque comme tel" (1), lequel est précisément généré par cette rupture (voir *Dictionnaire...* article "Hétérogénéité montrée / constitutive").

En bref : Repère-t-on des paroles rapportées ? Des traces de la parole d'autrui ? Des références au destinataire ? A des instances plus diffuses ?

Ces quelques précisions nous incitent à nous pencher plus attentivement sur *l'auteur* présumé de l'article

III. L'AUTEUR

Par quelles *traces* repère-t-on sa présence ?

- la **signature**

en constitue la marque la plus visible : elle permet d'authentifier le responsable de l'article, qui ne se confond pas forcément avec le *rédacteur*. Certains articles ne sont pas signés, d'autres sont cosignés : l'**auctorialité** connaît des degrés.

- la **modalisation**

repose sur les indications qui signalent de **la position de l'auteur par rapport à son propre texte**. Lorsque J. BIRNBAUM ouvre sa dernière phrase sur "bref", il signifie à son lecteur que le type d'article (chronique) qu'il rédige ne l'autorise pas à développer davantage, mais présuppose qu'il le pourrait, ce qui contribue à accréditer sa thèse.

- l'**implication** du journaliste

se repère à travers les connotations (valeurs affectives attachées à un mot), les figures de style, la tonalité qu'il adopte, surtout lorsqu'il est très **impliqué**.

(Dans le texte de Jean BIRNBAUM, vous reconnaissez sans peine les **connotations mélioratives**, surprise (...) ouverture (...) rencontre (...) reconnaissance (...) (partage)" et les **connotations péjoratives**, "briser (...) chaîne (...) dynamiter, etc...)

- l'**angle** :

ayant pris la bonne **distance** (le "point" depuis lequel il "voit"), le journaliste choisit un **angle** et doit s'y tenir pour pouvoir se concentrer sur les faits et en rendre compte.

- les **phrases** :

"Dans [cet] oubli de soi, le monde se fait **phrase**." selon la belle formule de M. SEGNERI (1) : c'est elle qui imprime son style à l'article. Jules RENARD, cité par Hédi KADDOUR (2), résumait ce processus d'une formule lapidaire : "*Le mot qu'il faut à la place qu'il faut*". Le résumé se doit de **respecter la ponctuation** et, dans la mesure du possible, les figures de construction (parataxe, anaphore, parallélisme, chiasme...).

voir annexe 7

En bref ; l'article est-il signé ?

Quelle est la position de l'auteur par rapport à son texte : modalisation, point de vue, angle.

Quelles sont les principales caractéristiques de ses phrases (longueur, rythme, figures de construction) ?

(1) Michel SEGNERI, *Notes sur le peu de choses*, 2011-13, à paraître.

(2) Hédi KADDOUR, *Inventer sa phrase*, 2007, VICTOIRE Editions.

(C'est à lui que nous empruntons la métaphore du "tressage" des points de vue.)

QUATRIEME PARTIE : EXEMPLE COMMENTE

QUESTIONNAIRE COMPLET

En bref : marquage du texte : souligner les mots-clés, encadrer les connecteurs.

(I)

marquage en marge du texte : principes et contradictions (flèche à deux bouts) dans la marge droite, aspects de la culture et points de vue dans la marge gauche

écrit de travail : QQCOQP et thème-sujet-problématique, en deux phrases synthétiques. Situer la problématique dans l'espace et le temps.

En bref : Suite de l'écrit de travail :

(II)

L'article repose-t-il sur des faits / des opinions ? Lesquel(le)s sont passé(e)s sous silence ? A quels aspects de la culture sommes-nous renvoyés ? Lesquels ne sont pas pris en compte ? Quelles sont les incidences de ces éléments sur la pertinence de la problématique ? Quelles connaissances personnelles puis-je mobiliser pour discuter la pertinence du texte ?

En bref : Objectif : convaincre ou persuader ? De quelle thèse ? Genre judiciaire (presse d'information) ou bien délibératif, voire épideictique (presse d'opinion) ?

(III)

Moyens : genre du texte, type de texte, type d'article ? Ton et registre(s) ?

Méthode : démarche ? Mode de raisonnement ?

Technique : liens logiques, progression du texte (paragraphe, composition, thème/propos) ? Enjeux définitionnels ? Circuit argumentatif ?

Principes : déjà étudiés.

En bref : repère-t-on, dans l'article, la "ligne éditoriale" du Journal ?

(IV)

Contribue-t-il à construire ou confirmer une "opinion publique" ? Un consensus ?

Est-il infléchi par l'hyperstructure ?

Certains aspects sont-ils justifiés par l'actualité, le moment et le lieu où l'article paraît ?

Repère-t-on des paroles rapportées ? Des traces de la parole d'autrui ? Des références au destinataire ?

L'article est-il signé ?

Quelle est la position de l'auteur par rapport à son texte : modalisation, point de vue, angle.

Sa langue, ses figures de style.

Quelles sont les principales caractéristiques de ses phrases (longueur, rythme, figures de construction...) ?

I. EXEMPLE DETAILLE D'UNE DEMARCHE DE RESUME

Remarques sur la rédaction : organisation pratique

Concrètement, je vous propose donc le fonctionnement suivant : après avoir créé votre écrit de travail, vous êtes sensibilisé aux principaux enjeux de la reformulation et le travail de résumé peut commencer.

(Voir **annexe 8** un exemple d'écrit de travail simplifié en vue du résumé.)

Vous divisez verticalement votre feuille en deux : la partie droite est réservée au résumé, la partie gauche recueille des indications (mentionnées en exemple pour le premier paragraphe ci-dessous) : synonymes, mots de liaison, connotations, ponctuation, marques de tonalité à traduire... Vous ébauchez un résumé à droite, au crayon de papier, sans trop insister, puis vous sautez une ligne et passez au paragraphe suivant.

Si vous souhaitez vous aider d'un **dictionnaire analogique** (qui regroupe les synonymes), prenez garde de ne pas vous y noyer !

Le résumé ne peut se rédiger définitivement qu'après ces repérages, ce qui permet d'emprunter du "crédit de mots" à certains paragraphes secondaires.

TEXTE A RESUMER

Extraits d'un article paru dans *Die Presse* (Vienne), publiés dans le *Courrier international* du 29 septembre 2011 et signé Günter TEWS.

Introduction de *Courrier International* : "Ainsi les Grecs refuseraient d'économiser ? Un juriste de Vienne qui possède un pied-à-terre à Athènes les a observés au quotidien. Sa conclusion : ils économisent à en crever."

"On ne peut rester sans réagir aux diverses déclarations des plus hauts responsables de toute l'Europe, certaines frisant l'imbécillité, au sujet de ces "fainéants" de Grecs qui "refusent d'économiser". Depuis seize mois je dispose d'une résidence secondaire à Athènes, et j'ai vécu cette situation dramatique sur place. On se plaint que les plans d'économie sont inefficaces parce que les revenus fiscaux chutent. On remet en question la volonté des Grecs d'économiser. Mais voici quelques faits :

- réduction des salaires et des retraites atteignant jusqu'à 30 % ;*
- baisse du salaire minimum à 600 Euros ;*
- hausse des prix draconienne au cours des quinze derniers mois (fioul domestique : +100 % ; essence : + 100 % ; électricité, chauffage, gaz, transports publics : + 50 %).* **(127 mots)**

Sur les 165000 commerces, 30% ont fermé leurs portes, 30% ne sont plus en mesure de payer les salaires. Partout à Athènes, on peut voir des panneaux jaunes avec le mot "Enoikia-zetai" en lettres rouges : "à louer". Dans cette atmosphère de misère, la consommation a plongé de manière catastrophique. Or l'économie grecque a toujours été fortement axée sur la consommation. **(63 mots)**

Les couples à double salaire ne perçoivent soudain plus que deux fois 400 euros d'allocations chômage. Les employés de l'état ou d'entreprises du secteur public comme Olympic Airlines ou les hôpitaux, ne sont plus payés depuis des mois et le versement de leur traitement est repoussé à octobre ou à "l'année prochaine". C'est le ministère de la Culture qui détient la palme. De nombreux employés qui travaillaient sur l'Acropole ne sont plus payés depuis vingt-deux mois. **(83 mots)**

Tout le monde s'accorde à dire que les milliards versés par l'UE pour le renflouement du pays repartent à 97% directement vers l'Union et vers les banques pour éponger la dette et l'augmentation des taux d'intérêt. Ainsi le règlement de la dette grecque est-il discrètement rejeté sur les contribuables européens. En attendant le krach, les banques encaissent des intérêts copieux... On invente de nouvelles taxes. Ainsi, pour déposer une plainte au commissariat, il faut payer sur-le-champ 150 euros. Dans le même temps, les policiers sont obligés de se cotiser pour faire le plein de leurs voitures de patrouille. Un nouvel impôt foncier, associé à la facture d'électricité, a été créé. S'il n'est pas payé, l'électricité du foyer est coupée. Depuis plusieurs mois, les écoles publiques ne reçoivent plus de manuels

scolaires, l'état ayant accumulé d'énormes dettes auprès des maisons d'édition. On ignore comment les écoles - surtout celles du Nord – vont régler leurs dépenses de chauffage. (171 mots)

Toutes les universités sont de fait paralysées. Bon nombre d'étudiants ne peuvent ni déposer leurs mémoires ni passer leurs examens. Le pays se prépare à une vague d'émigration. Les jeunes ne voient plus aucun avenir en Grèce. Ceux qui travaillent le font pour un salaire de misère et en partie au noir (sans sécurité sociale) : 35 euros pour dix heures de travail par jour dans la restauration. Les heures supplémentaires s'accumulent sans être payées. Le gouvernement grec ne perçoit plus un centime d'impôt. Il ne reste plus rien pour les investissements d'avenir dans des secteurs comme l'éducation. Les réductions d'effectifs dans la fonction publique sont massives. On se débarrasse des salariés à quelques mois de l'âge de la retraite afin de ne leur verser que 60% de leur pension. (138 mots)

La question est sur toutes les lèvres : où est passé l'argent des dernières décennies ? De toute évidence, pas dans la poche des citoyens. Les Grecs qui travaillent se tuent à la tâche (cumul de deux, trois, quatre emplois). (39 mots)

Tous les acquis sociaux des dernières années ont été pulvérisés. Quand on sait que les responsables grecs ont dîné avec les représentants de la troïka [Commission européenne, BCE et FMI] pour 300 euros par personne, on ne peut que se demander quand tout cela finira par exploser. (47 mots)

Ce qui se passe en Grèce devrait alerter la vieille Europe. Il faut s'attaquer à la dette tant qu'elle est encore relativement sous contrôle et avant qu'elle ne s'apparente à un génocide financier." (37 mots)
(texte de 705 mots)

Exercice corrigé

A.. Illustration de la démarche : corrigé du premier paragraphe:

(Remarque préliminaire concernant la définition : **ne pas confondre paragraphe et retour à la ligne !** Le premier paragraphe du texte présente plusieurs tirets destinés à aligner des chiffres, mais sans véritable **alinéa**, qui suppose un retrait, un renforcement par rapport à la marge. Chaque nouveau paragraphe commence par un alinéa, sauf convention contraire de l'auteur.)

Nombre de mots de ce premier paragraphe : $127 / 4 = 32$ mots autorisés

(J'indique en caractères gras les mots-clés du texte et en italiques la reformulation.)

Enonciation : "je" à respecter.

résident athénien intermittent, **3** mots, remplace : "depuis
seize mois, je dispose d'une **résidence** secondaire à **Athènes**", **11** mots.

(parole rapportée) : *élite européenne* (**2**) remplace : "diverses déclarations des plus
hauts responsables de toute l'**Europe**" (**10**).

Thème : "taxant stupidement de "paresseux et dépensier le comportement économique
et fiscal grec" (**12**) remplace : "imbécillité", au sujet de ces "**fainéants**"
qui "refusent d'économiser". "On remet en question la volonté des grecs
d'économiser", "On se plaint que les **plans d'économie** sont inefficaces parce
que les revenus **fiscaux** chutent"(38). L'expression *comportement économique*
permet de regrouper le peuple grec et les auteurs des plans d'économie.

Sujet : confronter les préjugés (connotation négative : "fainéant") aux faits. *J'oppose*

Aspects de la culture : socio-économique : "**salaires**"(deux occurrences) + "**retraites**"
= *revenus (du travail)*
"fuel domestique (...) essence (...) électricité (...), "chauffage,
gaz, transports publics" = *énergie*

Chiffres : 30% = *un tiers*

50% = *la moitié*

100% = *doublé*

La condensation, indispensable lorsque les chiffres se multiplient, suit la
même logique que l'interprétation de statistiques : on dégage de grandes
masses que l'on rapporte à des **proportions**, des moyennes approximatives.

Structure du paragraphe étudié : deux parties : thème et sujet d'une part, chiffres d'autre
part. Cette structure illustre bien l'opposition entre
croyance et réalité et le souhait d'établir les faits. Elle
est exprimée par la construction de la phrase de résumé

Observations : guillemets, tirets, connotation – (péjorative) de "fainéants".

Résumé provisoire : "*Résident athénien intermittent, j'oppose aux élites
européennes, taxant stupidement de "paresseux et dépensier" le comportement
économique et fiscal grec, le doublement du prix de l'énergie et la perte du tiers des
revenus du travail.*"

(36 mots)

B. Corrigé des trois premiers paragraphes :

63 + 83 = 146 mots pour les paragr. 2 et 3 : $146/4 = 36$ mots

Deuxième paragraphe :

Les 30% du **commerce** font écho aux 30% des revenus du travail dans le paragraphe précédent: on peut imaginer rajouter à la phrase précédente du résumé "la perte du tiers des revenus du travail *et du commerce*", ce qui permettrait de supprimer toute la première phrase.

L'exemple des panneaux à louer est illustratif, donc supprimable, car il est contenu dans l'expression "**atmosphère de misère**" et "plongé (...) **catastrophique**", avec le synonyme possible de *ambiance de désolation*. La **consommation** en *chute libre* (écho à la métaphore du verbe "plonger"), "**axe**" structurel de l'**économie** du pays.
Connecteur logique : "or" (sans jeu de mots !) qui aggrave l'info.

Dans cette ambiance désolée, la consommation, structurellement vitale pour l'économie, est en chute libre. (15 mots)

Troisième paragraphe :

Consacré aux *fonctionnaires et allocataires* ;

gradation dans la gravité : "la palme"

des baisses de salaires, des paiements parfois retardés d'un an et plus.

sacrifier les exemples (exemples de services publics, Airlines, hôpitaux ...), mais garder une information-phare qui résume et fournisse une **gradation**. Dimension **ironique**.

Fonctionnaires et allocataires subissent des baisses de salaire, des paiements parfois retardés d'un an et plus. (17 mots)

Second résumé provisoire : "**Résident athénien intermittent, j'oppose aux élites européennes, taxant stupidement de "paresseux et dépensier" le comportement économique et fiscal grec :**

- le doublement du prix de l'énergie

- la perte du tiers des revenus du travail et du commerce.

Dans cette ambiance désolée, la consommation, structurellement vitale pour l'équilibre économique, est en chute libre. Fonctionnaires et allocataires subissent des baisses de salaire, avec paiements parfois retardés d'un an et plus. (71 mots)

Remarque : la première phrase étant un peu longue, la possibilité des tirets s'est imposée au moment de la rédaction, permettant de rendre compte de la ponctuation du texte

original tout en faisant l'économie d'un mot de liaison.

Remarques sur les coupes, la condensation et la concision

- La condensation

Déjà évoquée pour le traitement des chiffres, elle concerne aussi toutes les formes verbales d'**énumérations**. Son fonctionnement s'apparente à celui des poupées russes : un tabouret, par exemple, deviendra siège, mobilier, bien de consommation (aspect économique), bien meuble (aspect juridique), selon le degré de généralité nécessaire pour embrasser l'ensemble des autres informations à lui adjoindre.

La condensation implique donc un pas vers **l'abstraction**.

Autre exemple : "bracelets, colliers, pendentifs" relèvent des colifichets (=babioles), de la bijouterie, de la joaillerie, de l'industrie du luxe, de l'artisanat d'art... selon le contexte.

Exemple plus abstrait : le courage, la tempérance (= modération) et la prudence sont des "vertus", des "qualités morales" que l'on peut occasionnellement associer à des valeurs", pour disposer d'une étiquetage plus englobant.

- Les coupes

Le contenu des parenthèses du texte est généralement sacrifié.

Certains **exemples illustratifs** peuvent être supprimés.

Prenons le cas du paragraphe 4 : doit-on supprimer les exemples de nouvelles taxes ?

Peut-être, mais en signalant que celles-ci conditionnent la *sécurité physique et énergétique* (possibilité de reformulation que je vous prête volontiers), afin que le lecteur du résumé perçoive le caractère consternant de pareilles inventions.

Des **recoupements** d'informations sont possibles : les futurs retraités licenciés avant terme du cinquième paragraphe sont inclus dans le début du résumé : "la perte d'un tiers des *revenus du travail* (...) fonctionnaires et *allocataires* connaissent des *baisses* de salaire. Ils peuvent donc être passés sous silence ; en revanche, la méfiance que leur préjudice engendre doit apparaître dans le résumé, fût-ce de manière indirecte, à travers le ton ou une connotation, car les **services publics** constituent le **propos** repéré au moment où nous avons dégagé le plan du texte.

- La concision

Au moment de la rédaction, de nombreuses **économies de mots** peuvent être réalisées. Elles paraissent minimes mais s'avèrent déterminantes pour la réussite de votre

travail. La concision s'appuie sur quelques notions grammaticales intéressantes à identifier :

- "ce qui *se joue* (**verbe pronominal**, deux mots)" : à remplacer par "ce qui *advient*".
- "les acquis sociaux *sont pulvérisés*" (**voix passive**, deux mots) : "on pulvérise" (**voix active**). Ne pas perdre de vue, cependant, la valeur signifiante du passif.
- "*Il faut s'attaquer* à la dette" : "Attaquons-nous à la dette" (à condition que cela corresponde à l'énonciation du résumé).
- "*afin de* ne leur verser que 60%" (subordonnée conjonctive) : "pour *un versement* de 60%" = **verbe substantivé** (transformé en nom), **suppression de la subordonnée**.
- La démarche inverse est possible "*Le paiement* de la dette est coûteux" : "*Payer* la dette est coûteux."
- "Il habite à (verbe **transitif indirect**, avec préposition) Paris" : "il habite Paris", verbe **transitif direct**, sans préposition.
- "Ils ne peuvent pas déposer les mémoires (phrase **négative**)" : "Déposer les mémoires est impossible." (phrase **affirmative**)
- "Tout le monde s'accorde à dire (**expressions langagières**)" : "tous disent."
"Ils ne sont pas en mesure de" : "ils ne peuvent pas".
"On nous mène par le bout du nez." : "On nous manipule !" ou "Danger, manipulation !", selon le contexte, le niveau de langue et la tonalité.

C. Résumé complet du texte de Günther TEWS.

705 mots /4 = 176 mots (+ ou – 10 %)

Résident athénien intermittent, j'oppose aux élites européennes, taxant stupidement de "paresseux et dépensier" le comportement économique et fiscal grec :

- *le doublement du prix de l'énergie,*
- *la perte du tiers des revenus du travail et du commerce.*

Dans cette ambiance désolée, la consommation, structurellement vitale pour l'équilibre économique national, est en chute libre. Fonctionnaires et allocataires subissent des baisses de salaire, avec paiements parfois retardés d'un an et plus. Privés de l'argent des citoyens européens –notoirement destiné à rembourser, jusqu'à explosion, dettes et juteux intérêts bancaires, les services publics, faute de moyens, n'assurent plus la sécurité physique, énergétique ou même éducative : ils vivent d'expédients.

Les ressources fiscales sont inexistantes, les fonctionnaires raréfiés, les examens universitaires aléatoires. Sans perspective d'avenir, les jeunes émigrent fréquemment, fuyant des emplois de misère, laborieux, dépourvus de protection sociale et de garanties salariales. Tous se demandent, écrasés par une accablante charge de travail précaire, comment a disparu l'argent, tandis que le personnel politique international festoie sous leur nez. Cette situation paradigmatique doit instruire le continent européen, lui aussi menacé d'anéantissement par la finance. (187 mots)

II. EXEMPLE DETAILLE D'UNE DEMARCHE DE COMMENTAIRE

REMARQUES PRELIMINAIRES

L'intérêt d'une initiation au commentaire me paraît double :

- d'une part, il déniaise un lecteur candide, facilement dupe des propagandes ;
- d'autre part, il stimule le questionnement.

Sa structuration peut varier : à partir de l'écrit de travail, élaboré dans un souci didactique, nous proposons de revisiter nos trois grands pôles :

- un ***pôle référentiel***, appuyé sur l'information : les faits, les points de vue, les aspects et la problématique, situés dans l'espace et le temps ; les lacunes repérées et les connaissances personnelles offrent prise à la discussion.
- un ***pôle argumentatif***, en mesure d'explicitier les ressorts de la conviction et/ou de la persuasion, voire de les discuter : genre et type de texte et d'article, ton et registres, démarche, mode de raisonnement, progression, enjeux définitionnels (ces derniers étant susceptibles de changer de pôle).
- un ***pôle rédactionnel***, qui s'attache aux différentes dimensions énonciatives : le journal, l'opinion publique, le contexte spatio-temporel de la médiatisation, les destinataires de l'article, l'auteur (modalisation, implication, point de vue, angle) et son style (langue, figures de rhétorique, syntaxe).

Les principes (théories, valeurs, désir, croyances et idéologies) peuvent être explicités à deux niveaux :

- celui de l'argumentation, incluant le contenu factuel du pôle 1 : quelles sont les valeurs logiques, morales, esthétiques, pratiques, affectives qui sont en jeu dans l'information présentée, par quelles théories de référence sont-elles étayées, quelle est la part de l'opinion (= croyances et idéologies...) ?
- celui de l'énonciation, qui exige un décryptage des filtres implicites de ces mêmes principes.

TEXTE D'ETUDE

(Le texte ci-dessous est tiré du numéro 1143 de l'hebdomadaire Courrier International du 27 septembre 2012.)

Irak

KIRKOUK, UNE VILLE ET QUATRE LANGUES

Dans un Moyen-Orient déchiré par les querelles ethniques et religieuses, la ville irakienne est devenue un symbole de coexistence entre quatre groupes ethniques, chacun parlant la langue de l'autre.

Kirkuk now Kirkouk

Assis dans la salle d'attente, il se demande s'il arrivera à expliquer sa maladie au médecin. *"Je pensais que j'allais devoir me débrouiller en arabe, que je parle mal. Mais, quand mon tour est venu, j'ai entendu le docteur parler en kurde au téléphone. J'allais déjà mieux, puisque cela voulait dire que je pourrais lui parler dans la seule langue que je maîtrise vraiment",* raconte Arass Ahmad, un Kurde de 27 ans résidant dans les environs de Kirkuk. *"En général, quand je viens en ville, je ne m'inquiète pas trop, ajoute-t-il aussitôt. Je sais que je peux me faire comprendre, puisque tout le monde parle et comprend la langue des uns et des autres."*

Kirkouk, une des grandes villes du nord de l'Irak, vieille de plus de cinq mille ans [et revendiquée aujourd'hui par les Kurdes, les Turkmènes et les Arabes], se compose essentiellement de quatre groupes linguistiques, à savoir les Kurdes, les Turkmènes, les Arabes et les Assyriens [chrétiens d'Irak]. Auxquels s'ajoute la petite minorité [religieuse] des sabéens, désignés aussi sous le nom de mandéens, ainsi que quelques familles juives. Loin de créer des divisions, cette diversité n'a pas empêché les gens de se rapprocher les uns des autres, ni même les mariages mixtes. Mohamed Jebari, 33 ans, a fondé un foyer avec son épouse arabe il y a quatre ans. *"Moi et ma belle-famille étions voisins. Nous nous fréquentions et parlions aussi bien en arabe qu'en kurde. C'est pour cela qu'on a pu se marier."* De son côté, la jeune Turkmène Sarah Khalil explique qu'elle parle trois langues grâce à son mariage avec un jeune chrétien arabe. Elle ajoute : *"Chaque fois que quelqu'un nous parle dans notre langue alors qu'il n'est pas Turkmène, cela nous fait chaud au cœur. C'est ainsi qu'on entretient des liens de convivialité."*

On dit de Kirkouk que c'est la ville aux quatre visages et que ses habitants ont tous un peu de sang des uns des autres. *"Ceux qui se moquent ainsi de nous sont juste jaloux de n'avoir pas autant de compétences linguistiques que nous",* proteste Hafel Chaoul, Assyrien chrétien

et fameux champion irakien de basket. *"Chaque habitant de la ville doit parler les quatre langues, parce que c'est là-dessus que repose la bonne entente entre les communautés."*

Hicham Atallah est enseignant dans une école kurde alors que lui-même est arabe : *"J'arrive à bien me faire comprendre de mes élèves."* Quant à Mourad Ali, étudiant à la faculté d'Anglais et d'origine turkmène, il explique que la plupart des professeurs sont des kurdes et des Arabes, mais qu'il leur arrive de répondre à la question d'un étudiant turkmène en sa langue. Lui-même ne parle *"pas nécessairement tout le temps en turkmène. Avec certains, je peux tout aussi bien parler en kurde ou en arabe."*

De même, Amina Karim, professeur kurde en sciences de l'éducation, estime qu'*"un des facteurs de la cohabitation est le langage de la tolérance. Les gens s'entendent dans quelque langue que ce soit, sans s'arrêter sur les différences ethniques."* Et d'affirmer qu'entre amis et voisins, qu'ils soient turkmènes ou arabes, on parle alternativement la langue de l'un ou de l'autre. *"A l'université, moi et une collègue et amie chrétienne, nous parlons en kurde ou en arabe. Et souvent nous répondons à la question d'un étudiant dans les quatre langues."*

Selon le sociologue Satar Jebbar, la connaissance linguistique est un facteur important de bonne cohabitation : *"En cas de coexistence de plusieurs groupes linguistiques, une seule chose permet la bonne entente entre eux : que chacun parle et comprenne la langue de l'autre."*

Karouan Al-Salehi, Amid Sami

Ecrit de travail

A. Pôle **référentiel** :

QQCOQP

Les habitants de Kirkouk, Turkmènes, Arabes, Kurdes et Assyriens, sont actuellement largement plurilingues dans leurs conversations, ce qui favorise la cohabitation.

Thème, sujet, problématique

Le thème est le plurilinguisme ; le sujet porte sur la fonction socialisante de ce dernier. La problématique oppose le "déchirement des querelles ethniques" (rappelé dans le péritexte) à la coexistence pacifique obtenue par le plurilinguisme.

Aspects de la culture

Le thème est **linguistique**.

La vie quotidienne est abordée à travers les aspects **médical, familial, éducatif**.

Le phénomène observé est lié à un cadre urbain (aspect **géographique** : "*En général, quand je viens en ville, je ne m'inquiète pas trop*").

L'aspect **religieux** est omniprésent.

L'aspect **sociologique** aussi, à travers le mot "communauté" et les noms qui les désignent ; il est explicité par la parole du sociologue, en fin d'article.

Faits, opinions

Faits : 6 communautés, présence de mariages mixtes, plurilinguisme. On parle les quatre langues à l'université. La ville a 5000 ans (aspect **historique**). Elle est au Nord de l'IRAK (aspect **géographique**). Ces faits sont vérifiables et mesurables.

Faits de parole ou opinions : "tout le monde parle et comprend la langue des autres" ;

C'est une population de "sangs mêlés" ;

Ceux qui disent cela sont jaloux.

"la plupart des professeurs sont des Kurdes et des Arabes."

"le langage de la tolérance"

"le connaissance linguistique est un facteur important de bonne cohabitation"

"une seule chose permet la bonne entente"

Observations :

1) Le plurilinguisme est le thème affiché, mais il prend largement en compte la dimension religieuse, sans articuler les deux pertinences ; l'aspect politique n'est pas abordé.

Pourquoi (étiologie) et qu'est-ce que cela signifie (sémiologie) ? Peu d'aspects.

2) Une contradiction oppose ceux qui justifient la réussite sociale de la ville par un élément **historique** ("ses habitants ont tous un peu de sang des uns et des autres") et ceux qui affirment qu'une seule chose permet la bonne entente" (le plurilinguisme).

3) Incidence sur la problématique : l'aspect historique est de nature à nuancer l'opposition (problématique) de départ, en y ajoutant une dimension **généalogique**.

4) Quelles connaissances personnelles puis-je mobiliser ?

- contexte d'après-guerre : conflit Irak/USA, troisième guerre du Golfe, mais les derniers soldats US cessent l'occupation en 2004 mais présence militaire jusqu'à fin 2011. Conflits entre minorités religieuses, attentats terroristes, climat de terreur)

- démographie : % des diverses populations ? Laquelle est majoritaire ?

- histoire : flux migratoires et rapports entre communautés par le passé ?

Influence coloniale ?

(Après recherche : 60 % de Kurdes dans le Nord de l'IRAK : Kurdes et Assyriens jouissaient d'une certaine autonomie de type féodal à travers le statut de leur chef tribal ; 1846, conflit de certains Kurdes associés à des Assyriens contre d'autres Kurdes ; XXe siècle : partage colonial défavorable après la première guerre mondiale (où l'on a vu des massacres d'Assyriens en Turquie), du fait du traité de Lausanne de 1923.)

B. Pôle *argumentatif*

Objectif : prouver que le plurilinguisme pacifie les relations : les auteurs se servent de témoignages pour établir les faits (genre judiciaire) : est-ce convaincant, développent-ils une logique ? Ne font-ils pas plutôt l'*éloge* du plurilinguisme ? Dans ce cas, dimension persuasive.

Moyens : article d'information ou de commentaire ? Des journalistes "de terrain" enregistrent (?) des "propos recueillis" (qui ne constituent une véritable interview) ; dans quel cadre ? reportage ou enquête ? Enquête. Retenons la formule de Michel VOIROL :

"Le reportage montre, l'enquête démontre Le sujet du reportage est un spectacle. Le sujet de l'enquête est un problème." (1)

Le **péritexte** annonce la "déchirure par des querelles ethniques", ce qui exclut un "spectacle" de reportage. Mais l'article suit-il la démarche ? Le registre didactique qui caractérise le second paragraphe pourrait le laisser penser. Continuons de nous laisser enseigner par notre spécialiste :

- **poser la bonne question**, la formuler clairement, sur un vrai problème (c'est l'**angle** de l'enquête) ;
- **faire le point** des connaissances sur la question (documentation) ;
- **formuler des hypothèses** de travail, sans en écarter aucune à priori ;
- **vérifier les hypothèses** sur le terrain, en allant aux sources ;
- **aboutir à une conclusion.**"

(On retrouve dans cette démarche la logique scientifique causale du texte d'André MAUROIS.)

Méthode et technique : la composition du texte par paragraphes :

- début *in medias res* ("au milieu de la chose", approche **inductive**) chez le médecin ;
- présentation de l'hétérogénéité ethnique de Kirkouk et exemple de mariage mixte ;
- contradiction entre points de vue sur la ville : langues ou consanguinité ?
- à l'école et à la fac ;
- professeur de fac ;
- conclusion d'un sociologue.

On constate que le problème de fond n'est pas évoqué, ce qui exclut également les *hypothèses* et leur *vérification* ; par contre, le paragr. 2 fait un *point rapide* sur la ville, le paragraphe 3 porte une contradiction, vite balayée, et le dernier paragraphe est clairement *conclusif*, du fait de l'*élargissement* introduit dans le traitement du thème. Donc : pas de force de conviction ; du point de vue *journalistique*, le résultat est moyen.

(1) Michel VOIROL, *Guide de la Rédaction*, 2012, (neuvième édition !), VICTOIRE Editions, p. 65)

Enjeu définitionnel : on note une gradation dans la définition du plurilinguisme de cette cité multilingue : il se manifeste d'abord par le fait de "comprendre" la langue de l'autre (paragr. 1), puis d'entendre l'autre parler sa propre langue (paragr. 2), puis de se faire comprendre par l'autre et enfin de répondre à l'autre dans sa langue (paragr. 4), jusqu'à "parler alternativement la langue de l'un ou de l'autre". (paragr. 5). Ces remarques nous permettent d'observer que le *thème est relativement constant*.

Principes : **valeurs** pratiques et sensibles : éviter le "déchirement", avoir "chaud au cœur" (valeurs sensibles), obtenir une bonne entente (pratique efficace) ; pas de valeurs esthétiques, mais valeurs morales : mise en cause de la "jalousie" et éloge de la tolérance ; grande importance accordée aux valeurs intellectuelles : nombreux témoignages d'enseignants, conclusion de sociologue : **théorie** de pacification par les langues. Les idéologies et croyances sont présentes à travers les nombreuses religions et l'évocation du mariage.

C. Pôle *rédactionnel*

L'article paraît dans un journal de la ville : *Kirkuk now*. On en déduit qu'il a vraisemblablement été écrit en Anglais, à moins que le journal ne paraisse en quatre langues, ce qui paraît peu probable. Quoi qu'il en soit, il constitue une émanation de la ville même. Il produit un *effet de miroir* sur les lecteurs qui vivent sur place. On devine que la ligne du journal est *progressiste*, du fait de l'évocation de rencontres interconfessionnelles, dans un paysage religieux globalement tourmenté.

L'article vise clairement à *construire une opinion publique* et un certain *consensus* autour d'un idéal de bonne entente, ce qui explique que son objectif ne soit pas de mener une enquête rigoureuse. Comment parvient-il à atteindre son but ? Des paroles rapportées au discours direct figurent dans chacun des paragraphes : ce sont celles d'une dizaine de *notables* différents, susceptibles de fonctionner comme des modèles, tel le "fameux champion irakien de basket". Ils émaillent leur propos de connotations mélioratives sur un ton plutôt enjoué : le plurilinguisme permet, chez le médecin, d'aller "mieux", "fait chaud au cœur", est source de "convivialité", de "bonne entente", "bonne cohabitation", bref, de compréhension. Le présent (indicatif) accentue le sentiment de réalité de ce qui est décrit. Les informations secondaires sont rapportées au discours indirect ; tous les protagonistes sont soigneusement *nommés*, ce qui enracine davantage le propos. La *rumeur* mentionnée, introduite par "On dit", est en décalage axiologique avec le reste de l'article : ses auteurs, anonymes, réputés "jaloux", sont chassés par une parole retranscrite au discours direct. Elle se signale aussi par une personnification de la ville "aux quatre visages". Cette figure souligne la dimension orientale de la langue, qui échappe discrètement aux aléas des traductions.

L'auctorialité est problématique : l'article est cosigné, sans que l'on puisse repérer la part de travail de chacun. On pourrait faire l'hypothèse d'une partition entre le travail de terrain et des connaissances plus encyclopédiques (deuxième et dernier paragraphe). Ce binôme explique peut-être le défaut d'*angle* : l'article ne pose pas vraiment de question. Les citations s'enchaînent sans qu'un point de vue ou un style affleure. La juxtaposition des paragraphes et l'absence de connecteurs amplifient cette impression. Peut-être s'agit-il de mesures de protection nécessaires, dans un pays en proie à des menaces constantes de

décomposition.

Nous n'avons pas accès à l'hyperstructure de la page de *Kirkuk Now*, qui pourrait nous renseigner sur l'"image collective, en profondeur, de la communauté en action", citée précédemment.

Il ne reste plus qu'à débarrasser les notes de leurs états, à les "mettre en forme" en modifiant, si nécessaire, l'ordre des paragraphes ou de certaines informations.

Commentaire définitif

Dans son numéro 1143, *Courrier International*, en date du 27 septembre 2013, reprend un article paru dans récemment le journal irakien *Kirkouk Now*.

Le thème du plurilinguisme y fournit l'occasion de mettre en relief sa fonction socialisante, dans le cadre d'une problématique de "déchirement[s]" ethniques", passée sous silence, mais rappelée dans le péri-texte de l'hebdomadaire français. Une approche inductive, abordant les aspects médical, familial, éducatif, étudie de manière sociologique ce phénomène urbain de multilinguisme dans la ville ancestrale de Kirkouk, située au nord de l'Irak. La dimension religieuse des six communautés est mentionnée, on fait état de mariages mixtes.

L'objectif est de prouver que le plurilinguisme pacifie les relations, au moyen d'un article d'information dont la forme est discutable : à mi-chemin entre le *reportage*, qui montre, et l'*enquête*, dont l'intention profonde serait de démontrer, les journalistes recueillent les propos d'une dizaine de personnes, sans jamais faire état des *questions* qu'ils ont posées ou des risques de violences. L'enjeu définitionnel se repère à travers une *gradation* dans la définition du plurilinguisme de cette cité multilingue : il se manifeste d'abord par le fait de "comprendre" la langue de l'autre (paragr. 1), puis d'entendre l'autre parler sa propre langue (paragr. 2), puis de se faire comprendre par l'autre et enfin de lui répondre dans sa langue (paragr. 4), jusqu'à "parler alternativement la langue de l'un ou de l'autre" (paragr. 5). Ces remarques nous permettent d'observer que le thème, constant, est mis en scène, valorisé. Il joue sur les *valeurs pratiques et sensibles* : éviter le "déchirement", avoir "chaud au cœur" (valeurs sensibles), obtenir une bonne entente (pratique efficace) ; il ne s'agit pas de "faire joli", mais de discrètement promouvoir certaines valeurs morales : mise en cause de la "jalousie" et éloge de la tolérance, obtenue à travers une incontestable richesse intellectuelle : nombreux témoignages d'enseignants, sociologue concluant sur une théorie de pacification par les langues. Les idéologies et croyances sont évoquées à travers les nombreuses religions.

L'article paraît dans un journal de la ville : *Kirkuk now*. On en déduit qu'il a vraisemblablement été écrit en Anglais, à moins que le journal ne paraisse en quatre langues, ce qui paraît peu probable. Quoi qu'il en soit, il constitue une émanation de la ville même. Il produit un *effet de miroir* sur les lecteurs qui vivent sur place. On devine que la ligne du journal est *progressiste*, du fait de l'évocation de rencontres interconfessionnelles, dans un paysage religieux que l'on sait globalement tourmenté : après la troisième Guerre du Golfe, (2003), élections dans un climat de terreur du fait des conflits entre les minorités religieuses.

Dans ce contexte difficile, l'article vise clairement à *construire une opinion publique* et un certain *consensus* autour d'un idéal de bonne entente, ce qui se traduit par quelques généralisations forcées : "tout le monde [...] la plupart", qui confirment l'hypothèse qu'il ne s'agit pas pour les reporters de mener une enquête rigoureuse. Comment parviennent-ils à atteindre leur but ? Des paroles rapportées au discours direct figurent dans chacun des paragraphes : ce sont celles *d'une dizaine de notables* différents, susceptibles de fonctionner comme des modèles, tel le "fameux champion irakien de basket". Ils émaillent leur propos de connotations mélioratives, sur un ton plutôt enjoué : le plurilinguisme permet, chez le médecin, d'aller "mieux", "fait chaud au cœur", est source de "convivialité", de "bonne entente", "bonne cohabitation", bref, de compréhension. Le présent (indicatif) accentue l'impression de réalité. Les informations secondaires sont rapportées au discours indirect ; tous les protagonistes sont soigneusement *nommés*, ce qui enracine davantage le propos. La *rumeur* mentionnée, introduite par "On dit", est en décalage axiologique avec le reste de l'article : ses auteurs, anonymes, réputés "jaloux", sont rapidement chassés par une parole rapportée au discours direct. Cette rumeur péjorative est atténuée par une personnification de la ville "aux quatre visages" ; le lecteur français croirait presque reconnaître dans cette figure une manière de parler orientale, perdue dans les aléas de la traduction.

L'auctorialité est problématique : l'article est cosigné, sans que l'on puisse repérer la part de travail de chacun. On pourrait faire l'hypothèse d'une partition entre l'arpentage du terrain et les connaissances encyclopédiques (deuxième et dernier paragraphe). Ce binôme explique peut-être le défaut d'*angle* : l'article ne pose pas vraiment de question. Les citations s'enchaînent sans qu'un point de vue ou un style affleure. La juxtaposition des paragraphes et l'absence de connecteurs amplifient cette impression. Peut-être s'agit-il de mesures de protection nécessaires, dans un pays fortement déstabilisé.

Enfin, nous n'avons pas accès à l'hyperstructure des pages du *Kirkuk Now*, qui pourrait nous renseigner sur l'"*image collective, en profondeur, de la communauté en action*", évoquée par Mc LUHAN. Mais l'adverbe "now" ("maintenant") du titre du journal signale un souci légitime d'immédiateté dans l'action, ce qui, dans les conditions de vie actuelle de la région, ne se conçoit pas sans une réduction certaine du nombre d'aspects de la culture (politique, socio-économique...) pris en compte.

Il vous est loisible de vous entraîner en rédigeant le résumé de ce texte et/ou le commentaire du texte précédent. Bon courage !

CONCLUSION

*"Le monde, c'est ce qu'on entend,
Ce silence, où l'on sait qu'il y a les hommes,
Qui cherchent ce qu'est le monde"*

Robert MARTEAU, *Fragments de la France*, 1990.

L'art d'écouter équivaut presque à celui de bien dire... et bien résumer. Il s'agit donc de repérer "l'angle", la question à laquelle le journaliste a choisi de répondre : là réside peut-être la part de subjectivité toute rimbaldienne que nous nous sommes contentés de mentionner, ce *manque* que le journaliste essaye de créer chez le destinataire que nous sommes. Les outils linguistiques présentés permettent d'en repérer quelques effets.

Compte-tenu du temps de travail dont vous disposez, vous ne risquez pas de devenir des "pisse-copie", "surnom péjoratif et argotique du journaliste qui noircit dix feuillets là où un seul suffirait" (voir glossaire du CLEMI). Ne vous découragez pas, ne vous enfermez pas dans un sentiment d'échec, faites-moi part de vos difficultés et suivez le conseil d'un vieil ami : "small and often" !

J'ai essayé de faire en sorte que le fonctionnalisme, qui nous guette tous, ne dévore pas la profonde joie de "partir dans les idées" : si ce travail pouvait vous encourager à "*envoyer promener votre vision du monde*", je n'aurais pas perdu mon temps.

Strasbourg, mars 2014.
P. COLOMB

ANNEXES

Annexe 0

Pour comptabiliser le nombre de mots, sur quelle définition peut-on s'appuyer ? Le critère sera soit formel (est un **mot** tout signe entouré de deux espaces blancs ou ponctués), soit sémiologique (mot = toute expression écrite ayant un sens par elle-même). Nous considérerons par exemple que "c'est-à-dire" compte pour quatre mots et "a-t-il" pour deux mots, car le "t" n'a pas de sens par lui-même. Entraînez-vous !

Exercice 0 : comptez le nombre de mots du *texte 3* (p.) : contient-il

- 127 mots ?
- 121 mots ?
- 123 mots ?

Annexe 1

Des arts

populaires

- artisanat
- arts décoratifs
- jardinage
- art culinaire
- etc

majeurs

- architecture
- sculpture
- peinture
- musique
- littérature
- danse
- cinéma

*

*

*

*

Des règles

- politiques
- juridiques
- religieuses
- morales
- etc

* * * CULTURE * * *

*

*

*

*

*Des techniques**

(*voir commentaire page suivante)

Des sciences

(humaines ou naturelles)

Humaines

- anthropologie
- psychologie
- sociologie
- histoire
- géographie humaine
- économie
- éducation
- etc

Naturelles

- zoologie
- botanique
- biologie
- physique
- chimie
- astronomie
- etc

* Les techniques peuvent se référer à l'artisanat ou aux sciences dont elles procèdent, selon l'exemple suivant : biotechnologies (imagerie médicale, radiographie, agronomie) et chimie (pétrochimie, polymérisation, vulcanisation, plasturgie - injection de polymères- pile à combustible). On peut aussi les référer à des sources d'énergie : mécanique, hydraulique, électrotechnique, nucléaire. Mais elles renvoient également à des secteurs d'activités : télécommunications (téléphone, internet, radiodiffusion, télévision, haute définition, multimédia, radioamatour, imprimerie, satellite), informatique (ingénierie informatique, informatique industrielle, génie logiciel, informatique embarquée), microinformatique (réseau informatique, ordinateur, électronique numérique), transports (maritime, ferroviaire, aéronautique, tapis roulants, ascenseurs). Dans ce dernier cas, on parlera de "**technologies**".

Remarque méthodologique :

Le tableau ci-dessus est donc à l'évidence illégitime et incomplet. A vous de le bouleverser, remanier ou compléter car il n'en demeure pas moins que je le crédite d'une vertu didactique. Il s'agit d'un **schéma heuristique** (désormais popularisé par le logiciel Mindmap), dans lequel chacune des entrées du tableau se ramifie selon une structure arborescente ; la littérature, par exemple, est constituée du théâtre, de la poésie, du roman et de la prose d'idées, à laquelle nous consacrerons nos efforts à travers l'étude d'articles de presse. On peut en subdiviser les genres à l'infini, ce qui justifie le mot "heuristique" : **qui permet de "trouver"**.

En vue du résumé, prenez l'habitude de **mentionner dans la marge de gauche des abréviations renvoyant aux aspects de la culture** que vous repérez, ce qui peut faciliter la recherche de synonymes au moment de la reformulation.

Le schéma heuristique offre un aperçu des connaissances encyclopédiques qui nous échappent, tout en nous permettant de développer certaines compétences.

Exercice d'application 1 : se servir du schéma pour repérer les aspects de la culture présents dans le texte 1 (repérage par **le lexique**, dont les mots-clés, à forte densité informationnelle, peuvent vous aider).

Exemple : - "état" = aspect politique

- "Moyen Age (...) Renaissance (...) une histoire (...) une tradition" = aspect historique
- " ...
- " ...
- " ...

TEXTE 1

(Interview de Normand BAILLARGEON, enseignant à l'Université du Québec à Montréal : il prend la parole à l'occasion du mouvement de colère, au printemps 2012, des étudiants québécois qui refusent la hausse de 75 % des frais de scolarité. Ses propos, recueillis par Suzi VIEIRA, ont paru le 20 juin 2012 dans *Télérama*.)

L'université a toujours été financée par le monde extérieur (l'état, les particuliers, les entreprises, l'église), et a toujours répondu aux exigences de ces instances : au Moyen Age, elle fournissait des prêtres, à la Renaissance des professionnels (juristes, ingénieurs, médecins), etc. En fait, l'histoire de l'université peut être pensée comme un conflit pérenne entre deux principes : celui, interne, de la vie de l'esprit, et celui, externe, des exigences d'utilité et de rentabilité. La résolution de cette tension passant par de constants réajustements. Car personne ne soutient sérieusement que l'université doive se retrancher dans une forteresse coupée de la société et du monde du travail. Il est parfaitement normal d'attendre d'elle qu'elle forme des experts. Par exemple, des experts-comptables. Simplement, quand elle assume cette fonction "en tant qu'université", elle ne se contente pas de fournir au marché un outil fonctionnel : elle élargit la formation de la personne, la dote d'esprit critique, de capacité de recul par rapport à sa pratique, car celle-ci s'inscrit - c'est le rôle de l'université de le rappeler – dans une histoire et une tradition. Autrement dit, l'université doit fournir aux étudiants ce qu'on appelle des "vertus épistémiques".

Exercice d'application 2 : pour vous entraîner à un repérage rapide, relevez les aspects de la culture pris en compte par Edgar MORIN dans les quatre premiers paragraphes de son article, en soulignant un mot-clé qui lui corresponde.

TEXTE 2

("Eloge de la métamorphose" est un article d'Edgar MORIN paru dans Le Monde du 10 janvier 2010. Son auteur, né en 1921, est directeur de recherche émérite au CNRS, président de l'agence européenne pour la culture (UNESCO) et président de l'Association pour la pensée complexe.)

" Pour éviter la désintégration du "système Terre", il faut d'urgence changer nos modes de pensée et de vie. Tout est à transformer pour trouver de nouvelles raisons d'espérer.

ELOGE DE LA METAMORPHOSE

"1. Quand un système est incapable de traiter ses problèmes vitaux, il se dégrade, se désintègre ou alors il est capable de susciter un méta-système à même de traiter ses problèmes : il se métamorphose. Le système terre est incapable de s'organiser pour traiter ses problèmes vitaux : périls nucléaires qui s'aggravent avec la dissémination et peut-être la privatisation de l'arme atomique ; dégradation de la biosphère ; économie mondiale sans vraie régulation ; retour des famines ; conflits ethnico-politico-religieux tendant à se développer en guerres de civilisation.

2. L'amplification et l'accélération de tous ces processus peuvent être considérés comme le déchaînement d'un formidable feed-back négatif, processus par lequel se désintègre irrémédiablement un système.

3. Le probable est la désintégration. L'improbable mais possible est la métamorphose. Qu'est-ce qu'une métamorphose ? Nous en voyons d'innombrables exemples dans le monde animal. La chenille qui s'enferme dans une chrysalide commence alors un processus à la fois d'autodestruction et d'autoreconstruction, selon une organisation et une forme de papillon, autre que la chenille, tout en demeurant le même. La naissance de la vie peut être conçue comme la métamorphose d'une organisation physico-chimique qui, arrivée à un point de saturation, a créé la métaorganisation vivante, laquelle, tout en comportant les mêmes constituants physico-chimiques, a produit des qualités nouvelles.

4. La formation des sociétés historiques, au Moyen-Orient, en Inde, en Chine, au Mexique, au Pérou constitue une métamorphose à partir d'un agrégat de sociétés archaïques de chasseurs-cueilleurs, qui a produit les villes, l'état, les classes sociales, la spécialisation du travail, les grandes religions, l'architecture, les arts, la littérature, la philosophie. Et cela aussi pour le pire

: la guerre, l'esclavage. A partir du XXI^e siècle se pose le problème de la métamorphose des sociétés historiques en une société-monde d'un type nouveau, qui engloberait les Etats-nations sans les supprimer. Car la poursuite de l'Histoire, c'est-à-dire des guerres, par des états disposant des armes d'anéantissement, conduit à la quasi-destruction de l'humanité. Alors que, pour Fuyama, les capacités créatrices de l'évolution humaine sont épuisées avec la démocratie représentative et l'économie libérale, nous devons penser qu'au contraire c'est l'histoire qui est épuisée et non les capacités créatrices de l'humanité."

Annexe 2

Exercice d'application 3 : Grâce à quels indices textuels pouvez-vous repérer les discours journalistique et universitaire dans le **texte 1** ?

Les écrits de presse prennent de multiples formes :

Exercice d'application 4 : relevez, dans le glossaire du CLEMI (1), **toutes les sortes d'articles** de presse qui y sont mentionnés, ajoutez-y d'autres formes qui vous sont connues ; comparez et distinguez-les, afin de pouvoir les **classer selon différents critères**.

(1) Josiane SAVINO-BLIND, *Glossaire des termes de la presse écrite*, document de type Adobe Acrobat, Microdofst Word; sur le site du CLEMI, documents pédagogiques.
Si vous ne disposez pas d'un accès *constant* à internet, je peux vous le faire parvenir.
Ci-joint le début du glossaire, afin que vous puissiez vous faire une idée de la teneur du document :

Rédigé à partir des publications du CLEMI

Accroche

Une ou deux phrases en tête d'article, destinée(s) à retenir, « accrocher » l'attention du lecteur. S'emploie aussi en publicité, avec le même objectif. À la fin de l'article, on parle de « chute ».

Agence

Structure organisée pour collecter l'information (via des journalistes en poste dans le monde entier), la mettre en forme (c'est le rôle des journalistes de « desk ») et la redistribuer (moyennant paiement d'un abonnement) aux médias (presse écrite, radio, télévision), aux grandes entreprises et aux pouvoirs politiques. L'*Agence France Presse*, *Reuters*, *United Press* ou *Associated Press* sont les agences les plus importantes dans le monde.

De la même façon, une agence photo recueille des photographies qu'elle revend.

Angle

Façon de traiter un sujet, qui déterminera le plan de l'article.

Par exemple, on peut traiter d'un conflit social à partir de différents points de vue : celui des pouvoirs publics, des syndicats, des usagers, etc.

Audience

L'audience représente l'ensemble des personnes touchées par un média comme un journal, une émission de radio ou de télévision, un site internet.

Bandeau

Le bandeau, ou streamer, est placé tout en haut dans la page et occupe généralement toute la largeur du journal. On y annonce parfois un cahier hebdomadaire, une rubrique spéciale...

BAT (« bon à tirer »)

Dernier contrôle des pages avant le départ pour l'imprimerie.

C'est vraiment l'ultime étape de correction possible

Bidonner

En argot du métier, rapporter des faits « bidons », c'est-à-dire falsifier ou inventer des informations.

Billet

Court article de commentaire donnant une vision personnelle, piquante ou humoristique, d'un fait d'actualité.

Bouclage

Mise en forme définitive d'une page (texte et images) avant correction et BAT. En principe, au bouclage, on ne peut plus rien changer. En pratique, notamment dans les quotidiens, c'est le moment où des pages peuvent être refaites, si tombe une information importante

Annexe 3

I. Exercice corrigé destiné à sensibiliser à l'importance de la langue :

Dans le **texte 3**, analysez le mot "*ONGisation*".
Ultérieurement, lisez également le **texte 4** et son **corrigé**.

TEXTE 3

(Cet extrait d'une interview de l'écrivain Lyonel TROUILLOT, romancier, poète et professeur de littérature, né à Port-au-Prince en 1956, a paru dans *Le Nouvel Observateur* du 30 juin 2010, sous le titre "Haïti, le défi des écrivains", six mois après le tragique tremblement de terre qui ravagea l'île.)

"Quel est l'état d'esprit de vos compatriotes ?

- Le sentiment général, c'est le mécontentement, qui d'ailleurs trouve des expressions sur le terrain de la politique. Certains demandent le départ du Président ou la tenue d'élections enfin honnêtes. Le mécontentement de la population répond à une sorte d'aveuglement du gouvernement haïtien et de la communauté internationale. Je ne suis pas le seul à prier pour que ceux qui veulent nous aider s'attachent à construire des infrastructures pérennes. Mais le pays s'installe dans la dépendance. Il y a un vrai risque d'ONGénisation d'Haïti. On peut avoir l'impression que, via l'humanitaire, ce pays devient une sorte de laboratoire politico-économique pour les Américains."

Corrigé

Certaines expressions présentent une "densité informationnelle" forte, elles disent beaucoup en peu de mots. Très souvent, elles ont recours à une figure de style. Dans "l'ONGénisation d'Haïti", vous aurez repéré un néologisme (invention d'un mot nouveau), formé par dérivation à l'aide du suffixe "ation", accolé à une suite d'initiales servant d'abréviation. Ce sigle (suite d'initiales servant d'abréviation) se prononce donc

comme un mot ordinaire, il devient ce qu'on appelle un "acronyme", qui surprend, insiste. Comment l'interpréter ? Une ONG est une Organisation Non Gouvernementale : le mot figure désormais dans les dictionnaires, et prouve l'importance croissante de ce type d'institution dans un monde nécessitant une aide humanitaire, souvent financée par des dons privés. Dans le contexte de 2010, Lyonel Trouillot désigne un risque de précarité prolongée des Haïtiens, logés dans des campements d'urgence après le séisme. Celle-ci menace d'effacer l'idée même de retour à une vie publique (politique) stable, génératrice d'autonomie, et fait écho à la "pérennité" évoquée plus haut. **Cette invention verbale est clairement liée à la situation sur l'île (aspect sociolinguistique).**

Annexe 3 (suite)

II. Définition et repérage des principes :

Au cœur de l'humain :

A. **le désir** qui nous habite et dont nous ne savons rien, mais qui se repère dans le **style**.

B. **les valeurs** que nous investissons et qui en constituent des formes de surface : valeurs *morales* (toujours conjoncturelles) tournant autour du bien et du mal, valeurs *esthétiques* (beau/laid), valeurs *sensibles* (bon/mauvais), valeurs *pratiques* (efficace, rentable/ou pas) ; Elles sont perceptibles à travers les *connotations*, péjoratives ou mélioratives, dont notre expression est chargée. (1)

C. **les valeurs intellectuelles** (juste ou faux), qui s'appuient sur des **théories** qui sont plurielles et visent cependant l'exactitude (non à la vérité, qui est d'un autre ordre).

D. **les croyances**, qui sont de fausses connaissances, et les **idéologies** (croyances collectives)

L'analyse de ces principes rejoint l'évaluation des principales **lois du discours** étudié : leur degré de pertinence (valeurs intellectuelles), de sincérité (valeurs morales), de densité informationnelle et d'exhaustivité (valeurs pratiques), de lisibilité, etc. (1)

Exercice d'application 5 : Avez-vous connaissance d'un scandale médiatique français récent, ayant suscité un vaste débat déontologique ? Dites ce que vous en savez : parties en présence, problématique, principes mis en question, aspects de la culture...

Exercice d'application 6: Etudiez les **principes** à l'œuvre dans le **texte 4** en vous attachant à des indices textuels précis.

1) Patrick CHARAUDEAU, *Grammaire du Sens et de l'Expression*, "Les domaines de l'évaluation", p. 814 à 821, 1992, Hachette Education.

Etude complémentaire facultative :

Etudiez le thème, le sujet, la problématique et le genre de l'argumentation du texte 4 : repérez un passage ironique et une métaphore. S'agit-il d'un texte critique ? Rédigez votre réponse en la justifiant par des indices textuels précis.

TEXTE 4

(Eric HAZAN, journaliste et essayiste, dans son livre intitulé *LQR*, paru en 2006, compare la langue actuelle (celle de la Cinquième République française) à celle du troisième reich nazi, qui fut étudiée par le philologue Victor KLEMPERER dans *LTI* (Langue du Troisième Reich). Les deux auteurs se servent dans leurs titres de sigles construits sur le latin, *LQR* et *LTI*, chacun désignant ainsi la langue de son époque.)

"N'étant ni linguiste ni philologue, je n'ai pas tenté de mener une étude scientifique de la LQR dans sa forme du XXI^e siècle. Mais, le travail d'éditeur m'ayant fait entrer par la petite porte dans le domaine des mots, j'ai relevé dans ce que je lisais et entendais ici et là certaines expressions marquantes de la langue publique actuelle. Il était tentant d'en faire un lexique, mais le caractère hétéroclite du matériel et mes propres lacunes m'ont fait abandonner ce projet. A défaut, dans une démarche qui tient pour beaucoup de l'association d'idées, j'ai classé ces mots, ces tournures, ces procédés en fonction de leur emploi dans la propagande médiatique, politique et économique actuelle. Le terme de propagande évoque évidemment le souvenir de l'excellent docteur Goebbels qui en avait la charge sous le III^e reich, et l'on pourra arguer que ce rapprochement implicite est quelque peu aventureux. Il est vrai que la LTI, création des services dirigés par Goebbels, était étroitement contrôlée par les organes de sécurité nazis alors que la LTI évolue sous l'effet d'une sorte de darwinisme sémantique : les mots et les formules les plus efficaces prolifèrent et prennent la place d'énoncés moins **performants** (...). La LTI visait à galvaniser, à fanatiser ; la LQR s'emploie à assurer l'apathie (...). C'est une arme (...), bien adaptée aux conditions "démocratiques" où il ne s'agit plus de l'emporter dans la guerre civile mais d'escamoter le conflit, de le rendre invisible et inaudible. Et comme un prestidigitateur qui conclurait son numéro en disparaissant dans son propre chapeau, la LQR réussit à se répandre sans que personne ou presque ne semble en remarquer les progrès – sans même parler de les dénoncer. Ce qui suit est une tentative pour identifier et décrypter cette nouvelle version de la banalité du mal*. (...)*

Une réforme est souvent présentée comme le moyen de sortir d'une crise. Cet autre mot-masque est issu du vocabulaire de la médecine classique : la crise st le bref moment – quelques heures – où les signes de la maladie (pneumonie, typhoïde) atteignent un pic, après quoi le

patient meurt ou guérit. Etendu à l'économie et à la politique, le terme de crise a longtemps désigné à juste titre un épisode grave mais limité dans le temps : la crise de 1929, si paradigmatique qu'on l'appelle encore parfois "la Crise", fut un moment d'exception où l'on vit des banquiers sauter par les fenêtres (...). Sous la IV^e République, on a connu d'innombrables "crises ministérielles" et peut-être est-ce à ce moment-là que le terme de crise a cessé d'être réservé à des événements aigus. La dérive du mot, actuellement employé à contresens, n'est pas innocente : parler de crise à propos du logement, de l'emploi, du cognac ou de l'éducation n'implique pas que leurs problèmes vont être résolus à court terme. Chacun sait qu'ils sont tout à fait chroniques mais l'évocation d'une crise, terme auquel continue à s'attacher malgré tout la notion d'une temporalité brève, contribue à calmer les impatiences, ce qui est bien l'un des buts des euphémismes de la LQR. (...)*

Mais la LQR vise au consensus et non au scandale, à l'anesthésie et non au choc du cynisme provocateur. C'est pourquoi l'un de ses principaux tours est au contraire l'euphémisme – point commun avec la langue des nazis qui forgeaient un euphémisme pour chacun de leurs crimes, avec pour finir l'imbattable Endlösung, la solution finale. Le grand mouvement euphémistique qui a fait disparaître au cours des trente dernières années les surveillants généraux des lycées, les grèves, les infirmes, les chômeurs – remplacés par les conseillers principaux d'éducation, des mouvements sociaux, des handicapés, des demandeurs d'emploi – a enfin permis la réalisation du vieux rêve de Louis-Napoléon Bonaparte, l'extinction du paupérisme. Il n'y a plus de pauvres mais des gens modestes, des conditions modestes, des familles modestes. Etre orgueilleux quand on n'a pas d'argent n'est pas pour autant interdit, mais cette façon de dire implique au moins une certaine modération dans les exigences."*

(voir le corrigé des questions de compréhension du texte sur la page suivante.)

Exercice corrigé de questions de compréhension : expliquez les expressions "darwinisme scientifique" et "nouvelle version de la banalité du mal".

* le "darwinisme" désigne une théorie de Charles Darwin, naturaliste anglais né au début du XIXe siècle, qui fait l'hypothèse que les espèces végétales et animales actuelles procèdent d'une **sélection naturelle**. La transposition de sa théorie (depuis les sciences naturelles vers les sciences humaines) fut l'œuvre de courants politiques avides de justifier, fût-ce par un délire scientifique, leur parti-pris raciste. On parla à ce propos de "darwinisme social". L'adjectif "sémantique" dérive du mot "sens". Dans le contexte de la LQR, l'expression

"darwinisme sémantique" évoque l'idée péjorative d'une sélection naturelle linguistique des mots les plus adaptables aux forces socio-économiques dominantes, les autres tombant en désuétude (car inusités). Dans la phrase suivante, l'auteur prend d'ailleurs soin de souligner le mot "*performant*", qui résume le danger : celui d'un totalitarisme des seules **valeurs pratiques**, au détriment de toutes les autres (voir paragraphe sur les principes).

* La "banalité du mal" est un concept philosophique forgé par Hannah ARENDT. Le mal, absolu et terrifiant lorsqu'il est introduit par un article défini ("le"), s'oppose à la banalité, courante, commune. Nous n'échappons pas à la banalité, alors que nous fuyons le mal. Or, construire ce complément du nom a pour effet d'associer la gravité et la légèreté, qualités opposées qui signalent la présence d'un **oxymore**. Cette expression a marqué l'après-guerre parce que le mal désignait, dans le livre d'H. ARENDT, *Eichmann à JERUSALEM*, les crimes contre l'humanité et les génocides nazis. La banalité se constatait dans la ligne de défense du criminel de guerre, qui affirmait qu'il n'avait fait qu'obéir aux ordres ! La philosophe en déduit que l'inhumain se loge au fond de chacun d'entre nous et que la monstruosité n'est pas l'exception.

(* Un **paradigme** désigne généralement une sorte de **modèle explicatif global**. Dans le domaine économique, l'analyse de la crise de 1929 est devenu "le" modèle théorique de base du discours économique. Mais les théories sont plurielles, et les paradigmes évoluent.

* Le paupérisme désigne le phénomène de la pauvreté comme conséquence d'une logique sociale négative.)

Annexe 4

Les textes soumis à notre étude, qu'ils appartiennent à la presse d'information ou "d'opinion" (1), tirent leur pertinence de la qualité de rapport entre ce qu'ils affirment et un certain nombre de réalités **factuelles** (il peut s'agir de **faits de paroles**) qu'il est cependant aisé d'orienter, en les sélectionnant soigneusement, par exemple....

Exercice d'application 7 : distinguer les faits des opinions en répondant par **F** (Fait) ou **O** (Opinion).

Exemple corrigé : "La France est un pays très peuplé." = **O**

Ce n'est pas un fait mais une opinion.

Ce serait l'opinion de Malthus, non celle du Général de Gaulle, qui souhaitait pour la France cent millions d'habitants !

- Le 21 juin est le jour le plus long de l'année. = ? _____
- *Indochine* est un beau film. = ? _____
- Mozart est né en 1756. = ? _____
- La soupe est bonne. = ? _____
- *Le monde* est un journal intéressant. = ? _____

(1) Sur la définition du mot "opinion", comme modalité, catégorie de jugement et concept sociologique, voir P. CHARAUDEAU, *Dictionnaire d'Analyse du Discours*, p. 407)

Exercice d'application 8 : reformulez la problématique du texte 1, en opposant les termes incompatibles selon le modèle suivant :

ESPRIT	UTILITE RENTABILITE
<i>Dimension spirituelle</i> <i>Aspect philosophique</i>	<i>Dimension matérielle</i> <i>Aspect économique</i>
?	?
?	?
?	?

Annexe 5

Les modes de raisonnement

- inductif et déductif

:

Pour faciliter la compréhension de la différence entre inductif (qui part de l'expérience) et Déductif (qui part d'une hypothèse abstraite), je vous propose le schéma suivant : suivez **la première étoile** !

	<u>ligne de théorie</u>									
	*	*			<u>déductif : départ</u>	*	*	*	*	
<u>Inductif : départ</u>	*	*	*				*	*	*	
	<u>Ligne de pratique</u>									

(Rappel de règle concernant le résumé :

Dans un texte argumentatif, l'évocation d'un exemple peut intervenir à titre d'*illustration* de l'argument ; dans ce cas, il s'agit d'un exemple qui peut être **supprimé** au moment de résumer. Lorsque l'exemple décrite *fait partie du raisonnement*, ce n'est pas possible.)

-
le **syllogisme** est à rapprocher du raisonnement déductif :

Il est souvent formulé de manière mathématique :

A implique B
et B implique C
donc A implique C

L'équivalent discursif le plus connu pose que :

Tous les hommes sont mortels,
or Socrate est un homme,
donc Socrate est mortel.

De nombreux contre-exemples ont signalé les limites de ce type de raisonnement, qui ne prend pas suffisamment en compte les **propriétés spécifiques du langage** : les deux premières propositions (appelées prémisses) ne permettent pas *toujours* de conclure de manière pertinente : si tout ce qui est rare est cher et qu'un cheval bon marché est rare, va-t-on affirmer qu'un cheval bon marché est cher ?

- l'**analogie** consiste à mettre en rapport deux éléments pour pouvoir tirer des conclusions de leur ressemblance : comparer un éducateur à un jardinier permettrait **d'approfondir la connaissance** de cette fonction, d'insister sur l'importance de la régularité, du soin dans le travail relationnel, par exemple.
- la **supposition** permet de raisonner sur les conséquences possibles d'un point de départ conditionnel ou imaginaire. Rousseau, dans son *Discours sur l'origine de l'inégalité*, s'appuie sur le mythe du "Bon Sauvage" et "suppose" que l'homme est naturellement bon. L'**hypothèse** est une forme de **supposition** : la parenté des deux étymons, d'origine respectivement grecque et latine, n'a pas empêché le développement de **connotations différentes**. La supposition est péjorative lorsqu'elle s'entend comme un obstacle à l'exactitude, alors qu'une hypothèse se charge des valeurs positives attachées à la science.
- l'**indication du but** à atteindre organise parfois un raisonnement et le justifie.
- l'**alternative** permet de construire un raisonnement fortement différent à partir d'un discours de référence.
- l'**opposition** s'appuie aussi sur un discours de référence, dont elle prend le contrepied. Au moment des élections, la vie politique française offre des illustrations constantes de ce mode de raisonnement !
- l'**explicitation** "déplie" systématiquement tous les éléments cachés, ambigus, confus. Elle intervient fréquemment lorsqu'il s'agit de convenir d'une **définition**.
- le raisonnement par l'**absurde** peut fonctionner comme un repoussoir destiné à révéler

l'inanité (l'inutilité) d'une thèse.

- **l'argument d'autorité** prend sa valeur d'être formulé par quelqu'un qui "en impose".

Un mode de raisonnement bien identifié facilite la compréhension d'ensemble du texte et doit apparaître dans le résumé.

Exercice d'application 6 : remettre dans l'ordre les phrases suivantes du texte d'André MAUROIS.

Quel mode de raisonnement l'auteur a-t-il adopté ? Justifiez votre réponse

Les œillets

- 1. Je vais reprendre les œillets dans la chambre voisine ; je les remets sur ma table : les guêpes reviennent.*
- 2. A tout hasard, j'enlève les fleurs.*
- 3. Je cherche ce qui les attire.*
- 4. Mon bureau ce matin est assiégé par les guêpes.*
- 5. Contre épreuve*
- 6. J'ai découvert une loi de la nature.*
- 7. Au bout de quelques minutes, les guêpes disparaissent.*
- 8. Je donnerai l'ordre qu'on ne mette plus de fleurs sur la table en cette saison.*
- 9. Peut-être ces œillets sur ma table. Est-ce leur odeur ?*

André MAUROIS

Annexe 6

La progression du texte : approche thématique

(voir *Dictionnaire...* "thème/rhème" p. 572, ainsi que P. CHARAUDEAU, *Grammaire...* "les procédés de composition", p. 829, et D. MAINGUENEAU, *Analyser les textes de Communication*, chapitre 20 : "La cohésion du texte", p. 231)

Le **thème** abordé appelle un **propos** que l'on tient sur lui. Sur un thème on peut en une phrase avancer une opinion, une proposition, une thèse ; puis on développe l'idée ainsi énoncée. Plusieurs scénarios sont possibles :

1. Du thème au propos : progression linéaire

D'un propos à l'autre, on peut s'éloigner du thème, comme le valet du DOM JUAN de Molière, incapable de prévoir un raisonnement par étapes pour convaincre son maître ; il se laisse emporter par **son propos, qui devient à chaque fois le thème de la phrase suivante, selon une progression linéaire** :

*"Il faut que je décharge mon cœur, et qu'en valet fidèle je vous dise ce que je dois. Sachez, Monsieur, que (...) l'homme est en ce monde ainsi que l'oiseau sur la **branche** ; la **branche** est attachée à l'**arbre** ; ce qui s'attache à l'**arbre** suit de bons **préceptes** ; les bons **préceptes** valent mieux que les **belles paroles** ; les **belles paroles** se trouvent à la **cour** ; à la **cour** sont les **courtisans** ; les **courtisans** suivent la **mode** ; la **mode** vient de la **fantaisie** ; la **fantaisie** est une faculté de l'**âme** ; l'**âme** est ce qui nous donne la **vie** ; la **vie** finit par la **mort** ; la **mort** nous fait penser au **ciel** ; le **ciel** est au-dessus de la **mer** ; la **mer** est sujette aux **orages** ; les **orages** tourmentent les **vaisseaux** ; les **vaisseaux** ont besoin d'un bon **pilote** ; un bon **pilote** a de la **prudence** ; la **prudence** n'est point dans les **jeunes gens** ; les **jeunes gens** doivent obéissance aux **vieux** ; les **vieux** aiment les **richesses** ; les **richesses** font les **riches** ; les **riches** ne sont pas **pauvres** ; les **pauvres** ont de la **nécessité** ; **nécessité** n'a point de **loi** ; qui n'a point de **loi** vit en bête brute ; et par conséquent ; vous serez damné à tous les diables."*

Molière s'amuse de l'apparente impuissance du valet à défendre sa thèse, qui est pourtant exacte : "vous serez damné à tous les diables". Sganarelle n'a pas appris l'art de l'argumentation : il avance un mot de liaison final ("*par conséquent*"), maquillant sa dérive en **sylogisme** (qui s'éloignerait du thème, mais pour mieux y revenir). Son opinion est basée sur des *phrases courtes, sentencieuses (construites comme des proverbes), qui ne sont pas articulées* : une **parataxe** qui souligne son incapacité à construire dans une phrase complexe un raisonnement convaincant.

2. **Progression à thème constant**

Classiquement, le thème est suivi d'un propos au terme duquel l'auteur revient au thème initial, pour en dire autre chose, énoncer un nouveau propos : **le thème est constant, il constitue le fil rouge du texte** (description ou portrait, par exemple).

3. **Progression à thèmes dérivés**

Le plus souvent, le thème s'appuie sur quelques propos qui deviennent des "sous-thèmes" sur lesquels l'auteur peut revenir.

Annexe 7

Exercice corrigé :

- repérer les marques de la présence du destinataire dans le texte 6, ci-dessous : qui parle à qui et de quelle manière ?

TEXTE 5

Madeline CHAPSAL est une journaliste, romancière et essayiste française née en 1925 ; elle a travaillé pour la télévision et le cinéma et collaboré au journal *Les Echos*, puis à *L'Express*. Dans cet extrait du *Retour du bonheur*, paru en 1990, elle découvre que : "*les symboles n'ont donc pas besoin d'être décryptés pour nous affecter ?*"

"Je me souviens (...) de la violence de mes réactions devant les images de la télévision. Pelotonnée devant mon écran, je me retrouvais plongée, sans raison apparente, dans un soudain marasme, un effroi, et il fallait que je m'interroge pour me rendre compte que je venais de voir un arbre mort, par exemple, ou un rideau de pluie. Une fois, j'éprouvais un inexplicable sentiment de soulagement : or seuls des poteaux télégraphiques venaient de défiler sur mon écran ! Il me fallut un moment pour comprendre qu'ils signifiaient communication et qu'y arriver était justement mon espoir.

Ce fut une révélation : les symboles n'ont donc pas besoin d'être décryptés pour nous affecter ? Nous sommes tellement cuirassés contre eux que nous n'y réagissons plus. N'empêche que toutes les images émanant de l'environnement, qu'elles soient langagières, visuelles, auditives, nous font du bien ou du mal. Ce que n'ignorent pas les éducateurs et les primitifs, et ce qu'utilisent les idéologues et les publicitaires à leur profit. C'est au nom de la liberté d'expression que les sociétés modernes laissent passer le langage des signes qui affectent l'inconscient. (Pour moi, je n'hésite plus à me protéger, il y a des images de supplice ou d'horreur, des discours du mensonge ou de la haine, que je ne veux ni voir ni entendre. Savoir qu'ils existent et lutter contre eux me suffit.)

Sous prétexte que notre civilisation a combattu pendant des siècles contre les superstitions de tous ordres, nous nous croyons plus forts que les symboles, mais nous ne le sommes pas. Ils nous travaillent à notre insu."

Corrigé :

Qui parle à qui et de quelle manière ?

- Qui parle ?

Le personnage féminin parle à la première personne du singulier : "je", et certains déterminants sont possessifs ("mes réactions"). Ces embrayeurs changent dans le second paragraphe, où la narratrice rejoint son lecteur dans le pronom "nous", qui la confond avec l'ensemble de l'humanité.

- A qui ?

A un lecteur qu'elle enseigne, en lui fournissant des exemples (idéologues, publicitaires), en lui posant une question rhétorique (début du deuxième paragraphe). Ce lecteur rejoint l'ensemble des êtres humains : elle décrit une vérité qu'elle juge universelle, ce que traduit le mot "civilisation", qui renvoie à un code culturel commun.

- Comment ?

Le niveau de langue est courant ("n'empêche", "une fois") ; elle enseigne son lecteur, parlant donc au présent, après un premier paragraphe au passé, qui relate une expérience (méthode inductive). Le ton est didactique, légèrement polémique (le mot "idéologue" est connoté de manière péjorative et la litote concernant ceux qui "n'ignorent pas" la dimension morale paraît un peu ironique). Le rythme des phrases est soit binaire, soit ternaire, soit les deux.

- Discours indirect libre

La narratrice rend compte d'une découverte : le discours indirect libre rend invisible la "révélation" passée, rendue manifeste par une interrogation : *"Les symboles n'ont donc pas besoin d'être décryptés pour nous affecter ?"*

Annexe 8

Ecrit de travail en vue du résumé (texte p. 32) :

- **QQCOQP** : un témoin (juriste) prouve que depuis un an et demi les grecs économisent "à mort" en sacrifiant leur niveau de vie (revenus et services publics) pour éponger la dette.
Modalisation : l'auteur retranscrit ce qu'il entend : "tout le monde s'accorde à dire", "la question est sur toutes les lèvres".
- La dette grecque : ses effets sur la vie du pays, sa gestion internationale.
Contradictions entre le besoin du peuple grec de "renflouer" le pays et l'obligation de rendre l'argent reçu de l'UE (contribuables européens) pour payer la dette, entre le point de vue des états et celui des banques ("intérêts copieux") ; entre un passé riche ("l'argent des dernières décennies") et la pauvreté actuelle ("tous les acquis sociaux ont été pulvérisés") ; entre la dette de la Grèce et celle de l'Europe (l'une "encore relativement sous contrôle", l'autre proche d'un "génocide financier"). Aspects de la culture : éco, socio, culturel.
- **Démarche** : plutôt inductive, il part de ce qu'il voit pour **s'opposer**. Il **explique** avec des **faits**, il veut **convaincre**.
- **Niveau de langue** courant, parfois familier ("fainéants").
- Tonalité **polémique** ("frisant l'imbécillité")
- Texte **critique** : casser les préjugés ("fainéants"), interroger ("Où est passé l'argent?").
- **Valeurs** : morales : souci de justice
intellectuelles : souci de justesse : comprendre "où est passé l'argent" : plus de transmission : institutions éducatives (école, université) bloquées.
sensibles : le niveau de vie misérable (se chauffer, survivre).
pratiques : éviter le "génocide financier", souci d'efficacité politique.
Désir : de dialogue. La neutralité de sa position (étranger mais résident) lui permet d'alerter l'Europe et dire ce qui, venant du peuple grec, n'est pas pris en compte.
- **contenu argumentatif** (*ossature*):
premier paragraphe : préjugé de paresse et prodigalité grecques, mais réalité = baisse revenus (30%) + doublement du coût des énergies.
Deuxième paragraphe : lien logique implicite de **conséquence**: chute de 30% de la consommation (centrale en Grèce) et du commerce, avec

effets sur l'immobilier, les salaires, la consommation.

Troisième paragraphe : autre **conséquence** : insolvabilité partielle de l'Etat (salaires et allocations).

Quatrième paragraphe : Présentation de **cause** de cette situation : L'UE prête argent mais le récupère, banques gagnantes car intérêts, risque de "krach" et le pays n'est pas renfloué ; le mot "ainsi" signale une **première conséquence**,

fiscale : les contribuables européens payent la dette. La ponctuation ("...") indique un lien implicite avec une **autre conséquence** sur les *services publics* : l'état est sans argent, il tourne comme il peut,

invente impôts nouveaux : police, électricité, sinon, ni sécurité ni énergie. Ecole : ni livres ni chauffage. Des fonctionnaires payent pour faire fonctionner leur service public (essence).

Cinquième paragraphe : "de fait" = lien de **conséquence** : universités (lieu de formation des jeunes) paralysées ; **conséquence de conséquence** = émigration de ces jeunes car travaux de survie, svt (= souvent) "au noir" (heures supp = 0), sans séc soc (sécurité sociale).

Conséquence ultime de ces bouleversements dans le travail : plus d'impôts, qui seraient une source de renflouement interne : donc aucun avenir possible pour les systèmes d'éducation, les fonctionnaires (congediés) et futurs retraités (- 40%). On voit que les répétitions du texte étaient justifiées par la volonté de décrire un **cercle vicieux** : sans argent, pas d'argent, la conséquence produit la cause

Sixième paragraphe : opposition entre le passé prospère et l'actualité : contradiction entre l'absence d'argent et le "travail à mort". Comment l'expliquer ?

Septième paragraphe : contradiction entre l'indigence sociale et le niveau de vie des dirigeants : risque d'explosion ?

Dernier paragraphe : Grèce = paradigme pour l'Europe : il faut affronter le problème de la dette, sinon risque de "génocide financier".

BILAN de la construction de l'argumentation : plan du texte

- **Thèse initiale** : L'Europe vit sur des préjugés : Grecs = fainéants, Grecs = dépensiers
Démarche critique pour les démontrer :
trois paragraphes pour décrire la situation réelle ;
on établit les faits (judiciaire), bilan des **revenus et dépenses** : la Grèce n'a pas d'argent à économiser (= premier argument)
- Deux paragr. de cause-csq. : pas d'argent pour renflouer ; la csq (= conséquence) : les **services pub** ne (f)ent pas, les Grecs travaillent à mort, mal payés, ils ne sont pas "fainéants" ! La misère n'est pas

imposable, donc cercle vicieux (= deuxième argument).

- Deux derniers paragr. : à quoi s'attendre ?
Socialement, émeutes, généralisation à l'Europe du "génocide financier" si pas de réaction..

Thèse finale : L'Europe sera bientôt dans la même situation.

Le résumé pourrait donc se construire en 3 paragraphes :

Les préjugés de l'Europe face à la réalité : état des revenus et dépenses populaires.

La dette payée par l'Europe, sans effet sur la misère des services publics grecs.

Le risque de violence généralisée à toute l'Europe.

Le thème de la dette induit un propos dominant, *l'argent*, présent sous forme de revenus et dépenses dans les trois premiers paragraphes (**propos**), puis directement (paragr. 4). Les effets de son absence sur le fonctionnement des services publics sont toujours mis en relation avec le travail (**propos**) ou les institutions financières (fiscalité), qui réapparaissent au paragraphe 6. Ainsi, notre témoin ne s'égare pas : le thème de l'argent est **constant**, jusqu'aux deux derniers paragraphes, prospectifs (ils envisagent l'avenir).

EXERCICES D'ENTRAÎNEMENT

PREMIER SUJET

1. Résumez le texte au quart. (12 points / 20)

2) Expliquez la dernière phrase du texte. (1 point / 20)

2. Commentez l'argumentation, l'hypertexte et la dimension énonciative de l'article.
(7 points / 20)

- Cet article, d'abord paru à Montréal dans *Le Devoir*, est extrait d'un numéro hors-série du *Courrier International* : "Les Français sont-ils normaux ? 33 raisons d'en douter selon la presse internationale". Les titres, surtitres et documents accompagnant les articles émanent de la rédaction de *Courrier International*.

- L'article est accompagné d'une photographie (Abecasis / Leemage) de 1907, représentant un tableau vivant : "**Séparons-nous, je garde vos biens**", dit Marianne à l'Eglise" : on y voit une jeune femme portant le drapeau français et couverte d'un bonnet phrygien, qui regarde un curé en soutane se diriger vers la sortie.

- Entre le texte et l'image, une fine colonne "ACTU" est rédigée ainsi :

"Le ministre de l'Education nationale, Vincent Peillon, a annoncé début septembre qu'il comptait introduire des cours de morale laïque dans les programmes scolaires. Un projet qui a suscité la polémique à droite, mais qui est plébiscité par l'opinion : 91 % des Français se sont dits favorables à cette initiative, selon un sondage IFOP réalisé pour le quotidien Ouest France."

Laïcité

Le modèle qui n'en est pas un.

--- Le Devoir Montréal

Le mot laïcité arrive en seconde position dans le texte de la Constitution française, juste après "indivisible" et avant "démocratique". La France aurait donc "inventé" la laïcité ! Avec cette affirmation vient en général celle selon laquelle le Canada et les Etats-Unis ne sont pas vraiment des pays laïcs. C'est un peu ce que dit Michèle Vianès, présidente et fondatrice de l'association Regards de femmes et conseillère municipale de Calluire-et-Cuire, dans la banlieue lyonnaise. Selon elle, *"les pays communautaristes ou multiculturels n'ont pas l'outil de la laïcité pour réagir lorsqu'un groupe ethnique réclame des droits différents pour sa communauté, en particulier lorsqu'il y a atteinte aux principes d'égalité hommes-femmes"*. *"Dans un pays laïc, je n'ai pas à me mêler de votre religion, dit Michèle Vianès. Que vous adoriez Dieu ou le beaujolais, cela ne me concerne pas. Dans l'enseignement, je ne veux pas savoir si les élèves qui sont devant moi sont chrétiens ou musulmans. Cela ne me regarde pas."* (172 mots)

S'il fallait en croire Michèle Vianès, qui reprend une idée largement défendue en France, il y aurait donc une exception laïque française, faisant de la France le seul véritable modèle de laïcité dans le monde. Mais *"l'exceptionnalisme"* aujourd'hui, contredit Joseph Yvon Thériault, [ancien] directeur du Centre interdisciplinaire de recherches sur la citoyenneté et les minorités de l'université d'Ottawa, c'est de croire que la France est exceptionnelle ! *"La laïcité ne saurait être un modèle propre à la France, dit-il, pour la raison bien simple qu'elle est le propre de toutes les sociétés modernes qui ont dû substituer une transcendance laïque à la transcendance religieuse. La souveraineté d'état, donc la suprématie de celui-ci sur l'Eglise, sur les Eglises, sur le religieux, est inscrite au panthéon de la modernité. Tout comme, d'ailleurs, toutes les démocraties modernes ont traversé une phase d'affirmation de l'Etat sur l'Eglise, de séparation / neutralité de l'Eglise et de l'Etat, et actuellement une phase de relégation du religieux dans le vaste champ de la pluralité sociale."* (183 mots)

Cela n'empêche pas la laïcité de s'être exprimée sous des formes différentes dans l'Histoire, dit Thériault. Après des années de combats souvent violents, la laïcité s'est finalement imposée en France *"en constituant la République comme une Eglise laïque en opposition à l'Eglise religieuse, dans une pure séparation."* Par contre, le Québec a suivi la tradition anglo-américaine, *"un chemin plus libéral de neutralité de l'Etat, reconnaissant par le fait même un rôle significatif aux églises dans la régulation sociale"*. (85 mots)

La prétention française à l'exception laïque est d'autant plus surprenante que la France est un pays où la laïcité s'est instaurée tardivement, en 1905. Aujourd'hui, en France, c'est toujours la loi dite de 1905 qui définit la séparation des Eglises et de l'Etat. Au moment d'en fêter le centenaire, Jean Baubérot, historien et sociologue des religions, avait cru bon de rappeler les objectifs de cette loi, qu'il qualifie de *"loi de la réconciliation"*. Car on se méprend régulièrement sur son sens. (88 mots)

Souvent perçue comme antireligieuse, ce qu'elle a été pendant de nombreuses années, la laïcité française a trouvé un mode plus apaisé avec la loi de 1905, dit-il. Celle-ci opère une rupture avec l'anticléricalisme qui a prévalu de 1899 à 1904. Dans sa défense du projet de loi de 1905, le socialiste Aristide Briand n'hésitait pas à citer les exemples britannique et améri-

cain. Les rapporteurs classaient d'ailleurs le Canada et les Etats-Unis parmi les pays qui connaissaient une laïcité de fait, alors qu'ils considéraient encore la France comme un pays semi-laïc. Paradoxe étonnant, la laïcité a pu s'établir en France grâce à un emprunt à la culture anglo-saxonne "*nuançant le modèle républicain*", dit Baubérot. **(124 mots)**

La libre-pensée (autrement dit l'athéisme) devait devenir l'idéologie officielle de l'Etat. **(15 mots)**

Par un renversement étonnant de l'Histoire, il arrive aujourd'hui que les partisans de la loi de 1905 la défendent souvent avec les arguments de ceux qui s'y opposaient à l'époque, explique le chercheur. Lui aussi socialiste, Maurice Allard présenta en 1905 un contre-projet de loi considérant la religion comme nocive. Pour une partie de la classe politique, la libre-pensée (autrement dit l'athéisme) devait devenir l'idéologie officielle de l'Etat. Ce point de vue est loin d'avoir disparu en France et il domine toujours l'extrême-gauche et certains milieux syndicaux. Briand dénonça alors les antireligieux qui voulaient s'abriter derrière l'Etat pour combattre la religion. **(115 mots)**

"Je suis surpris de constater que beaucoup de Français croient encore que le projet de Maurice Allard a été adopté, alors que c'est le contraire, dit Baubérot. Je m'étonne encore plus de voir le mouvement des femmes tenir les mêmes propos alors que la République laïque française a été une des dernières à donner le droit de vote aux femmes. La grand phallus de l'universalisme n'a guère été tendre avec elles." **(75 mots)***

Christian Rioux

Le texte totalise **857 mots**.

DEUXIEME SUJET

En prenant appui sur le cours, vous procéderez à un commentaire détaillé de l'article ci-dessous (10 points / 20), après l'avoir résumé au quart (10 points / 20).

L'article ci-dessous est extrait du numéro 1185 de *Courrier International*, daté du 18 juillet 2013. Il a d'abord paru dans l'hebdomadaire *Open*, de New Dehli.

I. PRESENTATION GLOBALE DE LA PAGE SUR LAQUELLE FIGURE L'ARTICLE

- Les titres et surtitres accompagnant les articles émanent de la rédaction de *Courrier International*.
- L'article figure en fin de revue, dans la partie **360 °**, sous la rubrique *histoire*.
- A gauche, en haut de page, **une photographie, intitulée "Dans les années 1930 en Suisse"**, met en scène les habitants de deux roulottes immobilisées au pied de la montagne. Deux femmes, dont l'une porte un nourrisson, sont assises sur des tabourets bas. Autour d'elles, quatre enfants : une fillette porte une oie et à droite de l'image, un garçonnet caresse un chien. A l'autre extrémité, un homme regarde un autre chien qu'il tient en laisse. Dans leur dos, on distingue un cheval dételé et des corbeilles, ainsi qu'un empilement d'autres objets moins identifiables.
- A droite, en bas de page, figure un **portrait du sultan Mahmoud de Ghazni (971-1030)**, autour duquel on peut lire le texte suivant :

Eclairage

GHAZNEVIDES ET SELDJOUKIDES

"Deux grands empires turcs s'affrontent aux XI^e et XII^e siècles pour asseoir leur domination sur la région s'étendant de l'Anatolie au Penjab. Centrés sur la ville de Ghazni, en Afghanistan, les Ghaznévides, à leur apogée, envahissent l'Inde à plusieurs reprises sous le commandement de Mahmoud. Mais son fils, Massoud, est défait par les Seldjoukides. Ceux-ci constituent un autre empire plus à l'ouest et tirent leur nom de Seldjouk, fondateur de la dynastie régnante. Après avoir écrasé les Ghaznévides, les Seldjoukides attaquent l'empire byzantin et s'implantent en Anatolie. Minés par les dissensions, ébranlés par les croisades, les Seldjoukides finiront éclipsés par les Ottomans à la fin du XIII^e siècle."

II. TEXTE A RESUMER ET COMMENTER

Chroniques tziganes VIe – XIe siècle Inde

Ils sont venus de très loin, du sous-continent indien, pour s'établir en Europe. Pourquoi, quand, comment ? Les pistes divergent.

- **Open** (extraits) New Delhi

Un premier lien aurait établi, sur le plan scientifique, il y a deux cent cinquante ans entre les Tsiganes d'Europe et l'Inde. Au début des années 1760, un certain Valyi Istvan, Hongrois inscrit en théologie à l'université de Leyde, aurait fait la connaissance de trois étudiants « malabari » [venus de Malabar, dans le sud de l'Inde]. Istvan venait d'une famille de propriétaires terriens qui employait des Tsiganes, et il identifia des ressemblances entre les langues parlées par les deux groupes. Il établit une liste d'un millier de mots malabari et les rapporta aux Tsiganes à son retour chez lui. Ils lui en expliquèrent le sens sans difficulté. Le hasard fit que cette liste de mots compilée par Istvan finit par atterrir entre les mains d'un universitaire du nom de George Pray qui, intéressé, publia une note à ce sujet dans un journal en 1776. L'histoire, depuis, est entrée dans la mythologie des linguistes. Sauf qu'Istvan n'a peut-être jamais existé. (164 mots)

En 1990, Ian Hancock, professeur à l'université du Texas et l'un des plus grands spécialistes des Roms, lui-même d'origine romani, a décidé d'enquêter sur Valyi Istvan. Il s'est rendu à Leyde et s'est aperçu qu'aucun étudiant de ce nom n'apparaissait dans les archives universitaires du XVIIIe siècle. Il en a déduit qu'Istvan ne passait peut-être que de temps en temps à Leyde « *pour y rencontrer d'autres étudiants. Il est aussi possible, bien sûr, que Valyi ne soit pas l'auteur de cette découverte.* » (95 mots)

Quoi qu'il en soit, depuis ces débuts mystérieux, les recherches sur les liens des Roms avec l'Inde n'ont cessé de se développer. Linguistes et historiens ont établi sans l'ombre d'un doute que les Roms étaient bien originaires du sous-continent. Preuve de leur patrimoine linguistique commun, si couteau se dit *churi* en hindi, le mot romani est également *churi*, le nez se dit *nakh* en hindi comme en romani. Quant au nombre 20, il se dit *bis* en romani et *bees* en hindi. On trouve en outre des rapports avec d'autres langues indiennes. Sans parler du fait que certains groupes de Roms se définissent comme « Sinti », qui vient du fleuve Sindhu – soit l'Indus. (120 mots)

Il existe deux théories pour expliquer le départ des Roms d'Inde. (12 mots)

Selon la tradition, il s'agissait de nomades qui, au fil de leurs pérégrinations, seraient passés du centre au nord-ouest de l'Inde, dans le Pendjab et le Cachemire. De là, ils auraient atteint le Moyen-Orient, mais n'y auraient sans doute pas séjourné longtemps car leur langue ne présente que peu d'influence de l'arabe. Puis ils seraient entrés sur le territoire de l'Empire byzantin, et de là arrivés en Europe. (76 mots)

Assimilés à une menace. Quant à savoir pourquoi ils sont partis, les avis divergent. En 1988, Jozsef Vekerdi, un linguiste hongrois, estimait dans un article qu'ils avaient « *quitté le nord-ouest de l'Inde probablement vers le VIIe siècle. Ils [étaient] qualifiés de voleurs, d'assassins, [mais oeuvraient aussi] comme bourreaux et baladins. Ils étaient membres de ce que l'on appelait 'les tribus criminelles errantes' d'Inde et étaient contraints de mener une existence de parasites. Parmi les nombreux groupe d'exclus, ils se trouvaient tout en bas de l'échelle sociale.* » Kenneth Blachut, un universitaire américain, dans un article paru en 2005, fait remonter cet exode au Vie siècle. « *Les tsiganes avaient commencé à quitter le sud de l'Inde vers 1500 av. J.C., quand les Aryens ont envahi la région. Ils se sont retrouvés dans le Pendjab, dans le nord-ouest de l'Inde, dont ils sont partis au Vie siècle.* » (155 mots)

Une autre hypothèse, défendue par Hancock, gagne peu à peu en force. Selon lui, cette émigration massive serait due à Mahmoud de Ghazni, qui envahit l'Inde au XIe siècle. A l'époque, les dirigeants hindous avaient levé des armées pour faire face à l'envahisseur. Une fois vaincus, les soldats et les civils faits prisonniers finirent par devenir les Roms. « *Quelques-uns seulement étaient d'authentiques guerriers de la caste des kshatriya ; la plupart étaient des civils qui suivaient l'armée et s'occupaient des tâches auxiliaires* », nous a précisé Hancock dans un entretien par courrier électronique. Les Ghaznévides étaient également en guerre contre les Turcs Seldjoukides. En 1038, ces derniers les vainquirent et libérèrent donc les Indiens prisonniers. Puis, ensemble, ils défirent le royaume d'Arménie, trente ans plus tard. C'est en Turquie que les groupes indiens se mêlèrent pour former la communauté rom. Dans leurs camps, ils avaient développé une langue rudimentaire pour communiquer entre eux, langue qui devint le romani. Quand l'Empire ottoman s'étendit en Europe, il emmena les Roms dans son sillage. (180 mots)

Les études sur les Roms mettent en relief les discriminations dont ils ont été l'objet. Les origines de ces discriminations en Europe sont multiples, s'expliquant notamment par le fait que leur arrivée sur le continent a coïncidé avec l'expansion musulmane. Ils ont par conséquent été assimilés à la menace pesant sur le monde chrétien, alors qu'ils n'étaient ni chrétiens ni musulmans. Ils avaient de plus la peau sombre, et l'Europe médiévale associait la noirceur au péché. N'étant attachés à aucune terre, le concept de nationalisme leur était étranger. La voyance, un moyen facile pour les nomades d'assurer leur subsistance, était respectable en Inde, mais suscitait méfiance et peur en Europe. Et eux-mêmes se tenaient à l'écart. « *Nous avons conservé certains aspects du système des castes et considérons les non-Roms comme source de souillure spirituelle* », reconnaît Hancock. (145 mots)

(total : 947 mots)

- **Madhavankutty Pillai**

Publié le 16 mars 2013

TROISIEME SUJET

1. Résumez le texte au quart (10 points / 20) et rédigez un commentaire détaillé. (10 points / 20).

Le texte ci-dessous est paru dans *LE MONDE diplomatique* de septembre 2013.

Sur la même page figurent :

- une œuvre de Jean HELION datée de 1947 et intitulée "Scène journalière" ; elle est teintée d'ironie.

- un petit encadré, de la main de l'auteur, Julian BRYGO, et rédigé comme suit :

Du parrainage à la prestation

"Avant que les journaux ne lancent leurs forums, ils nouaient des partenariats lors de manifestations qui leur apportaient un rayonnement, mais pas de gain financier. En 1985, *Libération* s'associe ainsi à SOS Racisme à l'occasion d'un concert parisien. En 2006, à Grenoble, le think tank social-libéral La République des idées proposait le forum "La nouvelle critique sociale", en partenariat avec la municipalité et une demi-douzaine de médias dont le quotidien *Le Monde*, les hebdomadaires *Le Nouvel Observateur* et *Les Inrockuptibles*, le mensuel *Alternatives Economiques*, la radio France Culture ou encore la revue *Esprit*. L'année suivante, après la victoire de la droite à l'élection présidentielle, Grenoble accueillait le premier forum *Libération*, organisé cette fois par le quotidien dans un but lucratif."

Forums locaux pour renflouer la Presse nationale

Le rachat du vénérable "Washington Post" par M. Jeffrey Bezos, fondateur du site de vente en ligne Amazon, met en lumière la vulnérabilité de la presse écrite.

En France, des journaux vendent des prestations événementielles aux collectivités locales pour tenter d'équilibrer leurs comptes.

PAR JULIEN BRYGO *

Vendredi 29 mars 2013. La nuit tombe sur le Théâtre national de Bretagne (TNB), au cœur de Rennes. La première journée du forum de *Libération* se termine. Jusqu'au lendemain, l'équipe du quotidien anime plus de cinquante rencontres sur le thème : "La confiance règne ?". A 22h 10, devant l'entrée du théâtre gracieusement prêté par la municipalité, arrive le président-directeur-général de Total. Mr Christophe de Margerie est hilare. Il s'apprête à rencontrer son "opposante" du lendemain, la journaliste américaine Alison Smale, membre du club de Davos et directrice de la rédaction de l'*International Herald Tribune*. *"Moi, j'adore les forums de Libé ! nous déclare-t-il. La dernière fois, à Rennes, j'ai été opposé à Erik Orsenna, bon, ça n'était pas une opposition... Mais j'ai fait le forum de Lyon aussi, contre Madame Duflot. Et puis je me suis coltiné le moustachu aussi, oui, M. Bové..." On ne peut plus l'arrêter. Le but est de participer et d'aider"*, explique-t-il. A l'évocation de la donation du groupe Total au journal *Libération*, il est pris d'un fou rire : *"Sans nous, ils sont morts, à Libé ! Oui, c'est dans cette fourchette : 50 000 euros. Nous, on aime bien Libé, alors on aide !"* Les portes du TNB se referment. (219 mots)

"On a l'impression que le monde vient à nous."

La formule du forum consiste pour les collectivités locales à acheter à un journal parisien l'organisation d'un événement public susceptible de propulser leur ville, le temps d'un week-end, au rang de capitale intellectuelle régionale où débattent des politiques, des savants, des journalistes... Pour les titres engagés dans cette activité riche en subventions publiques, il s'agit certes de mettre en valeur leur "marque", mais surtout de générer des recettes susceptibles de contrebalancer la baisse de leurs ventes (1). (81 mots)

"*Sans les forums, nous serions en dépôt de bilan*", a admis Mme Anne Lauvergeon, présidente du conseil de surveillance de *Libération* (*Les Echos*, 18 avril 2013). En 2009, le quotidien n'en avait organisé que deux, à Rennes et à Grenoble. En 2013, il en aura planifié pas moins de onze, d'ampleur variable à Grenoble, Rennes, Marseille, Strasbourg, Lille, Montpellier, Nancy, Bobigny, Vitry, Toulouse ou encore Avignon. Ajoutées aux quelque 9,9 millions d'euros d'aide directe à la presse (2) perçus en moyenne chaque année depuis 2009, cette manne maintient le journal à flot et rassure ses créanciers. (99 mots)

Les forums se sont révélés si fructueux que l'idée, lancée par *Libération* en 2007, a été copiée par les hebdomadaires *Le Nouvel Observateur*, *Marianne* et *Le Point*. Premier temps : proposer aux collectivités locales l'organisation d'une prestation événementielle de portée nationale sous la forme d'un débat politico-mondain ouvert au public - animé par des personnalités en vue et relayée dans les colonnes du journal -, en la présentant comme un atout précieux dans la concurrence territoriale entre métropoles. Deuxième temps : utiliser son carnet d'adresse journalistique pour réunir plusieurs dizaines d'hommes politiques nationaux, d'intellectuels et d'experts (souvent habitués des pages "Débats"), sans oublier un dirigeant syndical ou un essayiste radical, autour d'un "thème panier" croisant actualité, généralité et action publique : "la jeunesse", "l'alimentation", "l'innovation", "la crise"... (136 mots)

Lorsqu'il accroche un client, un titre de presse peut espérer drainer des subventions lucratives, mais aussi des donations de sponsors privés, à charge pour ses salariés de mener les "débat". Les guillemets sont ici de mise car, pour les formations politiques locales minoritaires, des ambitieuses rencontres sont davantage une "opération politicienne" voire une "mascarade" qu'une véritable confrontation d'idées (3). (61 mots)

Le soutien des collectivités locales se traduit d'abord par l'achat d'encarts publicitaires. Rennes Métropole, la communauté urbaine de Rennes, a ainsi déboursé 300 000 euros par an, dont 200 000 euros de publicité pour annoncer les cinq forums de *Libération* dans les pages de... *Libération*. Soit 1,5 million d'euros en cinq ans. A Grenoble, l'organisation du forum représente chaque année depuis 2007 entre 130 000 et 150 000 euros d'argent public, selon le cabinet du maire. Et Rennes et Grenoble ne sont plus des cas isolés : la région Ile-de-France a versé 1,5 million au quotidien pour la tenue de cinq forums entre 2012 et 2014. (109 mots)

Peu important si les "grands noms" réunis par *Libération* attirent des milliers de personnes, comme à Grenoble, ou moins d'une centaine, comme à Nanterre en 2012 : les fonds publics et le sponsoring demeurent. L'accès aux salles de débat, sur réservation, n'est pas payant, ce qui permet de maintenir l'illusion d'un événement gratuit, bien qu'ils soit largement financé par les impôts locaux. (67 mots)

C'est d'abord dans la presse anglo-saxonne et japonaise que cette pratique s'est répandue ces dernières décennies. "*C'est ce qu'on appelle le hors-média, c'est-à-dire une activité journalistique ailleurs que dans le journal*", résume, à la cafétéria du TNB, Mr Pierre Hivernat, directeur du développement de *Libération*. L'*Asahi Shimbun* [journal nippon dont les deux éditions quotidiennes dépassent les dix millions d'exemplaires] est pour moi la référence. Il produit de l'événement sportif, de l'événement culturel, et ses départements dédiés à events sont aussi grands que des ministères ! Je ne dis pas que c'est la panacée, mais c'est un vrai modèle de croissance." (113 mots)

Le magazine américain *Forbes Afrique* organise également des forums, mais de calibre international. En juillet 2013, il s'en est tenu un à Brazzaville sur le thème des "classes

moyennes africaines". Mr Jean-François Copé, président de l'Union pour un Mouvement Populaire (UMP), s'est d'ailleurs vu reprocher d'avoir touché un chèque de 30 000 euros pour y participer à une rencontre animée par Christine Ockrent (*Le Journal du dimanche*, 28 juillet 2013). (75 mots)

Libération ne rémunère pas les participants et limite ses ambitions à l'hexagone. Sous la houlette de Monsieur Hivernat, le quotidien a recruté douze salariés à plein temps pour rechercher de nouvelles villes clientes ; soit un investissement annuel interne de près de 500 000 euros pour récupérer plusieurs millions d'argent public aux quatre coins de la France. Interrogé sur le paradoxe qui consiste à redresser les comptes d'un journal parisien grâce aux impôts des citoyens provinciaux, Monsieur Hivernat s'agace : "Oui, c'est le contribuable rennais qui paye. Mais nous faisons venir des intellectuels, des ministres et des débats d'idées ! Quel journal peut prétendre rassembler autour d'une même table Luc Ferry et Vincent Peillon actuellement ? Aucun !" (119 mots)

La qualité d'un forum se mesure en effet au nombre de noms connus qu'il parvient à réunir. A Rennes, la tête de gondole se compose de vingt-deux hommes politiques, parmi lesquels le socialiste Michel Rocard, l'ancien premier ministre UMP Jean-Pierre Raffarin, et huit membres du gouvernement de M. Jean-Marc Ayrault (4). Au rayon des intellectuels, on trouve le philosophe Alain Finkielkraut, l'économiste Daniel Cohen ou encore le journaliste Bernard Guetta. Côté gauche, le secrétaire général de la Confédération Générale du Travail (CGT), M. Thierry Le Paon, ou encore "l'ancien résistant guévariste" Miguel Benasayag. Déjà présents dans la sphère médiatique, ces invités, défrayés mais non rémunérés, sont supposés répondre à "l'attente" du public. "Ce sont des hommes intelligents et connus, qui rendent intelligent, se réjouissent M. et Mme Bernard, un couple de retraités dans la file d'attente de la rencontre avec Monsieur Raffarin. On a l'impression que le monde vient à nous." (161 mots)

Pour M. Daniel Delaveau, le maire socialiste de Rennes, la tenue de ces forums "s'inscrit dans la stratégie d'une ville de recherche et d'universitaires. Les contribuables locaux ne financent pas un journal mal en point : ils financent des débats auxquels ils participent. Ces forums sont un investissement efficace et utile, c'est du rayonnement." Le retour sur investissement résiderait dans les "vingt mille personnes" qui se seraient pressées au forum – un chiffre invérifiable, mais qui laisse perplexe, compte tenu de l'assistance clairsemée du TNB. "Libération nous a fait un bon prix sur les publicités, et on met à disposition les locaux, la logistique, les moyens de communication." (111 mots)

L'événementiel de presse est devenu un marché soumis à une rude concurrence. A Toulouse, l'équipe municipale "s'est inquiétée en 2008 de voir les forums Libé fleurir un peu partout en France : Toulouse n'apparaissait pas sur cette nouvelle carte de la réflexion", explique M. Thierry Charmasson, directeur-adjoint de la communication au conseil général Midi-Pyrénées. "On a donc commencé à réfléchir à un thème local qui permettrait d'attirer un grand média pour se positionner sur ce marché de l'image des territoires. Le président du conseil régional Vincent Malvy, trois fois ministre sous François Mitterrand, a décidé avec Franz-Olivier Giesbert, qu'il fréquente, de réfléchir à l'innovation, un sujet qui intéresse Toulouse et Le Point" – hebdomadaire que dirige Giesbert. Ainsi est né Futurapolis, le forum toulousain du Point, organisé à grand renfort de fonctionnaires locaux et dont l'affiche proclame qu'il se tient "sous le haut patronage du président de la république". (158 mots)

Curieusement, le succès de la formule ne fait pas le bonheur de son concepteur initial, M. Max Armanet. Ancien cadre dirigeant de *Libération* débauché par *Marianne*, celui qui se vante

d'avoir "inventé" les forums fulmine contre M. Nicolas Demorand, le président du directoire du quotidien, qu'il accuse d'avoir "perverti" le système. *"Les forums font sans doute partie des paramètres d'invention d'un modèle de sortie de crise pour la presse écrite, nous dit-il dans son bureau parisien. Mais pour moi, soit on fait du débat d'idées, soit on fait de l'argent. Et Libération, qui organise maintenant des débats payants au Théâtre de la Ville, ne fait cela que pour redresser ses comptes."* (119 mots)

"Si pour vous un bon journal est un journal mort..."

En 2011, après que M. Laurent Joffrin a quitté la direction du quotidien pour celle du *Nouvel Observateur*, l'hebdomadaire organise son propre forum, Les Journées de Nantes. *"Une ville pour laquelle j'avais négocié pour Libération", s'étrangle M. Armanet. Joffrin est parti avec des photocopies de tous les contrats !"* Chargé désormais des "assemblées" de Marianne (Nice et Poitiers en 2013 ou encore Marseille en 2012), le "pape" des forums de presse paraît regretter de ne pas avoir fait breveter sa trouvaille. (83 mots)

Lors de la séance de clôture du forum de Rennes, on lève le doigt pour poser une question à M. Demorand : veut-il transformer le journal qu'il dirige en agence d'événementiel financée par des subventions ? *"Si pour vous un bon journal est un journal mort, il fallait commencer par là !", s'empporte-t-il. Ensuite, au risque de vous étonner, nos métiers changent. Et un certain nombre d'activités qui n'existaient pas par le passé existent aujourd'hui et se développent. Les activités des journaux sont des activités commerciales, je n'ai pas de problème avec ça. Et quand un certain nombre de nos activités anciennes sont frappées par la crise, il faut en trouver d'autres pour que ces activités anciennes puissent continuer à exister, tout simplement."* (130 mots)

(Total : 1841 mots)

*** Journaliste**

- (1) Début 2013, le quotidien *Libération* vendait moins de quarante mille exemplaires en kiosques, soit une baisse de 40 % par rapport à 2012.
- (2) Le coût total des aides directes à la presse représente cinq milliards d'euros entre 2009 et 2011. "Le plan d'aide à la presse écrite 2009-2011 : une occasion de réforme manquée, Cour des Comptes, Paris, février 2013, www.ccomptes.fr
- (3) "Forum Libération : pourquoi nous refusons d'y participer", Association démocratie écologie solidarité (ADES), Grenoble 2007, www.adès-grenoble.org
- (4) Membre du gouvernement de M. Ayrault, Mme Dominique Bertinotti, M. Bernard Cazeneuve, Mme Valérie Fourneyron, M. Guillaume Garot, Mme Marylise Lebranchu, M. Vincent Peillon, Mme Najat Vallaud-Belkacem et M. Alain Vidalies ont répondu à l'invitation du forum Libération de Rennes en 2013.

DEUXIEME SECTION

ELEMENTS DE CULTURE GENERALE

PLAN DU COURS

PROLOGUE

In medias res p. 88

- contenu de l'épreuve
- texte d'A. Camus : "Le siècle de la peur" p. 88

INTRODUCTION p. 91

Quelques pistes...

1. Culture et langage
2. Culture et Règle
3. Culture et contradictions
4. Culture et forces
5. Nature et culture générale

Structure du cours

PREMIERE PARTIE : UN JEU DE SOCIETE p. 94

- Le schéma des aspects de la culture
- Les limites du schéma
- I. La vision totalisante du schéma
- II Le schéma heuristique
- III. Les critères de tri
 - A. Arts et sciences
 - B. Arts, techniques et sciences
 - C. Arts populaires

D. Sciences de la nature et sciences humaines

DEUXIEME PARTIE : REPERES SPATIO-TEMPORELS p. 100

- I. Première approche
- II Du mythos au logos grec
 - A. Croyances
 - B. Connaissances
- III. Destin de l'apport grec antique jusqu'à la Renaissance

Etat des *lieux*...

TROISIEME PARTIE : INSTITUTION(S) p. 109

- I. Un lieu, une place, un point de vue.
- II. Institution familiale
- III. Institution politique
- IV. *Les institutions*
- V. Les principes p. 112

QUATRIEME PARTIE : DU TRAGIQUE p. 113

- I. Le statut à l'épreuve des principes
- II. Le poème de la force
 - A. Force sociale
 - B. Force de la nature
 - C. Force de la guerre
 - D. Forces scientifiques et techniques
 - 1. Raison, rationalisation, réification
 - 2. Conséquences

CINQUIEME PARTIE : CE QUI RESTE p. 121

- I. Limites du langage
 - A. L'ambiguïté de la rhétorique
 - B. Langues en péril
 - 1) LTI
 - 2) LQR

- 3) la disparition des langues
- 4) le règne des chiffres

II. Puissance du langage

- A. Institués dans le langage
- B. Dire le Droit
- C. De la justice à la justesse : éloge de la parole

CONCLUSION p. 131

EPILOGUE

ANNEXES p. 133

- 1) Corrigé de l'épreuve d'examen
- 2) Françoise DOLTO, *Au jeu du désir*
- 3) Romain GARY, *La promesse de l'aube*
- 4) Jean-Pierre BAUD, *L'Affaire de la main volée.*
- 5) Pascal QUIGNARD, *Les Désarçonnés*
- 6) Correspondance des lettres de l'alphabet avec des pictogrammes
- 7) Giorgio AGAMBEN, *Idée de la prose*
- 8) Claude LEVI-STRAUSS, *Race et Histoire*
- 9) Moustapha SAFOUAN, *Pourquoi le monde arabe n'est pas libre,*
- 10) Charles BAUDELAIRE, *Les Fleurs du Mal*, "Les Hiboux"
- 11) Claude LEVI-STRAUSS, *Structures élémentaires de la parenté*
- 12) Simone WEIL, *L'Iliade ou le poème de la force*
- 13) Jacques RANCIERE, *La Méthode de l'égalité*
- 14) Pierre LEGENDRE, *DOMINIUM MUNDI, L'Empire du Management*
- 15) Jean-Denis BREDIN, Thierry Lévy, *Convaincre. Dialogue sur l'éloquence*
- 16) George ORWELL, *1984*
- 17) Valère NOVARINA, *Devant la parole*
- 18) Serge LECLAIRE, *On tue un enfant*

DEVOIR D'ENTRAINEMENT

PROLOGUE

In medias res (1)...

1) Une recherche méthodique

Votre épreuve consiste, dans un premier temps, à être à l'écoute du *souci* qui traverse le texte soumis à votre réflexion :

- la **problématique** qui *s'impose* à son auteur, toujours formulable en termes de contradiction(s),
- les interlocuteurs qu'elle met en présence, à travers l'évocation de divers de **points de vue** ;
- les **aspects** de la culture dans la cadre desquels ils interviennent,
- ainsi que le **lieu** et le **moment** de la situation évoquée par l'auteur.

Vous avez la responsabilité de déterminer de quels mots-clés vous allez étudier la **défini-tion**.

Dans un second temps, il s'agira, par une *lecture critique*,

- de reformuler les hypothèses de **causes** et/ou de **significations** attachées à la problématique,
- afin d'explicitier les **principes** qui la travaillent,
- ce qui vous permettra d'**interroger et discuter la pertinence et les limites** du texte, de le confronter aux données du cours et à **votre propre point de vue**, vos connaissances et pistes d'entrée dans la problématique. Vous pourrez interroger l'**actualité** de cette dernière si le texte est ancien.

Le plan du cours est construit de manière à éclairer chacun des gestes de ce parcours : la première partie sera consacrée aux **aspects de la culture**, la seconde à la **situation dans l'espace et le temps**, la troisième s'attachera à préciser la notion de **point de vue** et les **prin-cipes** qui s'y rattachent, la quatrième sera **problématique**. La cinquième, comme la précédente, sensibilisera à l'importance des **significations**, justifiant l'importance accordée à la **défini-tion**.

La prise de connaissance du corrigé (voir ci-dessous) est indispensable à la compréhension du cours.

Je vous propose donc de lire le texte qui suit (Albert Camus, "Le siècle de la peur"), et de vous exercer à mettre en oeuvre les consignes que je viens de développer. Il est probable que vous sortiez insatisfaits du résultat, mais prêts, après avoir lu l'ensemble du cours, à porter attention au corrigé (voir **annexe 1**), afin de mieux comprendre les enjeux de l'épreuve.

- (1) "au milieu de la chose" : ainsi commencent certains romans, qui jettent leurs lecteurs "au beau milieu" d'une discussion ou d'une action quelconque, dont ils ne comprendront le cadre général que peu à peu...

2) Mise en œuvre de la méthode

(Le corrigé de cette épreuve est placé en fin de cours, **annexe 1**)

Albert CAMUS : Le siècle de la peur

"Le XVII^e siècle a été le siècle des mathématiques, le XVIII^e celui des sciences physiques, et le XIX^e celui de la biologie. Notre XX^e siècle est le siècle de la peur. On me dira que ce n'est pas là une science. Mais d'abord la science y est pour quelque chose, puisque ses derniers progrès théoriques l'ont amenée à se nier elle-même et puisque ses perfectionnements pratiques menacent la terre entière de destruction. De plus, si la peur en elle-même ne peut être considérée comme une science, il n'y a pas de doute qu'elle soit cependant une technique.

Ce qui frappe le plus, en effet, dans le monde où nous vivons, c'est d'abord, et en général, que la plupart des hommes (sauf les croyants de toutes espèces) sont privés d'avenir. Il n'y a pas de vie valable sans projection sur l'avenir, sans promesse de mûrissement et de progrès. Vivre contre un mur, c'est vivre la vie des chiens. Eh bien ! les hommes de ma génération et de celle qui entre aujourd'hui dans les ateliers et les facultés ont vécu et vivent de plus en plus comme des chiens.

Naturellement, ce n'est pas la première fois que des hommes se trouvent devant un avenir matériellement bouché. Mais ils en triomphaient ordinairement par la parole et par le cri. Ils en appelaient à d'autres valeurs, qui faisaient leur espérance. Aujourd'hui, personne ne parle plus (sauf ceux qui se répètent), parce que le monde nous paraît mené par des forces aveugles et sourdes qui n'entendront pas les cris d'avertissements, ni les conseils, ni les supplications. Quelque chose en nous a été détruit par les spectacle des années que nous venons de passer. Et ce quelque chose est cette éternelle confiance de l'homme, qui lui a toujours fait croire qu'on pouvait tirer d'un autre homme des réactions humaines en lui parlant le langage de l'humanité. Nous avons vu mentir, tuer, déporter, torturer, et à chaque fois il n'était pas possible de persuader ceux qui le faisaient de ne pas le faire, parce qu'ils étaient sûrs d'eux et qu'on ne persuade pas une abstraction, c'est-à-dire le représentant d'une idéologie.

Le long dialogue des hommes vient de s'arrêter. Et, bien entendu, un homme qu'on ne peut pas persuader est un homme qui fait peur. C'est ainsi qu'à côté des hommes qui ne parlaient pas parce qu'ils le jugeaient inutile s'étalait et s'étale toujours une immense conspiration du silence, acceptée par ceux qui tremblent et qui se donnent de bonnes raisons pour se cacher à eux-mêmes ce tremblement, et suscitée par ceux qui ont intérêt à le faire. "Vous ne devez pas parler de l'épuration des artistes en Russie, parce que cela profiterait à la réaction." "Vous devez vous taire sur le maintien de Franco par mes Anglo-Saxons, parce que cela profiterait au communisme." Je disais bien que la peur est une technique.

Entre la peur très générale d'une guerre que tout le monde prépare et la peur toute particulière des énergies meurtrières, il est donc bien vrai que nous vivons dans la terreur. Nous vivons dans la terreur parce que la persuasion n'est plus possible, parce que l'homme a

été livré tout entier à l'histoire et qu'il ne peut plus se tourner vers cette part de lui-même, aussi vraie que la part historique, et qu'il retrouve devant la beauté du monde et des visages ; parce que nous vivons dans le monde de l'abstraction, celui des bureaux et des machines, des idées absolues et du messianisme* (1)* sans nuances. Nous étouffons parmi les gens qui croient avoir absolument raison, que ce soit dans leurs machines ou dans leurs idées. Et pour tous ceux qui ne peuvent vivre que dans le dialogue et dans l'amitié des hommes, ce silence est la fin du monde.

Pour sortir de cette terreur, il faudrait pouvoir réfléchir et agir suivant la réflexion. Mais la terreur, justement, n'est pas un climat favorable à la réflexion. Je suis d'avis, cependant, au lieu de blâmer cette peur, de la considérer comme un des premiers éléments de la situation et d'essayer d'y remédier. Il n'est rien de plus important. Car cela concerne le sort d'un grand nombre d'Européens qui, rassasiés de violences et de mensonges, déçus dans leurs plus grands espoirs, répugnant à l'idée de tuer leurs semblables, fût-ce pour les convaincre, répugnent également à l'idée d'être convaincus de la même manière."

Albert CAMUS, "Le siècle de la peur", *Combat*, 1948.

(1) Messianisme : idéologie qui annonce le salut de l'humanité dans ce monde ou dans l'au-delà.

INTRODUCTION

Quelques pistes...

1. Culture et langage

Dans *Le Vocabulaire Fondamental du Français*, paru chez Droz en 1937, apparaissent les 69 mots nécessairement communs à tout locuteur parlant français :

- enfant, femme, homme
- aller, dire, donner, faire, pouvoir, prendre, savoir, venir, voir, vouloir
- bien, bon
- autre, grand, petit, plus
- tout, mais, pas, sans,
- à, avec, et, dans, par, où, sur, pour, comme, si, ou
- deux, un
- avoir, être
- (déterminants, pronoms parfois personnels, possessifs et démonstratifs)
- jour

Cet extrême résumé de culture "générale" admet une lecture *poétique* : "l'infans", qui constitue la racine du mot "enfant", désigne celui qui "ne parle pas", tandis qu'autour de lui se disent des choses : par exemple, qu'il est "*la mémoire de la vie*". Le mot "vie" ne figure pas sur la liste des 69 mots nécessaires ; seul figure, éclatant, le mot "jour". Bon jour ! L'enfant voit le jour, que quelqu'un **nomme**, comme dans le début de la Genèse (premier livre de la Bible), commun aux trois religions monothéistes : "Que la lumière soit, et la lumière fut." Il est issu de l'union de cet homme et cette femme, ces deux qui vont et viennent, font et donnent, savent et peuvent, parce qu'ils ont été initiés au langage par d'autres : communauté constituée par l'anneau du langage.

(lire texte F. Dolto, *annexe 2*)

2. Culture et règle.

Dans les premières semaines de sa vie, l'enfant ne fait qu'un avec le monde qui l'entoure. Au bout de quelques mois, il va se savoir séparé de ce tout, de sa mère, qui représente le souverain bien. Il se découvre sans elle, il n'a pas tout. Puis il se découvre petit, alors que son père est grand et qu'il a plus, puisqu'il est l' élu de la mère : il prend conscience de certaines limites : au paradis intra-utérin de la mère, personne ne doit retourner, sinon la vie s'arrête.

La *vie* peut alors se comprendre comme "*l'ensemble des forces qui résistent à la mort*" (selon la définition médicale que nous empruntons à Bichat).

Parmi ces "forces", celle de la Règle de l'interdit de l'inceste avec la mère, présente dans toutes les sociétés humaines, constitue la condition d'existence du cycle de la vie (et justifie l'analogie implicite établie par le mot "règles" pour désigner le cycle menstruel). Nous faisons ici allusion aux travaux de l'anthropologie structurale, fondée par Claude LEVI-STRAUSS, qui nous enseigne que cette Règle, parce qu'elle commande l'échange, nous ouvre au monde. Privés de l'essentiel, nous voulons et pouvons vivre ce qui nous reste et qui se tient à l'extérieur, nous obligeant à sortir de notre famille d'origine, aller vers d'autres, nouer des alliances : donner, prendre, faire.

Par la parole s'exprime la règle qui institue la vie : **langage, règle et culture sont donc indissociables..** Culture et contradictions.

A notre premier objet d'amour, la mère, nous devons donc renoncer *bien qu'il soit inoubliable*, ce qui est profondément contradictoire.

Ainsi s'éclaire la phrase d'Héraclite, philosophe présocratique, qui affirmait, six siècles avant J. C., que "Le combat est père de toute chose". Comment ne pas comprendre le titre de l'opuscule de Stig Dagermann, qui ose avouer que tôt ou tard, nous nous apercevons que *Notre besoin de consolation est impossible à rassasier* !

(lire le texte de R. Gary, La promesse de l'aube, **annexe 3**)

4. Culture et forces.

Les paléoanthropologues nous enseignent que le mammifère humain, depuis qu'il est bipède, a perdu sa programmation instinctuelle, ce "pilotage automatique" induit essentiellement par l'olfaction qui déclenchait les périodes de rut et de chaleurs. La position verticale des femelles n'étant pas favorable aux gestations longues, les biologistes du développement s'accordent sur la néoténie (1) du petit d'homme. Le développement du cortex

(1) néoténie : état d'inachèvement de l'homme à la naissance (boîte crânienne non soudée, faiblesse de l'appareil musculaire...). Travaux menés, entre autres, par Bolk, au XXe siècle.

cérébral (matière grise) et la présence d'un appareil phonatoire capable d'articuler des sons différents (le chat peut faire "miaou", mais il ne *prononce* rien, ni ouiam, ni maoui, ni oumia, ni mioua...) président au développement du langage, que l'enfant acquiert de manière progressive. L'immédiateté de la **force instinctuelle** (qui ne se manifeste plus à la naissance que par l'instinct de succion), parce qu'elle est captée par un bain de langage, se précipite dans un appareil de re-présent-ation qui semble l'affaiblir. L'être humain s'affronte, en même temps qu'il fait face à des **forces extérieures** à lui, naturelles, sociales, qui n'ont cessé d'évoluer à travers le temps.

5. Nature et culture générale

"L'homme est un animal politique", selon Aristote. Osons une comparaison didactique : nous sommes, du fait de la perte de l'instinct au profit du langage, plus proches des chiens, se nourrissant pour subsister de gros gibier chassé et consommé *en meute*, que du chat, qui croque sa proie en solitaire et dont nous envions l'indépendance. *L'échange interhumain*, qui conditionne notre survie, se révèle, à cause de l'imperfection du langage qui caractérise notre appartenance à l'espèce humaine, fondamentalement problématique.

Nous connaissons un "tremblements de la culture", selon l'expression d'Antoine Spire, et la rassurante métaphore agricole de ce mot devient douteuse, lorsque nous constatons que nos terres risquent de s'épuiser.

Comment, dès lors, oser un cours de "culture" (faire pousser), "générale" (qui génère, fait naître) dont l'intitulé trahit l'obsession d'une *transmission* que le mot "nature" poursuit également, son étymon renvoyant au verbe... naître !

L'usage du mot culture, au sens où nous venons de l'entendre, n'est avéré que depuis un siècle et demi. Il signale peut-être *la nécessité de nommer ce qui n'est plus "allé de soi" dès lors que la religion a perdu son hégémonie*.

Mais pareil projet est-il envisageable ?

De ces quelques pistes découle la structure du cours.

Etant personnellement encline à répondre par la négative à la question qui précède, je limiterai mon propos à l'évocation de quelques - fragiles - repères, référés aux domaines de la culture que la *nécessité* m'a amenée à investiguer (la réalisation de cette nécessité constituait pour André Breton la définition même de la liberté).

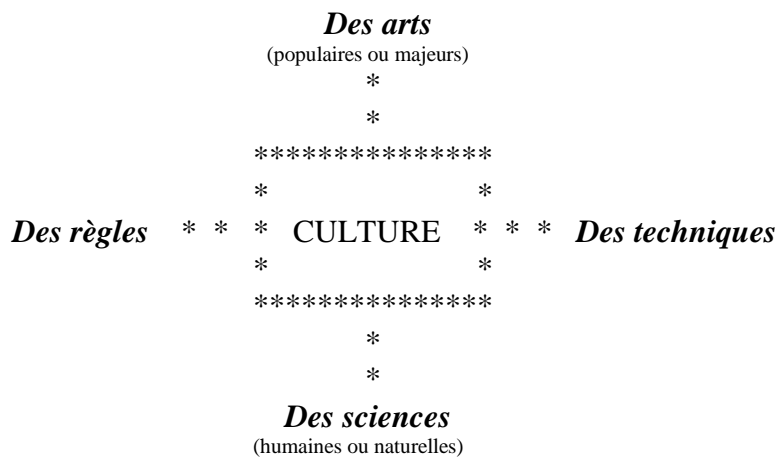
Permettez-moi de vous souhaiter "Bon voyage", même si, dans le cadre de mes fonctions d'enseignante, je n'oublie pas que "l'instruction, comme la liberté, ne se donne pas, elle se prend" (1), et qu'à en croire Eschyle, le savoir est bien plus faible que la fameuse *nécessité* !

(1) Jacques RANCIERE , dans *Le Maître ignorant*, paru aux éditions 10/18 en 1987, évoque la figure de Joseph JACOTOT, auquel est attribuée cette phrase.

PREMIERE PARTIE : UN JEU DE SOCIETE

La culture générale se manifeste socialement sous la forme d'une "triviale poursuite" (1) de réponses à des questions imprimées sur de jolies cartes vernies qui nous invitent à rire de notre ignorance : elles renvoient en effet à un domaine immense. La définition de Claude Lévi-Strauss, reprenant celle de E.B. Tylor (2), rappelle ainsi que "la culture, ou civilisation, c'est l'ensemble des coutumes, des croyances, des institutions telles que l'art, le droit, la religion, les techniques de la vie matérielle, en un mot toutes les habitudes ou aptitudes apprises par l'homme en tant que membre d'une société." (3)

Je vous propose de classer dans un schéma ce gigantesque "camembert" en quatre grands domaines, comportant de multiples aspects, remaniés en permanence.



- (1) Allusion à un jeu de société, le *Trivial Pursuit*, visant à gagner des parts de fromage qui récompensent les bonnes réponses à des questions dites de "culture générale".
- (2) "That complex whole which includes knowledge, belief, art, morals, law, custom, and any other capabilities and habits acquired by man as a member of society"
- (3) *Entretiens avec Claude Lévi-Strauss*, 1961, René Julliard et librairie Plon.

Des arts

populaires

- artisanat
- arts décoratifs
- jardinage
- art culinaire
- etc

majeurs

- architecture
- sculpture
- peinture
- musique
- littérature
- danse
- cinéma

*

*

*

*

Des règles

- politiques
- juridiques
- religieuses
- morales
- etc

* * * **CULTURE** * * *

*

*

*

*

Des techniques

(voir commentaire du schéma, paragr.2)

Des sciences

(humaines ou naturelles)

Humaines

- anthropologie
- psychologie
- sociologie
- histoire
- géographie humaine
- économie
- éducation
- etc

Naturelles

- zoologie
- botanique
- biologie
- physique
- chimie
- astronomie
- etc

I. La vision totalisante du schéma

Elle repose sur le présupposé que l'on pourrait penser une totalité, ce qui n'est plus concevable à l'heure actuelle, sauf à se référer au systémisme tel que le développe Edgar Morin. Le tableau ci-dessus est donc évidemment illégitime et incomplet. A vous de le bouleverser, remanier ou compléter. Il ne prétend pas être exact, mais vous aurez compris que je le crédite d'une vertu didactique parce qu'il facilite la lecture et la classique **recherche de causes** : la question "pourquoi ?" appelle en effet une mise en relation causes/conséquences qui convoque généralement plusieurs aspects de la culture, révélant ainsi une complexité implicite (voir l'épreuve d'examen corrigée).

II. Un schéma heuristique

Dans un schéma heuristique (désormais popularisé par le logiciel Mindmap), chacune des entrées du tableau se ramifie selon une structure arborescente ; la littérature, par exemple, est constituée du théâtre, de la poésie, du roman, de la prose d'idées (l'essai). Mais il existe diverses sortes de romans, qui se subdivisent en fonction des observations des chercheurs : ainsi les oeuvres de science-fiction décriront-elles plutôt une utopie ou une contre-utopie, et ces subdivisions peuvent s'étendre à l'infini, ce qui justifie le mot "heuristique" : qui permet de "trouver", en **énumérant, décrivant, comparant, distinguant, classant**. Ces opérations mentales analytiques sont à la base de toute recherche depuis Aristote. Elles ne sont pas neutres ; le critère de classement, par exemple, présuppose des valeurs sous-jacentes. Prenons l'exemple du Droit, divisé en droit public et droit privé, le droit pénal étant classé en France dans le droit privé, alors qu'on le rattache au droit public dans d'autres pays européens. Les contraventions, délits et crimes (subdivisions du droit pénal) relèvent-ils de la chose publique ? Question de philosophie politique...

III. Les critères de tri

A) Techniques et sciences

Les **techniques** peuvent se référer à l'**artisanat** (classé dans la culture populaire) ou aux **sciences** dont elles procèdent, selon l'exemple suivant :

- biotechnologies : - imagerie médicale
 - radiographie
 - agronomie
- chimie : - pétrochimie
 - polymérisation, vulcanisation
 - plasturgie (injection de polymères)
 - pile à combustible

ou, plus concrètement, à des **secteurs d'activités** :

- télécommunications : - téléphone
 - internet
 - radiodiffusion
 - télévision
 - haute définition
 - multimédia
- radioamateur

- imprimerie
- satellite

- informatique : - ingénierie informatique
- informatique industrielle
- génie logiciel
- informatique embarquée
- microinformatique
- réseau informatique
- ordinateur
- électronique numérique

- transports : - maritime
- ferroviaire
- aéronautique
- tapis roulants
- ascenseurs

Ou encore à des sources d'**énergie** : - mécanique

- hydraulique
- électrotechnique
- nucléaire

(Une distinction terminologique peut s'avérer utile : on confond souvent science et technique parce que celle dernière est fréquemment issue d'une connaissance scientifique, alors que traditionnellement elle était liée à la pratique d'une activité de type artisanal. Les technologies désignent un ensemble de techniques qui créent un domaine industriel nouveau, un "secteur d'activité").

B) Techniques, arts et sciences

Les arts étaient désignés dans l'Antiquité grecque par le mot *tekhnē* ; leur définition empruntait beaucoup à la mythologie : elle se référait aux neuf muses de la *Théogonie* d'Hésiode et associait l'astronomie et la géométrie à la musique, au chant, à la danse...

Le Moyen Age continuera d'ignorer l'actuelle coupure art/science, mais celle-ci s'amorce dans la distinction entre arts libéraux (dont notre culture conserve la trace lorsqu'elle désigne des professions "libérales", voir *annexe 4*) et arts mécaniques. Les premiers étaient constitués par le trivium (rhétorique, grammaire, dialectique) et le quadrivium (arithmétique, géométrie, astronomie, musique). Les seconds comportaient les beaux-arts : architecture, sculpture, peinture, et les "sept corps marchands", composés de fabricants de draperie, épicerie, orfèvrerie, mercerie, sidérurgie, verrerie, coutellerie... le verbe "fabriquer" indiquant une distinction nette entre le spéculatif et le concret.

Ces catégories n'ont cessé d'évoluer : on y lit une dimension économique mais aussi sociologique, évidente dans la déclinaison des "nobles arts" (équitation, escrime, chasse, paume, danse, stratégie, échecs...), par exemple. Elle permet de justifier la distinction qui suit.

C) Arts majeurs et arts populaires

Les **arts populaires** ne se constituent comme tels qu'à partir du XVIII^e siècle, au moment où le mot "peuple" acquiert un poids et une signification *politique* (de nos jours évincée par son avatar anglais, "people"). On en vient à légitimer la valeur de la tradition populaire orale et ses savoirs d'autodidactes qui, forgés en dehors des académies, présentent un intérêt esthétique. En littérature, dès la *Querelle des Anciens et des Modernes*, Perrault introduira à la Cour des contes populaires revisités pas ses soins. Au début du XIX^e siècle, tandis que l'Europe passe d'une société d'ordres à une société de classes, les frères Grimm collecteront à travers toute l'Allemagne un trésor de contes que peu d'occidentaux ignorent et que les Romantiques exalteront, en étendant leur intérêt à la musique et toutes les formes de folklore ; au XX^e siècle, Béla Bartok, par exemple, leur emboîte le pas. Au début du XX^e siècle, Picasso s'inspirera de l'art africain, le blues et le jazz irrigueront la musique contemporaine, tandis que nationalismes et communismes continueront à spéculer sur "l'identité" de peuples diversement investis d'espairs messianiques.

De nos jours, l'uniformisation des sociétés modernes, du fait de la mondialisation des rapports commerciaux, stimule un intérêt souvent nostalgique pour ceux que l'on appelle désormais les "peuples du monde", porteurs des vestiges de sociétés dites traditionnelles (Musées Dapper, Quai Branly), et pour les travaux des *ethnologues* qui les ont étudiés.

D) Sciences de la nature et sciences humaines :

Au milieu du XIX^e siècle, *la linguistique, l'anthropologie structurale et la psychanalyse* vont progressivement mettre en évidence que la recherche des causes (le "pourquoi") ne peut pas se confondre avec la recherche de la signification (le "qu'est-ce que ça veut dire"), cette dernière étant inséparable de la conscience de la place du **langage** dans notre vie (1). Rappelons que c'est par lui que nous définissons l'espèce humaine.

Nous voici donc en face d'un double modèle de recherche : le premier relève du laboratoire, des sciences de la nature ; l'autre, prenant acte de l'impossibilité de faire abstraction du langage, produit d'éclairantes sciences ou théories dites *conjecturelles*, qui ne répondent pas à l'idéal de maîtrise qui anime les sciences dites "dures". Ce double modèle ne se calque pas sur la division en sciences humaines et naturelles, la recherche des causes prévalant également en psychologie, sociologie, etc... Le développement des techno-sciences, neurosciences et de l'éthologie entretient le fantasme d'une possible société idéale, fonctionnelle, construite sur le

- (1) Le livre de Ch. HERFRAY, *La psychanalyse hors les murs*, paru en 2006 et réimprimé par L'Harmattan, offre une présentation accessible de cette dimension de la recherche. Nous lui devons l'essentiel de ce cours.
- (2) L'épistémologie ne figure pas sur ce schéma : elle désigne l'étude des **démarches** par lesquelles s'élaborent les théories et elle interroge leur origine logique, leur valeur et leur portée. Elle sera abordée ultérieurement. Signalons simplement que la recherche des causes est désignée par le mot "étiologie" et celle des significations par la "sémiologie" (dont l'étymologie renvoie au mot "signe").

modèle de la fourmilière ou de la ruche. On espère parvenir à réduire l'être humain à sa biologie, maîtriser ses *comportements*, et l'agressivité dont il fait preuve. On ignore ainsi une **révolution épistémologique** (2) qui nous oblige pourtant à prendre acte de changements de **paradigmes** (3).

*(Exemple-express : un élève dont les résultats sont en baisse : "C'est parce que les parents divorcent", dit-on en conseil de classe, formulation triviale d'une cause qui ne résout rien, et qui bloque l'accès à une autre question : "Qu'est-ce que cela veut dire, que ses résultats chutent ?" Seul l'élève concerné en sait quelque chose. "Constat d'impuissance", rétorquera-t-on alors, tenant pour négligeable **l'attente** de celui qui s'interroge : d'une parole, d'un signe, susceptibles d'ouvrir à une conversation, fût-elle muette. Car cette attente ne passe pas inaperçue, elle manifeste **un souci qui induit des effets et parfois une parole**, dont on méconnaît les pouvoirs, parce qu'elle ne relève pas de l'idéologie d'une "communication" dont on serait maître en imposant un message, mais d'une **création aléatoire**.
Les théories d'une même époque peuvent donc être conflictuelles.)*

Exercice facultatif d'entraînement : relire l'introduction en repérant tous les aspects de la culture auxquels elle se réfère.

Il s'agit à présent de prolonger la critique de ce premier schéma, qui situait notre propos au niveau d'un bien de consommation divertissant ; les "blancs" qu'il laisse entrevoir nous appellent en effet à tenter d'extraire de l'ombre ce qui ne se laisse pas réduire à un capital culturel chimérique mais participe de la vie de l'esprit.
L'explicitation des critères de tri des aspects de la culture nous a ainsi sensibilisés à l'importance de l'espace et du temps, abordés dans une deuxième partie.

(3) Un paradigme est, dans le cadre de l'histoire des sciences, une grande innovation théorique qui produit une nouvelle représentation du réel.

DEUXIEME PARTIE : REPERES SPATIO-TEMPORELS

"Toute première connaissance est une fausse connaissance", écrivait Bachelard (1). Reconnu à l'échelle individuelle, ce constat vaut également au niveau historique. Nous tenterons de repérer quelques victoires sur l'ignorance, *conquêtes intellectuelles* sur lesquelles s'est construite notre culture.

I Première approche

Ne résistons pas à la tentation épique qui consiste à établir une liste des principales étapes de la *vie*, toutes pertinences confondues !

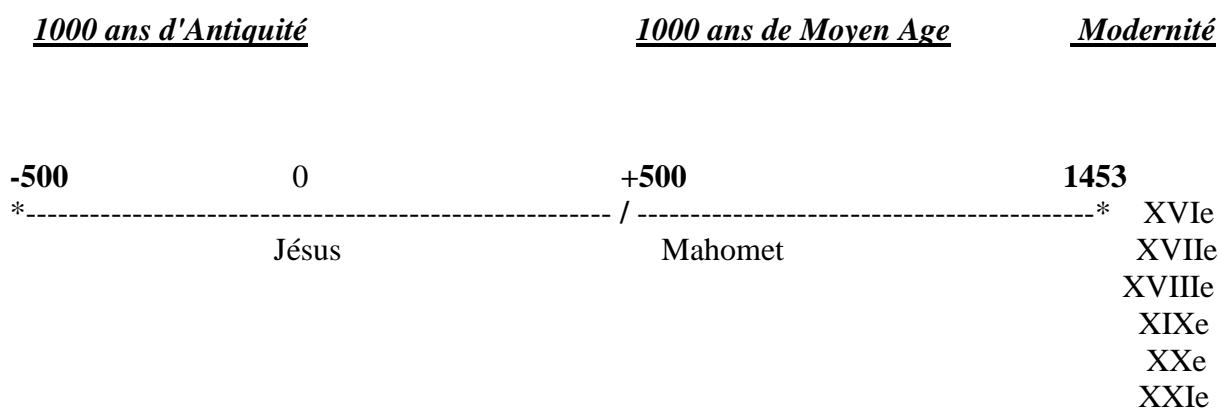
- Il y a trois milliards d'années : apparition de la reproduction cellulaire
- deux milliards d'années plus tard : la procréation (engendrement)
- deux millions d'années avant notre ère : homo erectus (2)
- 500 000 ans av. J.C. : découverte du feu
- 18 000 avant J.C. : fresques de Lascaux sur les murs des cavernes
- 3000 avant J.C. : hiéroglyphes, *Le livre des morts égyptien*,
- 2 500 avant J.C. : invention de **l'écriture**
- 1800 avant J.C. : *L'épopée de Gilgamesh*, en écriture cunéiforme, raconte l'histoire d'un roi ayant vécu vers 2650 ans avant J.C., inconsolable après la mort de son ami.
- 1100 avant J.C. : invention de **l'alphabet**
- 800 avant J.C. : *L'Iliade* et *L'Odyssée* (Homère)
- entre – 700 avant J.C. et 200 après J.C., rédaction de la *Bible*

(1) G. BACHELARD, *L'Eveil de l'Esprit scientifique*, 1934.

(2) L'étiquette "Homo Erectus" renvoie implicitement aux travaux de Charles DARWIN et à l'hypothèse (outrageuse pour certains) que "l'homme descend du singe. Nous l'avons d'emblée accréditée dans notre introduction, en reconnaissant l'importance de la parole pour le "mammifère humain", désormais privé d'instinct.

A l'appui de cette hypothèse, on fait souvent état de l'expérience malheureuse de Frédéric II Barberousse qui, voulant savoir en quelle langue s'exprimeraient des enfants auxquels nulle parole ne serait parvenue, les confia à des nourrices contraintes au mutisme : ils dépérissent tous rapidement (voir *annexe 5*).

Le découpage temporel qui suit est contestable : considérons-le comme une armoire de rangement en constante restructuration...



(A cheval sur l'Antiquité et le Moyen Age, les invasions barbares - sur ce mot, voir ***l'annexe 9*** - s'étalent sur 800 ans, contribuant à défaire royautes et empires.)

Au seuil de l'Antiquité, six siècles avant Jésus-Christ, repérons :

- la présence de philosophes pré-socratiques (Héraclite, Parménide),
- la naissance, au Népal, de Siddhartha Gaudama, dit Bouddha, en 563 avant J.C.,
- la naissance, en Chine, de Confucius, en 551 avant J.C.

De Lascaux à l'invention de l'écriture puis de l'alphabet (composé de lettres qui furent originellement des pictogrammes, voir ***annexe 6***), nous suivons à *la trace* l'aventure humaine.

Traces de mémoire, attachées à des expériences de rencontres passées : animaux combattus, ancêtres morts inspirent des sentiments qui demeurent inscrits dans l'imaginaire... le rêve, le dessin, l'écriture tentent de les représenter *hors de soi*, de faire reconnaître leurs *aspirations*, ce qui les rend présents même *in absentia*. Cette symbolisation, en même temps qu'elle accrédite leur existence, révèle sa partialité, son impossibilité à rendre compte de la totalité de ce qu'ils sont, du réel, qui échappe ; aussi sommes-nous *appelés à interpréter* les vestiges historiques. Cela autorise Paul Veyne à affirmer de manière provocante que "*L'histoire est un roman vrai*"...

Grâce à la sémiologie, évoquée en fin de première partie, nous apprendrons en effet que dans les créations mythologiques peut également se déchiffrer une *logique* de la condition humaine, qui vient complexifier l'élaboration scientifique antique dont il va être question ci-dessous.

II Du "mythos" au logos grec

Dans la Grèce antique du cinquième siècle avant Jésus-Christ, le cosmos, loin d'être infini ou en expansion, est réputé clos, parfait, ordonné. Tout est à sa place et harmonieux (le mot "cosmétique", dérivé de "cosmos" et relatif à la beauté, nous rappelle l'existence et l'actualité de cet héritage antique.), parce que les grands textes fondateurs, mythologiques, sont aussi des cosmogonies expliquant la formation de l'univers. Miroir de ce modèle de parfait agencement cosmique, la société platonicienne est hiérarchisée, comportant des esclaves, des soldats et, au sommet de la pyramide, les philosophes eux-mêmes. Dans cette société d'*ordre*, seuls ces derniers sont réputés dotés des qualités nécessaires au gouvernement des hommes : chacun est à sa place parce que disposant, à l'instar des végétaux, minéraux, animaux, des qualités *naturelles* requises pour la tenir (Le philosophe et l'artisan trouvent donc place dans la cité, ce qui n'est pas le cas de l'artiste).

Cette situation, qui paraît aujourd'hui choquante et permet de mieux comprendre le désarroi du XVIIIe siècle, nous invite à observer comment s'articulent croyances (religion), connaissances (sciences) et organisation sociale (politique et économie) et doit nous rendre attentifs aux conditions de production des savoirs et leur relativité.

(Ces derniers ne résultent pas d'un progrès continu de la raison mais d'un système de règles propre à chaque époque, selon Michel Foucault.)

A. CROYANCES

Les religions sont des **croyances**. Elles reposent sur des récits fondateurs **mythiques**, qui offrent une **explication imaginaire** à des phénomènes qui dépassent l'entendement ; ils procèdent de la **tradition orale**, ce qui explique certains recoupements d'une religion à l'autre dans l'ensemble du bassin méditerranéen : en voici trois exemples.

- Le *chaos* grec engendre la nuit et les ténèbres souterraines ; de leur union naîtra le jour. Dans la Bible, on parle du "*tohu-bohu*" originel, interrompu par la parole de dieu, qui sépare le jour de la nuit.
- L'épisode du déluge, qui n'épargne qu'un couple d'humains et de chacune des espèces animales, se retrouve presque à l'identique dans les récits mythologiques grecs, dans l'*Epopée de Gilgamesh* et dans la Bible : il a imprégné tout le bassin méditerranéen.
- On sait que les trois religions monothéistes se réfèrent à la Bible, jusqu'au récit d'Abraham. Là se séparent les chemins : l'enfant qu'Abraham est prêt à sacrifier à son dieu se nomme-

t-il Isaac, comme l'affirment les juifs et les chrétiens, ou Ismaël, selon la version accréditée par les musulmans ? Quoi qu'il en soit, ils sont les enfants d'*Abraham*, celui qui a choisi la vie, c'est-à-dire de quitter la terre de ses ancêtres, plutôt que de sacrifier à Moloch le premier enfant mâle de sa lignée, voué à la mort.

On ne peut nier la parenté de ces divers récits, tous parfaitement irréalistes, mais, comme nous le verrons dans la quatrième partie de ce travail, structurellement signifiants. C'est dans ce contexte que le **logos** grec a émergé.

B. CONNAISSANCES

Nous avons signalé que le cosmos et son origine font l'objet d'une "cosmogonie" qui prend en charge les réponses au questionnement qu'ils provoquent. La *contemplation* du monde ("theôrein signifie "considérer", en grec) amènera les présocratiques à émettre des **hypo-thèses**, basées sur l'**observation des phénomènes**, ce qui suppose une possible **vérification** (de "verus", vrai), transformant la cosmogonie ("gonie" renvoie à un mot grec signifiant naissance) en une balbutiante "cosmologie, un discours *logique* dans lequel les éléments naturels fournissent un principe d'explication, une **cause**. Cette recherche, généralisée, sera inséparable d'une contemplation de l'humain lui-même, soucieux de maîtriser le cours de sa vie, de trouver une sagesse, un chemin de vie.

La philosophie (amour de la sagesse) contient donc au départ toute une recherche d'explication de la vie et de l'univers par des **lois** :

- géométriques, mathématiques, physiques, elles sont associées aux noms de Pythagore, Thalès, Euclide.
- Hippocrate, fondateur de la médecine (c'est sur l'un de ses textes que les médecins actuels prêtent rituellement serment), s'attache à prouver que les maladies peuvent s'**expliquer** sans invoquer l'idée d'une **punition** des malades par les dieux.

- Hérodote est considéré comme le premier historien. Son unique ouvrage est intitulé *Enquêtes*, ce qui peut également se traduire du grec par les mots "recherche", "exploration". L'introduction résume l'enjeu de son travail :

"Hérodote d'Halicarnasse présente ici les résultats de son Enquête afin que le temps n'abolisse pas le souvenir des actions des hommes et que les grands exploits accomplis soit par les Grecs soit par les Barbares ne tombent pas dans l'oubli. Il donne aussi les raisons qui mirent ces peuples aux prises."

- Les maîtres incontestés de la philosophie antique, à partir du cinquième siècle avant Jésus – Christ, seront Socrate, qui n'a rien écrit, Platon, enseignant dans un lieu nommé *Académie*, puis Aristote, précepteur de l'empereur Alexandre et officiant au *Lycée* : la généralisation de ces noms de lieux dans notre vie suffit à illustrer leur poids culturel.

Leur contemplation du monde matériel, évoquée plus haut, est doublée d'une interrogation sur l'âme humaine, qui apparaîtra d'abord comme le "souffle", principe d'organisation du vivant chez Empédocle, philosophe présocratique, alors que Platon la dira immatérielle. Cette interrogation prend une forme singulière et extrêmement moderne dans les *Dialogues* menés par Socrate, tels que Platon nous les rapporte. Rappelons que le mot **dialogue** désigne une

traversée (dia) de la parole (logos). C'est à travers le dialogue que nos idées se forment, que nous éprouvons la solidité de nos arguments. Socrate va s'attacher, dans ses échanges, à saper les opinions stéréotypées, les fausses évidences, afin "d'accoucher les esprits". Son interrogation amène l'interlocuteur à retrouver la vérité par ses propres forces, sans qu'elle lui soit enseignée ou transmise. *Le Maître ignorant* n'est pas loin...

Nous ne pouvons évoquer cet art de la **dialectique** - art du dialogue en vue d'atteindre le vrai par questions et réponses, désignant au sens large la confrontation de faits ou de pensées qui s'opposent, et rejoignant ainsi la notion de **problématique**, qu'il vous sera demandé de dégager à l'examen - sans mentionner un autre pan des investigations antique : la rhétorique. Elle sera abordée ultérieurement.

- Enfin, ce "miracle grec" (selon l'expression d'E. Renan) nous a introduits à la science politique, à travers l'idée de démocratie, dont nous analyserons la portée dans le prochain chapitre.

Toutes ces recherches visent à composer un certain *équilibre*, si bien symbolisé par le corps de la statuaire de cette époque. Elles constituent le socle de notre culture et sous-tendent le schéma de notre première partie. Insistons sur le fait qu'elles sont inséparables d'une quête de la sagesse et fonctionnent comme un "tout".

III. Destin de l'apport grec antique jusqu'à la Renaissance

L'Antiquité gréco-romaine (La Grèce, vaincue par l'empire romain dès 146, imposera pourtant sa culture), s'étend sur mille ans : elle aura à connaître le passage du polythéisme (mythologie) au monothéisme (judaïsme et christianisme) : après avoir été persécuté, le christianisme s'impose au quatrième siècle comme religion d'état, sous l'empereur Constantin, qui donnera son nom à Constantinople (et cela jusqu'en 1930, date à laquelle elle deviendra Istamboul). Il tentera de construire une "nouvelle Rome" (sept collines, un capitole...) sur le site de cette ancienne Byzance, réputée inexpugnable, ce qui la met relativement à l'abri des invasions barbares : le dernier empereur romain, Constantin XI, y mourra en défendant sa ville. Elle deviendra le siège de l'Empire Chrétien d'Orient, tandis que Rome centralisera la haute administration de l'Empire Chrétien d'Occident.

En l'année 529 de notre ère, l'empereur Justinien procédera à la fermeture de l'école philosophique d'Athènes.

(à propos du destin intellectuel de celle-ci, lire la méditation de G. Agamben, *annexe 7*).

Le **Moyen Age** est lui aussi défini par de nombreux historiens sur une période de mille ans.

- En 570 naît Mahomet, initiateur d'une nouvelle religion, l'Islam.

- à partir du onzième siècle (1096), les Croisades, vagues successives d'expéditions militaires et/ou de pèlerinages, verront s'affronter sur plusieurs siècles chrétiens et musulmans : le Saint Sépulcre (de Jésus), qui faisait l'objet de nombreux pèlerinages, sera détruit par le calife en

1009. En 1204, Constantinople tombera aux mains des chrétiens, mais en **1453**, les Turcs reprendront la ville.

Pendant ce temps, des divergences se font jour entre les chrétiens d'Orient et d'Occident : les contentieux culturels et linguistiques (importance du Latin face au Grec) se multiplient.

Rétrospectivement, on fera remonter le schisme entre Orthodoxes et Catholiques, tous deux chrétiens, à 1054, en invoquant l'attitude du Patriarche de Constantinople. Le "sac" (1) de cette ville par les chrétiens au moment de leur victoire, en 1204, restera inscrit dans l'Histoire et achèvera de dégrader les relations entre les deux communautés. Tous ces éléments accréditent la thèse selon laquelle, lorsque les intellectuels chrétiens se réfugient en Italie, après **1453**, ils sont porteurs, dans leurs coffres, d'un patrimoine de textes grecs et arabes méconnus et/ou oubliés de l'Occident.

La **Renaissance** va donc en grande partie désigner cette (re)découverte des précieux manuscrits antiques du "miracle grec", éparpillés (surtout en Perse) depuis 529.

- Une **première Renaissance** est signalée par les historiens, notamment. Jacques Le Goff (2). Dans un contexte d'essor économique des villes (3), une intense vie méditative se déploie, parfois à distance des anciens monastères ; hors de France et de Paris, des villes comme Bologne, en Italie du Nord (1088, naissance de la première *université*, qui n'est pas sans rappeler l'antique *Académie*) ou Cordoue en Espagne, voient circuler des traductions de textes d'Aristote, Euclide, Ptolémée, Hippocrate, Galien, jusque là méconnus, et de leurs commentateurs musulmans, dont on découvre par ailleurs les travaux :

- Averroès, marocain andalou, philosophe, théologien de l'Islam, juriste, mathématicien et médecin, naît en 1126, et

- l'ouzbek Avicenne, "prince des savants", médecin et philosophe, le précède d'un siècle. La confrontation des textes et des idées passe par un intense travail de traduction en quatre langues : latin, grec, arabe, hébreu (Maïmonide). Une culture de Cour, liée à l'affaiblissement du pouvoir des seigneurs au profit de la royauté, fera valoir ces apports et travaillera à raffiner les mœurs des chevaliers, préparant l'Amour Courtois.

1) La "mise à sac" est une expression désignant le pillage d'un lieu.

2) LE GOFF Jacques, *Les intellectuels au Moyen Age*, 1957 et 1985, Paris, éd. du Seuil.

3) Les avancées techniques (assolement triennal, invention du joug, de la fourche, de la bêche, ferrage des chevaux) entraînent une période de relative prospérité, renforcée par l'adoption d'une monnaie commune.

- **LA Renaissance**, d'abord italienne (XVe siècle), du fait de l'exode des clercs faisant suite à la prise de Constantinople, finira par s'imposer dans l'ensemble de l'Europe (XVIe siècle). Rappelons, pour introduire le propos de la troisième partie, que quatorze millions d'Amérindiens perdront la vie du fait de la conquête de l'Amérique (1492) par l'Occident chrétien, et que la question de l'existence de l'âme chez des peuples réputés "sauvages" fera l'objet d'âpres controverses : les écrivains humanistes répercuteront ce profond choc culturel qui, remettant en cause la représentation du divin, libèrera la volonté de savoir. La présence de points de vue radicalement opposés (tragiquement illustrée par les massacres de Protestants) va confronter l'historicité de la société européenne à l'existence de sociétés traditionnelles.

(lire le texte de Lévi-Strauss, extrait de *Race et Histoire*, 1970, *annexe 8*)

Les massives différences des points de vue encouragent la pensée critique, soutenue par la résurgence de la culture grecque, dialectique, et la possibilité de s'exprimer en "langue vulgaire", selon l'expression de Dante.

La renonciation au latin, langue par laquelle circulaient les idées des intellectuels, au profit du Français, langue vernaculaire, et la traduction (rapidement propagée du fait de l'invention de l'imprimerie) de la Bible en Allemand par Luther (qui charge les mères de famille d'enseigner la lecture à leurs enfants), ouvrent l'esprit et contribuent à lutter contre l'obscurantisme. Mustafa Safouan, traducteur du *Discours sur la servitude volontaire*, qu'Etienne de La Boétie nous offrit en 1548, souligne à juste titre la ressemblance entre le statut du latin à La Renaissance et celui de l'Arabe littéraire dans le monde arabe

(lire le texte en *annexe 9*)

(Vous pourrez redécouvrir les principales caractéristiques de cette période humaniste dans un manuel de lycée, ainsi que celles des autres grands courants de pensée qui lui succèdent jusqu'à nos jours : Baroque, Classicisme, Lumières, Romantisme, Réalisme, Surréalisme, Absurde...)

Etat des lieux...

Cette fresque rapide s'est concentrée sur le bassin méditerranéen. Hormis deux rapides incursions au Népal (Bouddha) et en Chine (Confucius), nous ne sommes pas parvenus à faire valoir l'importance de la géographie ; mais pour soutenir l'affirmation mallarméenne selon laquelle "*rien n'aura eu lieu que le lieu*", nous aimerions fournir deux exemples qui en révèlent le caractère déterminant :

- En 1974, messieurs Cot et Mounier faisaient paraître un ouvrage intitulé *Pour une sociologie politique*. Les auteurs signalaient que selon la nature du sol, argileux ou calcaire, les auteurs votaient plutôt à droite ou à gauche. Le terrain argileux favorisant la construction de puits individuels, on constate que la population y a davantage voté à droite, alors que la

perméabilité du calcaire *nécessitait* un habitat regroupé autour d'un puits unique, creusé à grande profondeur. Autour de cette "chose publique" (sens premier du mot "république"), les échanges allaient bon train, favorisant la recherche de solutions collectives qui caractérisaient traditionnellement les politiques de gauche.

- Un cours d'Histoire du Droit dispensé à l'université Robert Schuman de Strasbourg m'apprit jadis qu'il existait des zones de polyandrie (cas de figure où une femme est mariée à plusieurs hommes) assumée : dans certaines contrées montagneuses du Tibet et du Népal, les conditions climatiques étaient si dures que les communautés qui y vivaient auraient été dans l'incapacité matérielle d'assumer le taux de fécondité qui aurait découlé d'une structuration familiale par couple.

S. Freud (1), auquel nous aurons l'occasion de nous référer, observait que l'être humain a subi trois blessures narcissiques à travers son histoire, et nous en avons abordé deux :

*La première concerne **le lieu**. Notre planète n'est pas **le centre du monde** et elle tourne autour du soleil ; nous mesurons mal la portée des bouleversements qu'ont introduits dans les esprits Copernic et Galilée (1564-1642) la théorie d'un système héliocentré. Tout un modèle de société s'effondre, Dieu n'est plus garanti par une vision stable du cosmos : "le silence de [s]es espaces infinis" effrayera Blaise Pascal ; politiquement, l'ordre l'aristocratique se justifiera désormais d'autant moins que sa fonction militaire perdra en importance et que la bourgeoisie montante revendiquera les moyens d'asseoir son pouvoir économique...*

*La seconde, apportée par Darwin, l'a arraché à sa conviction qu'il est **le centre de la création**, puisqu'il "descend du singe".*

A deux reprises, la science vient heurter de plein fouet la croyance et l'image de soi ; les hommes de foi en viennent ainsi à se diviser en deux familles, toutes religions monothéistes confondues : l'une, intégriste, s'attache à la lettre du texte ; l'autre en recherche l'esprit, le sens figuré, la symbolique. Entre ces deux approches, les frontières sont mouvantes, poreuses et entretiennent une question fondamentale : qu'est-ce que lire ?

La troisième, que nous aborderons en fin de (cinquième) partie, est infligée par Freud lui-même, qui, prenant acte de l'existence de l'inconscient, constate que nous ne sommes pas maîtres de nous-mêmes. Autre topologie... à laquelle l'étude des institutions va nous préparer.

(1) Rappelons qu'il est le fondateur de la psychanalyse et qu'il contribua à faire reconnaître, avec certains anthropologues et linguistes, les sciences *conjecturales*, qui portent leur attention sur le langage et ses effets, tandis que les sciences *exactes* se sont constituées à partir de la physique de Galilée.

TROISIEME PARTIE : INSTITUTIONS

I. Un lieu, une place... un point de vue.

"*Organiser vient signifier comment croire*", écrit Pierre Legendre dans son ouvrage *Jouir du pouvoir*. Depuis 1789, les Français ne sont plus les *sujets* du roi, ils ont acquis rang de citoyen. Mais les institutions qui leur confèrent désormais ce *statut*, n'en présupposent pas moins le montage d'une nouvelle *croyance*, légitimée par l'acceptation du texte, oral ou écrit, par lequel elles entrent en vigueur. Elles conditionnent ainsi notre *point de vue*.

Un **point de vue**, au sens propre du terme, ne peut qu'être singulier : chaque place est unique et offre un panorama qui ne saurait se confondre avec aucun autre.

Mais ne connaître que son propre point de vue aboutit à n'avoir... point de vue ! Ce constat prend toute sa valeur lorsque nous entendons le mot "place" au sens de "statut" : car c'est par la **confrontation** des points de vue que nous sommes tirés de notre **ignorance**.

Les *rencontres* humaines constituent le réservoir grâce auquel nous *échangeons* nos points de vue. Socrate, avec sa maïeutique, nous a rendus attentifs au fait que par elles se modifient nos représentations : de nouveaux **aspects** peuvent être pris en compte. Mais pareils moments, extrêmement réglés socialement, fût-ce à notre insu, nous paraissent toujours trop rares, jusqu'à parfois nous faire douter de leur existence, tant nous sommes rétifs à l'apprentissage ! Aussi n'échappons-nous pas à la funeste tentation de nous enivrer "d'une ombre qui passe", si bien décrite par un Charles Baudelaire moraliste (1), d'essayer de *changer de place*.

De quoi s'agit-il à travers ce poème, que vous pouvez découvrir en **annexe 10** ?

D'une difficulté à *se situer*, dans une société qui a désormais "coupé" les branches scientifique et politique de leur tronc philosophique, originellement commun et nourri par la sève de la quête de *sagesse*. (Au moment de la relecture du cours, vous pourrez revisiter à ce propos l'**annexe 14**.)

Cette division n'épargne pas la première institution que nous avons à connaître.

- (1) Les Moralistes du Grand Siècle (XVIIe, siècle de Louis XIV) doivent être soigneusement protégés de la signification attachée aux adjectifs "moralisant" et "moralisateur", tous deux péjoratifs. La Rochefoucault, La Bruyère et La Fontaine en sont les représentants les plus célèbres. Observez par exemple comment la morale de "L'Ane et le Chien", "Il se faut entraider, c'est un fait de nature", ne se met au service d'aucun catéchisme, laïc ou religieux : elle se contente de signaler un "fait de nature", une *nécessité* de "l'animal politique"...

II. L'institution familiale

"L'enfant qui naît ouvre un lieu dans le monde", affirmait Jean-Luc Nancy lors d'une conférence donnée le 15 janvier 2010 à Strasbourg

Il vient agrandir "le cercle de famille", au sein duquel il est **institué**, il prend **place**. L'ensemble des personnes réunies autour de lui, par des liens de sang ou d'alliance, vivent sous le même toit que lui ou dans une proximité variable, lui rendant et se rendant mutuellement des services vitaux. L'Anthropologie et l'Histoire du Droit nous enseignent que le phénomène social de **la famille** est universel. Lorsque le groupe est très étendu, on parlera de "clans". Ces derniers se trouvent à l'origine de la plupart des civilisations ("genos" grec, "gens" romaine, "cipe" germanique, "douar " arabe). La survie de chacun des membres dépend alors de la cohésion du clan, de l'organisation de règles de solidarité légalisées, desquelles le statut permet de bénéficier.

(voir en **annexe 11**, un extrait des *Structures élémentaires de la parenté*.)

Aussi sommes-nous sommés par toute **institution** :

- d'assumer une place,
- qui nous est donné par une loi (orale ou écrite, selon les sociétés)
- qui la définit, nous conférant un **statut** (père, fils, oncle, etc.)
- et la règlemente (un statut est toujours assorti de prescriptions, de **fonctions**),
- nos éventuelles transgressions se heurtant à une **force sociale** de coercition.

On devine aisément que nos appartenances institutionnelles auront pour conséquence une sérieuse limitation de notre *liberté*, mais que le bannissement équivaut souvent à un arrêt de mort... toutes situations que les héros mythologiques seront chargés d'affronter, à travers des récits dont nous évoquerons l'enseignement en fin de parcours.

III. L'institution politique

On observe que dans le modèle des familles claniques, très majoritairement patriarcales, les règles peuvent se créer sans **instance tierce** pour les garantir, ce qui présente un risque de retour à la "loi du plus fort", qui, ne protégeant plus l'enfant de ses parents (et vice versa), ni les plus faibles en général, met à terme tout le groupe en danger. L'hubris (la démesure) menace la vie sociale.

Cette remarque est destinée à insister sur l'importance du changement introduit par l'avènement de la **démocratie athénienne**, nouvelle dimension de notre héritage antique, que nous avons annoncée plus haut. C'est dans un cadre de crise profonde, liée à la violence de grands aristocrates terriens réduisant à l'esclavage pour dettes les salariés les plus pauvres, que Clisthène, à la fin du sixième siècle avant J.C., décide d'ouvrir le pouvoir au peuple athénien : il interdit l'esclavage pour dettes et redistribue certaines terres aux plus démunis,

avec l'appui d'une bourgeoisie citadine, formée à l'occasion du développement urbain, et autorisée à accéder au statut d'Hoplite (caste guerrière). Il instaure un système de répartition *territoriale*, qui met fin au clientélisme et mènera à une démocratie directe à laquelle participeront 6000 personnes, formant l'Ecclesia (qui a donné sa racine au mot "église"), dans laquelle le vote se pratique à main levée. D'autres institutions lui feront cortège.

En amont, Solon avait ouvert la voie à ce changement en créant, en - 593, un tribunal populaire où chacun avait le droit d'intervenir contre quiconque aurait enfreint les lois, affirmant ainsi le **responsabilité collective des citoyens** ; avant lui, Dracon, en 620, avait pour la première fois affirmé **l'autorité de l'état au-dessus des parentés**.

En aval, Périclès, au cinquième siècle, ira jusqu'à *payer* les citoyens pauvres, afin qu'ils puissent participer aux débats politiques (Platon lui reprochera d'avoir ainsi éveillé le *populisme*, qui avait selon lui mené au suicide forcé de son maître, Socrate.).

La démocratie exige en effet des aptitudes au **dialogue**, lequel ne s'improvise pas : il s'agit de convaincre, le recours à la **raison** s'impose et instaure pour chaque citoyen une responsabilité individuelle, liée à son pouvoir de voter, alors que dans le cadre clanique, des conciliations et palabres visaient de manière pragmatique à persuader (par tous les moyens). Cette *raison*, caractéristique du XVIIIe siècle, poussera Rousseau à reformuler le *Contrat Social* moderne, qui inspire les institutions de ceux qui, forts de leur statut de *citoyen*, ne manquent pas de *papiers*.

La démocratie a perduré, sous des formes diverses et malgré la haine qu'elle soulève. Elle continue à se chercher, dans un monde complexifié par la multiplication des instances et des procédures.

IV. Les institutions

Nous venons d'observer comment le pouvoir du clan familial s'est trouvé progressivement limité par l'instauration d'un pouvoir politique s'autorisant à légiférer sur l'ensemble des clans. Au-dessus des lois édictées en famille se profile pour chacun la loi établie par la cité. Deux discours se superposent désormais, deux statuts, ouvrant une brèche par laquelle la *tragédie* trouvera à s'engouffrer. Elle constituera une forme de *pédagogie de la démocratie*, que nous approfondirons ultérieurement.

Notons à ce propos que cette double place, qui **divise** l'humain, doit aussi s'harmoniser avec l'institution religieuse polythéiste (Clisthène essayera d'ailleurs sans grand succès d'associer le culte religieux au civisme) et de nombreuses autres structures économiques et sociales, qui mettent en jeu du *travail* (dont nous rappelons que l'étymologie renvoie à un instrument de torture !). Car la vie publique nous amène à expliciter **les principes** au nom desquels nous prenons nos décisions.

V. Principes

Les principes viennent désigner **ce qui est premier**, comme le mot "prince " le suggère, et tout particulièrement *Le Petit Prince* d'Antoine de Saint-Exupéry, lorsqu'il affirme qu'"*on ne voit bien qu'avec le cœur, l'essentiel est invisible pour les yeux*". Ils désignent ce qui nous tient en vie et nous met en mouvement ; ils touchent donc au **sacré**.

Nous avons appris à y distinguer les savoirs solides, bien que toujours provisoires, sur lesquels nous nous appuyons, des illusions produites par notre imaginaire : croyances fantasmagiques, privées de pertinence (car sans rapport satisfaisant de *qualité* entre ce qui est dit et la réalité), idéologies qui constituent des croyances collectives.

Ces éléments tirent leur importance du fait d'être investis par des valeurs :

- sensibles (le bon et le désagréable)
- esthétiques (le beau et le laid)
- "pratiques" (le rentable et l'efficace)
- morales (le bien et le mal)
- intellectuelles (l'exact et le faux)

Ces valeurs sont diversement investies selon le temps et le lieu. Notons que les valeurs dites "pratiques" renvoient au sens ordinaire et fonctionnaliste de ce terme.

Le désir inconscient (si nous acceptons d'en faire l'hypothèse), conduit l'humain à subtilement les investir et les hiérarchiser lorsqu'il fait des choix et pose des actes, dont il n'est jamais totalement maître. *L'acte est une aventure*, selon la jolie formule de Gérard Mendel : une part d'énigme lui survit. Nous aurons l'occasion d'y revenir en fin de parcours.

L'énoncé de ces principes permet de prendre la mesure de ce qu'on appelle "tenir sa place" dans une institution.

Parce qu'ils sont premiers, les principes ne doivent jamais être ignorés. L'épreuve d'examen exigeant leur repérage dans la seconde partie de l'épreuve, je vous propose de tenter l'exercice suivant :

Exercice d'entraînement facultatif : Repérer les principes à l'œuvre dans un ou plusieurs textes figurant en annexes

QUATRIEME PARTIE : TRAGEDIE

L'idée de "rôle", défini comme une **lecture** des places institutionnelles que nous occupons et fonctions qui y sont attachées, justifie que nous introduisions une nouvelle définition de la culture, qui découle de l'instauration de la démocratie. Nous l'empruntons à André Gorz, qui l'a proposée dans l'émission évoquée précédemment et diffusée du 4 au 8 mars 1991 sur France-Culture (on peut la réécouter grâce à une publication assortie d'un CD et publiée chez TEXTUEL sous le titre *André GORZ, vers la société libérée*) :

"Un réservoir d'interprétations, normes, traditions, valeurs à partir desquelles se forme et se structure notre sensibilité, notre goût, notre sens du beau, du vrai, du juste ; ce qui fournit les critères en vertu desquels on peut décider ce qui vaut ou pas, mérite d'être fait ou pas fait, ce qui mérite d'être l'objet d'une entreprise économique nécessairement rentable."

Cette nouvelle définition de la culture met l'accent sur la nécessité de *choisir* notre vie. Cette possibilité de choix existe, selon René Char, *"jusque sous les aisselles de la mort"*. Elle renvoie aux **principes** évoqués précédemment. Si la mise en œuvre de ces derniers est de nature à inspirer confiance, une forme d'autorité est conférée : dans les institutions, elle tend à fédérer, pacifier les parties en présence ; hors cadre, elle est souvent *instituyente*.

Arrêtons-nous un instant sur le fait qu'en Grec, le mot "isonomia" désignait à la fois la *santé* et la *démocratie*, toutes deux référées à une idée d'équilibre. Rappelons que la démocratie grecque est une institution qui, sur le modèle d'un cosmos parfaitement ordonné, vise en effet à régler harmonieusement l'exercice du pouvoir. Elle se concrétise par une organisation qui tend à se perpétuer et ne connaît pas la mort (ce qui correspond peut-être à l'objectif secret de toute loi). L'invention de la Tragédie, en Grèce, cinq siècles avant Jésus-Christ, sera destinée à mettre en scène les **limites** de cette institution, l'empire des *passions* qui compromettent l'équilibre idéal de la cité. En inspirant au spectateur la **terreur et la pitié**, la tragédie vise à produire une "catharsis" de nature à le "purger" de ses fatales tendances à l'excès. Cette idée sera travaillée par Freud, à un double niveau :

- Dans *Totem et Tabou*, il va émettre l'hypothèse que dans l'histoire de l'humanité, la **jalousie** féroce des fils du chef de la horde primitive les a amenés à s'allier pour tuer le père, le manger et s'emparer de ses femmes. Mais dans un second temps, confrontés aux limites de leur acte (c'était sur chacun d'entre eux que pesait désormais la menace de mort et l'instabilité qui en résultait), ils **instituent** un totem (substitut du père dont ils interdisent le meurtre) et l'exogamie.

- Jusqu'à sa mort, il liera l'existence de l'inconscient au triangle oedipien (père/mère/enfant), par lequel l'enfant doit renoncer au double désir prêté à Œdipe, de s'unir à sa mère et de se débarrasser de son père. Ce désir refoulé, inconscient, à la rencontre duquel on tend par la cure psychanalytique, constitue une forme moderne de ce qu'on appelle classiquement le "destin".

Freud accentue ainsi la fonction dévolue à cette tragédie, écrite par Sophocle cinq siècles avant Jésus-Christ, en la considérant comme un modèle de construction de l'humain. Elle devient un **paradigme**. Mais la blessure que nous inflige la reconnaissance de notre propre *haine* explique la désaffection actuelle à l'égard d'une théorie dont la pertinence est pourtant avérée, pour qui accepte d'en déchiffrer les arcanes. Nous ne pouvons que constater que chacun *choisit* ses théories de référence, car les théories sont *plurielles* ; elles sont sous-tendues par des valeurs différentes, parfois antagonistes ; elles sont également *relatives*, à la merci de nouvelles découvertes susceptibles de les remettre en cause. Dans le pire des cas, elles sont *délirantes*, comme la fameuse "raciologie", enseignée plusieurs fois par semaine dans les écoles alsaciennes, sous l'occupation nazie. Choisir sa "*maison épistémologique*", selon la métaphore forgée par Charlotte Herfray, conduit à révéler la teneur des principes qui nous meuvent.

(Le présent cours n'y échappe pas. Il vise à fournir à chaque étudiant des moyens pour construire sa propre maison ; il s'agira de repérer, analyser, interpréter des éléments textuels et de les discuter avec pertinence, en référence à des discours théoriques clairement identifiés, susceptibles d'emporter la conviction de l'interlocuteur avec des arguments solides, des faits vérifiables et mesurables, en portant une attention soutenue à la logique mise en œuvre.)

Aux deux niveaux examinés par Freud, la question de la **manière de tenir sa place** se pose : les institutions, comme la raison, sont des abris précaires : les choix qu'on y opère sont souvent tragiques (I) ; ils induisent des **crises** qui nous enseignent que, par **la force des choses**, notre pouvoir est limité (II).

I. Le statut à l'épreuve des principes

Appuyons-nous sur une autre tragédie célèbre, celle d'*Iphigénie*, dont le personnage éponyme, fille d'Agamemnon, devra être sacrifié à ce que l'on peut appeler la "raison d'état" : si le père sacrifie sa fille, les dieux feront lever le vent qui empêche les vaisseaux de *partir en guerre*. Le conflit que connaît Agamemnon résulte d'une *incompatibilité entre son statut de père et celui de roi* : il est déchiré par leurs exigences antagonistes.

Le XVII^e siècle classique, sous la plume de Racine, poursuivra l'œuvre des dramaturges antiques, mettant en scène des personnages de haut rang progressivement dévorés par leur destin. Au XX^e siècle, d'autres dramaturges s'autoriseront à la réécriture. Jean Anouilh et Albert Camus contribueront, parmi d'autres, à renouveler la problématique tragique.

Cette double résurgence tend à accréditer la thèse de la valeur structurale de la tragédie : Le sort réservé à *Iphigénie* ne nous plonge-t-il pas dans un déchirement plu familial qu'il n'y paraît ? N'assistons-nous pas à une destruction de nos modes de vie et de ceux des générations montantes, du fait des exigences d'une *guerre économique* qui nous désoriente et décompose notre quotidien (Des études récentes citées par B. Stiegler indiquent qu'en quinze ans, les conversations en famille auraient baissé de soixante pour cent aux U.S.A., et que le *mutisme* des jeunes devient un phénomène inquiétant) ? Le père d'Iphigénie, paré de toutes les vertus dans l'imaginaire de sa fille, fait l'épreuve du réel ; le spectateur assiste - et participe intérieurement - à un *chant* désespéré. Le *chant du bouc émissaire* (révélé par l'étymologie du mot "tragédie"), qui va être sacrifié.

Notre liberté et de notre raison se heurtent donc à des **forces antagonistes, intérieures et extérieures**, que nous préférons souvent ignorer, dans l'espoir qu'elles nous imiteront. Nous faisons l'hypothèse que le destin de ces angoisses refoulées sera de se dissoudre dans des croyances et idéologies, autant de médicaments qui, à long terme, produisent fatalement ce que nous redoutions tant. Saluons l'alternative fraternelle que nous offrent des artistes comme Simone Weil, qui vient à notre rencontre "la lettre aux mains" (1), et qui nous guidera dans ce travail

II. Le poème de la force

De cette force qui s'impose à nous sous différentes formes, la philosophe Simone Weil fait lecture, entre 1939 et 1940, à travers *L'Iliade ou le poème de la force*. Nous lui empruntons avec gratitude son fil directeur, que nous élargirons, et sa définition, qui nous transporte aux antipodes de l'équilibre de départ :

"La force, c'est ce qui fait de quiconque lui est soumis une chose. Quand elle s'exerce jusqu'au bout, elle fait de l'homme une chose au sens le plus littéral, car elle en fait un cadavre. Il y avait quelqu'un et, un instant plus tard, il n'y a personne."

A. Force de la nature

"La nature aussi, lorsqu' entrent en jeu les besoins vitaux, efface toute vie intérieure et même la douleur d'une mère".

Simone Weil évoque ainsi une femme, Niobé, "à qui douze enfants dans sa maison périrent", mais qui "a songé à **manger**, quand elle fut fatiguée des larmes".

1) Jean-Pierre FAYE, "Lettre à dia fidia", *Eclat Rançon*, 2007, Paris, Editions de la Différence.

La nature peut donc devenir une cause d'*humiliation* ; ce constat, familier aux personnes malades, âgées ou disgraciées, s'étend à chacun d'entre nous à travers la relation qu'il entretient avec son propre corps et les surprises que lui réserve ce dernier.

Cette *mort dans la vie*, infligée à certains humains, peut aussi résulter d'une *construction sociale*, de rapports de forces, des forces entre elles.

B. Force sociale

Simone Weil s'arrête sur le sort de *l'esclave* :

"On ne peut perdre plus que ne perd l'esclave ; il perd toute vie intérieure. Il n'en retrouve un peu que lorsqu' apparaît la possibilité de changer de destin. Tel est l'empire de la force : cet empire va aussi loin que celui de la nature."

Nos **institutions** peuvent se révéler meurtrières pour le sujet humain : le commerce triangulaire fut confortablement imputé à la royauté. Mais l'invention, par le régime nazi, de l'assassinat de masse, dans des usines de production de mort nous oblige à prendre acte du fait que désormais, "*l'Etat ne garantit plus la raison*" (Pierre Legendre).

A *Sobibor*, qui a donné son nom au film-témoignage de C. Lanzmann, Yehuda Lerner, par son fabuleux pouvoir de révolte, s'est peut-être hissé au rang d'Esope et Spartacus...

Peu avant, Simone Weil, exilée contre son gré en Angleterre, alors que le fonctionnement normal des institutions républicaines françaises était interrompu, pressentait l'ampleur de la catastrophe.

Avant la guerre, elle milita pour plus de justice sociale, quittant un milieu bourgeois et cultivé pour aller travailler à l'usine et rendre compte de son expérience dans *La condition ouvrière*, ouvrage qui parut en 1951, quelques années après sa mort.

La question de l'exploitation sauvage des ouvriers a généré pendant soixante ans une polarisation institutionnelle entre pays capitalistes et communistes : les forces vives qui s'élevaient en Russie contre un régime cruel parvinrent à prendre le pouvoir en 1917, et vingt-cinq ans plus tard, leur combat fut déterminant dans la victoire contre Hitler. Certains historiens considèrent d'ailleurs que la seconde guerre mondiale fut en réalité une guerre *civile*, opposant deux modèles de société.

C. Force de la guerre

Elle se définit par son **coût en vies humaines** : huit mille ans avant Jésus-Christ, des armées se battaient déjà pour des raisons économiques et/ou commerciales : estuaires de fleuves, sols faciles à cultiver...

"elle pétrifie différemment, mais également, les âmes de ceux qui la subissent et ceux qui la manient". Et Simone Weil de constater que "l'art de la guerre (...) a pour véritable objet l'âme même des combattants". C'est pourquoi la guerre perdure quand vient la paix, car "il faut, pour respecter la vie en autrui quand on a dû se mutiler soi-même de toute aspiration à vivre, un effort de générosité à briser le cœur.

A l'absence de vie intérieure, creuset de notre liberté, succède ainsi la destruction de celle-ci : on songe au "muselmann" des camps nazis, décrit par Primo Levi dans *Si c'est un homme*. Le texte de S. Weil, en **annexe 12**, lui offre une excellente introduction.

"La guerre perdure quand vient la paix" : ce dernier constat justifierait-il la transformation du mot guerre en *nouveau paradigme* : un auteur comme Pierre Legendre parlera ainsi de "société post-hitlérienne douce" lorsqu'il évoque *La Fabrique de l'homme occidental* (paru aux éditions Mille et une nuits en 1996). Le passé ne serait pas mort, ni même passé.

Trois exemples tendent à accréditer la pertinence de cette lecture :

- Thomas Harlan, fils d'un grand propagandiste du cinéma du Troisième Reich, l'a appris à ses dépens : il fut interdit de séjour après avoir fourni à la justice la liste de plusieurs milliers de nazis reconvertis à des postes-clés de l'Allemagne des années soixante.

- Mais ce sont surtout les *femmes* qui font les frais de cette pétrification : Elfriede Jelinek, célèbre écrivain allemand, le constate dans un entretien avec Christine Cerf, paru en 2007 aux éditions du Seuil :

" Ce n'est pas parce que les nazis ont été vaincus que le monde a été dénazifié d'un seul coup. Cette brutalité se retrouve au niveau du couple, dans la violence de l'homme envers la femme et à l'intérieur de la famille, où la femme se retourne elle-même contre ce qui est plus faible qu'elle, en l'occurrence contre ses enfants. Dans mon roman Lust, j'ai tenté de décrire cette violence sociale, ces rapports de force à l'œuvre dans la sexualité, un domaine que l'on s' imagine à tort comme la chose la plus privée."

- Françoise Davoine et Max Gaudillère, tous deux enseignants à l'Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales, se sont penchés, dans leurs ouvrages, sur les rapports qu'entretient la folie avec la guerre. Dans *La Folie Wittgenstein*, F. Davoine aboutit à la conclusion suivante (qui n'est pas sans faire écho aux travaux de Michel Foucault) :

"La folie surgit quand le passé issu de la grande histoire, objective, publique, rencontre la petite histoire subjective et privée et pulvérise les rapports sociaux, y compris familiaux" : ainsi pourrait-elle s'entendre comme une forme inédite d'anachronisme...

Les guerres sont donc protéiformes, et elles subsistent en temps de paix, comme l'Etat de Nature perdure dans l'Etat de Droit.

D. Forces scientifiques et techniques

La guerre a changé de visage avec "*l'arme à feu, cette invention de la mort générale et impersonnelle*", selon la formule de Hegel ; ce constat glacial connaît des prolongements impressionnants, atomiques.

1. Raison, rationalisation, réification

Il nous amène à rappeler que l'essor des sciences et des techniques est la marque d'un changement de **croissance** : l'obscurantisme **religieux**, combattu depuis la Renaissance humaniste jusqu'aux Lumières par une bourgeoisie dont Marx constatera qu'elle fut "émancipatrice", cède la place à une **croissance au salut par la Raison**, comme l'illustre la célèbre phrase de Saint-Just : "Le bonheur est une idée neuve en Europe."

Mais cette Raison prometteuse va très vite se réduire à une **rationalité** étroite, soumise aux impératifs de une "Révolution", certes, mais "Industrielle", résultat quasi surréaliste, jailli, selon Michel Rocard, de "la rencontre de l'invention de la machine à vapeur avec la technique juridique de la société anonyme" !

Bernard Stiegler, dans *Etats de Choc, Bêtise et savoir au XXI^e siècle*, reprenant à son compte les travaux de l'Ecole de Francfort, cite une troisième phase de dégradation de la raison : une "**réification**" qui aboutit à un abêtissement généralisé. La réification désigne d'ailleurs, du fait de sa racine "res" (= la chose), la "chosification" évoquée par Simone Weil. Nos avantages techniques constituent en effet des prothèses à double tranchant : elles nous facilitent la vie mais encouragent aussi une passivité (télécommandes, téléachat, télévisions) qui brouille l'accès à l'enseignement tragique.

2. Conséquences

"Toute forme de cohésion sociale suppose **une culture du quotidien**, c'est-à-dire un ensemble de vécu et de pensées qui permettent de se sentir chez soi dans le monde et d'avoir l'impression qu'un certain nombre de certitudes, normes, valeurs, vont de soi. Ce n'est plus le cas. Toutes les formes de connaissances sont technicisées, opaques, imperméables, inintelligibles. Les experts nous dépossèdent de notre peu de certitudes, délogées de l'expérience vécue ; "Ne vous fiez pas à vous-mêmes, consultez des experts et payez !" : ainsi sommes-nous livrés à des *appareils* commerciaux, de services, qui nous persuadent de notre incompétence et nous plongent dans l'anxiété".

C'était le constat d'André Gorz sur France-Culture il y a plus de vingt ans (1).

- 1) Avant de mourir, cet homme discret nous a offert un des plus beaux témoignages d'amour de la littérature contemporaine, à travers sa *Lettre à D.* adressée à sa compagne, Dorine. Elle est désormais disponible en format de poche.

Il nous fournit l'occasion de jeter un regard critique sur le modèle scientifique dominant, causal, car "*la question de la causalité est la question de la hiérarchie : dans la logique causale dominante, il y a un ordre souterrain qui détermine ce qu'il sera possible de percevoir et de penser.*"

(Pour prolonger la réflexion initiée par cette citation de Jacques Rancière, lire ***l'annexe 13***, qui complètera la dernière phase de notre réflexion.)

*A Strasbourg, Place de Bordeaux, en face des locaux de FR3 ALSACE, une **Ligne Indéterminée**, métallique, épaisse, haute et large de plusieurs mètres, nargue le désespoir : on la croirait forgée dans un atelier imaginaire forcément surdimensionné, alternative imaginaire, par son gigantisme, à l'Horreur économique.*

Cette sculpture, que nous devons à Bernar (l'orthographe du prénom est respectée) Venet, fAITt écho aux performances plus lointaines du street art : la fresque d'un gigantesque HI-BOU, que les habitants d'un immeuble de plusieurs dizaines d'étages découvrirent un matin posé sur leur façade grâce à Basquiat, transfigura toute une ville en une nuit.

*Nous retrouvons, pour narrer ces épisodes, l'usage du passé simple, de la fiction qui nous libère **Du trop de réalité**, si justement identifié par Annie Le Brun.*

Ce bol d'air strasbourgeois emprunte un souffle épique qui n'est pas sans lien avec la tragédie et la poursuite du travail dans une cinquième partie ; je vous propose, pour vous y préparer, de commencer par prendre connaissance de quelques *fragments* du

*DOMINIUM MUNDI, L'Empire du Management, en **annexe 14**.*

CINQUIEME PARTIE : CE QUI RESTE

*"Es bleibt die Muttersprache. ("Hannah Arendt)**

"Il reste la langue maternelle".

Elle "reste", en effet, comme le *ratio* de la comptabilité, qui donne son étymon à une antique raison, en constante redéfinition.

- Elle nous met au monde, si l'on en croit le texte de Saint Jean évangéliste, qui s'ouvre sur l'affirmation suivante : "*Au commencement était le Verbe*", ce qui revient pour lui à assimiler le "Verbe" à Dieu.

Mais :

- "Am Anfang war die Tat" : "*Au commencement était l'action*", rétorque Goethe.

Nous sommes en recherche d'une parole agissante, une "poïesis".

"Que le monde soit, que quelque chose puisse apparaître et avoir un visage (que cela puisse arriver, que l'événement soit, ainsi et non pas autrement)... tel est le contenu du bien... le mal est au contraire, la réduction de l'avoir-lieu des choses à un fait comme un autre, l'oubli de la transcendance inhérente à l'avoir-lieu des choses." (1)

Comment joindre *La communauté qui vient*, chère à Giorgio Agamben, et quelques autres ?

I. Limites du langage

Nous avons observé comment le cadre institutionnel dans lequel nous agissons nous place souvent en *porte-à-faux* : nous peinons à y assumer nos responsabilités et n'osons pas nous différencier d'un environnement lisse, adoubé par des médias de masse et pratiquant une affligeante **langue de bois**, à laquelle le présent cours ne prétend pas totalement échapper.

La modernité de cette tragédie a été dénoncée en 1938 par l'un des grands médecins de notre culture, Antonin Artaud, dans la préface de son chef d'œuvre, *Le Théâtre et la Peste*.

1) Giorgio AGAMBEN, *La Communauté qui vient*, 1990, éditions du Seuil.

"Jamais, quand c'est la vie elle-même qui s'en va, on n'a autant parlé de civilisation et de culture. Et il y a un étrange parallélisme entre cet effondrement généralisé de la vie qui est à la base de la démoralisation actuelle et le souci d'une culture qui n'a jamais coïncidé avec la vie, et qui est faite pour régenter la vie.

Avant d'en revenir à la culture, je considère que le monde a faim, et qu'il ne se soucie pas de la culture ; et que c'est artificiellement que l'on veut ramener vers la culture des pensées qui ne sont tournées que vers la faim.

Le plus urgent ne me paraît pas tant de défendre une culture dont l'existence n'a jamais sauvé un homme du souci de mieux vivre et d'avoir faim, que d'extraire de ce qu'on appelle culture, des idées dont la force vivante est identique à celle de la faim.

Nous avons surtout besoin de vivre et de croire à ce qui nous fait vivre et que quelque chose nous fait vivre, - et ce qui sort du dedans mystérieux de nous même, ne doit pas perpétuellement revenir sur nous-mêmes dans un souci grossièrement digestif.

Je veux dire que s'il nous importe à tous de manger tout de suite, il nous importe encore plus de ne pas gaspiller dans l'unique souci de manger tout de suite notre simple force d'avoir faim.

Si le signe de l'époque est à la confusion, je vois à la base de cette confusion une rupture entre les choses, et les paroles, les idées, les signes qui en sont la représentation.

(Antonin ARTAUD, 1938, *Le Théâtre et son Double*)

(Les rappels qui suivent sont destinés à nous sensibiliser à la différence de latitude entre la catharsis appelée par la tragédie antique, à laquelle Antonin Artaud est resté fidèle, et le "tripot" rhétorique.)

A. Ambiguïté de la rhétorique

La rhétorique (1) désigne traditionnellement l'art de bien parler, l'éloquence. Les règles de cette dernière ont été formalisées au moment de l'avènement de la démocratie, et participent du "miracle grec". Platon et Aristote lui consacrent des textes que Cicéron revisitera dans un des classiques de notre culture, *De Oratore*. Leur existence nous signale que "bien parler" ne va pas de soi (C'est d'ailleurs sur la base de ce constat que nous sommes amenés à nous lire et à nous écrire !).

Or, Jean-Denis Bredin souligne avec justesse que *"L'une des grandes erreurs que commettent volontiers les orateurs, les avocats comme les hommes politiques, c'est de croire que l'éloquence est un don"*.

(Vous pouvez découvrir la réponse que lui adresse Thierry Lévy en *annexe 15*.)

L'éloquence est ainsi un travail, ce qui la rend d'emblée suspecte ; Olivier Reboul (2) ne manque pas de le souligner :

*"Le procédé par excellence de l'art oratoire est de se faire oublier ; c'est un des lieux les plus anciens ; pour être crédible, l'orateur commence par dire qu'il n'en est pas un, qu'il laisse parler les faits, ou son cœur, ou sa conscience. Le bon avocat, dit Cicéron (*De Oratore*, II, 310), cherche à plaire et à émouvoir tout en affirmant qu'il ne vise qu'à démontrer. La première règle de la rhétorique est donc de paraître sincère en affirmant qu'on ne fait pas de rhétorique (...). Il y a d'ailleurs des figures de la sincérité, comme l'inversion, la délibération, l'épanorthose, etc ; car, en donnant au discours l'apparence de l'imperfection, elles le rendent plus naturel et plus crédible. "*

Et il poursuit :

"(...) Sincère ou non, le discours, en tant qu'il est rhétorique, confère un pouvoir à celui qui le tient ; il est, par son art, manipulateur."

1) La rhétorique est l'étude du discours et de ses propriétés. Elle a une triple source : littéraire, juridique et philosophique (Roland Barthes, dans un article sur "L'ancienne rhétorique", la définira comme une technique, un enseignement, une science, une morale, une pratique sociale... un jeu !).

Elle comporte trois genres (délibératif, judiciaire, épideictique) et cinq parties : l'invention, qui est la recherche des idées, la disposition, c'est-à-dire le plan, l'ordre de présentation des idées (traditionnellement, on distingue l'**exorde**, destiné à capter l'attention de l'interlocuteur, la **narration**, qui expose les faits, la **confirmation**, énonçant les arguments, et la **péroration** ou **épilogue**, qui résume le discours et se termine par un appel émouvant), l'élocution, qui est la "mise en style" du discours (selon un niveau de langue, des tropes, figures de style...). La mémoire et l'action (prestation orale) sont moins fréquemment étudiées.

(2) Olivier REBOUL, *La Rhétorique*, 1984, Paris, P.U.F.

Mais ce pouvoir peut demeurer ignoré :

- soit par l'interlocuteur, qui n'a pas conscience de subir une *propagande* ;
- soit par les deux protagonistes du "dialogue", auquel cas on parlera d'*idéologie*.

Ces deux phénomènes méritent d'être mis en relief, en raison de leur **invisible** dangerosité :

B. Langues en péril

Mallarmé pensait, par sa poésie, "donner un sens plus pur aux mots de la tribu". Ses héritiers se sont heurtés à une phénoménale défiguration de leur langue :

1) LTI

Victor Klemperer, philologue allemand, enseignant à l'Université de Dresde, protégé de la déportation par un mariage mixte, fut destitué de son poste en 1935 et contraint de travailler comme manœuvre dans une usine de sa ville ; il rédigea son journal (*LTI*) à partir de 1933 et parvint à le sauver, en dépit des fouilles régulières des nazis. Il a examiné comment *"l'effet le plus puissant ne fut pas produit par des discours isolés, ni par des articles ou des tracts, ni par des affiches ou des drapeaux, il ne fut obtenu par rien de ce qu'on était forcé d'enregistrer par la pensée ou la perception."*

Il nous rend ainsi attentif au fait que le discours propagandiste a certes existé, mais qu'il ne fut pas aussi déterminant qu'on le croit dans l'entreprise hitlérienne de nazification de la langue.

"Le nazisme s'insinua dans la chair et le sang du grand nombre à travers des expressions isolées, des tournures, des formules syntaxiques qui s'imposaient à des milliers d'exemplaires et qui furent adoptées de façon mécanique et inconsciente."

Cette *novlangue* (lire **annexe 16**) évoquée par George Orwell dans son roman 1984, est actualisée par Eric Hazan

2) LQR

Dans un opuscule intitulé *LQR*, paru au Seuil en 2006, E. Hazan commence par se référer aux travaux de Nicole Loraux sur *La cité divisée, l'oubli dans la mémoire d'Athènes*, pour montrer que la hantise de la guerre civile plane sur l'institution démocratique, et qu'il s'agit de l'éliminer par *"l'évitement des mots du litige, le recollage permanent des morceaux et le recours à l'éthique"*. Progressivement, ses observations rejoignent celles de V. Klemperer sur la transformation du sens des mots, et leur évitement ; à propos de l'effacement du mot "prolétaire", par exemple, il observe : *"Pourtant, il fallait bien trouver une façon de désigner ceux qui vivent dans la misère, désormais trop nombreux pour être simplement frappés d'invisibilité. Les experts les ont baptisés : ce sont les exclus."*

Le remplacement des exploités par les exclus est une excellente opération pour les tenants de la pacification consensuelle, car il n'existe pas d'exclueurs identifiables qui seraient les équivalents modernes des exploiters".

En somme, il constate les ravages de l'euphémisme, en rappelant "l'imbattable Endlösung, la solution finale", qui consista à assassiner massivement des populations désarmées dans des camps d'extermination. A propos du mot "crise", il remarque par exemple que :

"ce mot est issu du vocabulaire de la médecine classique" et "désigne un moment grave mais limité dans le temps (...). La dérive du mot, actuellement employé à contresens, n'est pas innocente : parler de crise à propos du logement, de l'emploi, du cognac ou de l'éducation n'implique pas que leurs problèmes vont être résolus à court terme. Chacun sait qu'ils sont tout à fait chroniques mais l'évocation d'une crise (...) contribue à calmer les impatiences, ce qui est bien l'un des buts des euphémismes de la LQR" (langue de bois actuelle).

Nous sommes donc appelés à la vigilance, afin de ne pas entériner une subtile rupture du pacte symbolique, ce dernier présupposant une adéquation entre la chose dont je parle et ce que j'en dis. Dans le cas contraire, le mensonge, comme le "silence de mort", évoqué par Pascal Quignard en **annexe 5**, finit par rendre fou.

3) disparition des langues

La disparition d'une langue aboutit à une autre forme de "silence de mort".

Plus d'un tiers des langues est menacé de disparition d'ici à la fin du siècle, selon un article paru dans *Le Monde Magazine* le 21 novembre 2009,

"langues qui ne bénéficient d'aucun enseignement public, d'un accès restreint aux médias et d'un nombre limité de locuteurs", selon Mattéa Battaglia. Elle ajoute que

"41 % des Français ne parlent aucune langue étrangère et 52 langues sont menacées en France, selon l'UNESCO, dont 26 dans la métropole."

La multiplicité des langues ne serait pas rentable...

4) le règne des chiffres

Parallèlement à cette nouvelle péripétie dans l'abandon du chantier la tour de Babel, la prolifération des chiffres se profile comme un illusoire rétablissement possible de **la langue unique**, totalitaire, qui mettrait tout le monde d'accord, sur la base du modèle causal, omniprésent dans les modèles dominants des sciences économiques, qui entretient la religion des faits, vérifiables, mesurables. Ces derniers sont certes en adéquation avec certaines réalités, mais "les faits sont bêtes", dit-on parfois ; ils sont également "têtus", disait Lénine, suggérant par là qu'ils doivent retenir l'attention. Et Nietzsche de conclure :

"Il n'y a pas de faits, il n'y a que des interprétations"... ce qui est beaucoup dire.

II. Puissance du langage

A. Institués dans le langage

Nous sommes "de la vie qui parle", selon l'expression attribuée à Pierre Legendre ; nous ne savons donc pas de quoi nous sommes capables, "*on ne sait pas ce que peut un corps*", comme nous l'enseigne Spinoza (1).

Cette affirmation nous encourage à revenir sur ce langage qui nous constitue, pour constater que nous ne pouvons en parler qu'en étant pris dans **un appel qui ruine toute prétention à l'objectivité absolue**, à la maîtrise de quelque projet ou transmission que ce soit. Nous ne maîtrisons pas le sens de nos vies.

(Lire *annexe 17*, Valère Novarina)

Le *Cours de linguistique générale* de Ferdinand de Saussure, séparant l'image acoustique du mot (signifiant) de la représentation qui s'y attache (signifié), nous a offert un moyen d'approcher le phénomène de la **sub-jectivité** : pourquoi ne sommes-nous pas semblables ? Parce que **ce que nous "jetons"** (jectivité) "sous" (sub) de mêmes mots est différent. La question de la place que nous occupons, forcément singulière, nous a déjà sensibilisés à cette question :

"L'homme ivre d'une ombre qui passe
Porte toujours le châtiment
D'avoir voulu changer de place."

Nous aimerions changer de place parce que, êtres de langage, nous sommes prisonniers de nos représentations. Elles se sont construites en interaction avec notre "milieu", avec la participation de notre *imaginaire*, chargé d'affects. Il nous pousse à croire que "l'herbe est toujours plus verte chez les autres...", du fait de l'hypothèse évoquée en début de cours, d'une structure familiale Père-Mère-Enfant, qui nous **institue dans le langage** mais nous contraint dans le même temps à faire l'expérience de la **rivalité** ("concurrence", dit-on ailleurs...) :

"*La jalousie est ce qui fait de nous un être social*", disait Françoise Dolto, sous-entendant que nul n'échappe à cette forme de tragédie. A la verdeur de l'image évoquée plus haut, avatar du "souverain bien" présenté dans l'introduction, nous sommes sommés de **renoncer pour advenir** :

1) Miguel Benasayag se réfère à cette phrase de Spinoza au moment d'évoquer son expérience de la torture dans les geôles de la junte argentine, dans un livre intitulé *Parcours*, paru en 2001 chez Calman-Lévy. Philosophe, psychanalyste, chercheur en épistémologie et ancien résistant guévariste franco-argentin, il est l'auteur, en 1987, d'une thèse intitulée *Du sujet dans les prisons politiques, étude du rapport sujet-discours dans une situation-limite*

"*Tel est le prix à payer : la mort de l'image contre ma propre vie*", annonçait Roland Barthes dans un des *Fragments du Discours amoureux*...

Cette "image" est peut-être une figure de *l'enfant en nous*, auquel Isaac/ Ismaël et Iphigénie nous auraient culturellement introduits : elle nous capture au point que si elle ne peut se dire, "elle ne peut que se montrer", dans des manifestations qui nous échappent et expliquent l'extrême dangerosité dans laquelle vivent les peintres : Gérard Garouste en témoigne dans un livre récent, justement intitulé *L'Intranquille*.

(lire le texte de Serge Leclaire en **annexe 18**)

Le sentiment d'injustice est donc à la fois structurel et conjoncturel. Il justifie la profonde attention que les *jurisprudents* romains ont portée au Droit, et leur souci de mettre l'éloquence en travail pour en faire une *méthode*. C'est en cela que, loin des errements reprochés aux sophistes, elle inspirera, à travers la **dialectique** qui la trame, l'élaboration juridique des Romains.

B. Dire le Droit

La tradition romaine a progressivement séparé le droit de la religion, en affirmant que la volonté des dieux ne se manifeste que de manière particulière, à travers des *situations*. Une classe de juristes professionnels a travaillé, pendant toute la période dite classique (jusqu'au troisième siècle de notre ère), à créer une casuistique construite sur des "responsa". Le **droit**, civil, s'est ainsi séparé de la **lex**, publique, chargée de commander une conduite. Ce droit qu'ils nous ont légué résulte donc du procès, du **dialogue** : les romains ont progressivement institué des tribunaux comparables à ceux des Grecs, évoqués dans notre deuxième partie. Ainsi s'ébauche la **jurisprudence**, l'une des quatre sources du droit, aux côtés de la loi, la coutume et la doctrine. Le droit romain, à travers ses "jurisprudents", considèrera que "*le droit est chose qui se dit*" ; il n'est pas une morale, il est chargé de "*dire la part des biens et charges qui revient à chacun*" (ce que l'étymologie du mot "nomos", qui renvoie au partage, illustre clairement).

Le droit ne relève ni de l'arbitraire, ni de la persuasion (rhétorique), mais de l'une forme de **connaissance**. La jurisprudence a été "l'étude des réalités", elle présupposait que "le droit est dans la cause" : dans chaque cause, le jurisconsulte s'efforçait de saisir une forme commune ; il s'employait à **donner un nom** aux différents types de causes et faisait l'hypothèse que, de manière latente, un droit est donné dans les choses.

Cette source du droit a été oubliée ; les vagues d'invasions barbares ont favorisé l'émergence d'une forme de **positivisme juridique** assimilant le droit à la loi (sur la base d'un syllogisme qui, partant d'une loi qui dit X, cherche comment le cas se rapporte à X et en déduit le jugement prescrit par X). On ne peut donc s'étonner ni du projet qui (au plus loin d'une logique de la parole) court depuis une quinzaine d'année, de rendre certains jugements par informatique, ni de la progressive substitution de l'administration aux lois.

Michel Villey (1), à qui nous empruntons ces travaux historiques, plaide donc pour un **art judiciaire** : un mouvement plus qu'un résultat, consistant à chercher le juste enfoui dans la nature des « choses » (la chose renvoyant par son étymon au mot "cause"), par la médiation de textes juridiques mais avant tout par le dialogue, lors du procès qui voit s'élaborer les sentences.

Le pouvoir d'interprétation des jurisprudents allait jadis jusqu'à inclure l'appréciation de l'opportunité de s'attacher à la loi écrite ! Le texte n'était donc pas une fin en soi, mais un moyen de trouver une réponse juste, de **l'équité**.

Parce que l'art de la dialectique s'est perdu, les legalistes identifièrent progressivement l'équité "au sentiment, à l'intuition, l'irrationnel, l'arbitraire". Or, nous avons essayé de montrer avec Michel Villey que l'équité a un objet propre et une méthode, dialectique, "qui s'exprime en un réseau de distinctions, définitions, adages" et s'apparente à un artisanat.

Un exemple, cité dans la presse il y a une quinzaine d'années, nous est resté en mémoire : il concernait une femme qui, travaillant pour élever seule ses enfants, fut amenée, faute de moyens, à voler pour eux de la viande dans un supermarché. En bon artisan du droit, le juge qui eut à connaître l'affaire et appliquer le Code Pénal, extirpa de la nuit juridique de l'époque un concept jurisprudentiel précieux, qui lui permit de ne pas sanctionner son geste : *l'état de nécessité*. Ce jour-là ressuscita, de manière certes éphémère, ce que le droit romain appelait *l'auctoritas*.

C. De la justice à la justesse : éloge de la parole

Au moment de rendre un jugement, les magistrats disposent d'un adage destiné à alléger leur charge :

"La plume est servie mais la parole est libre."

Ainsi peuvent-ils se démarquer des contraintes imposées par leurs fonctions et témoigner de l'existence d'une vie intérieure qui les oblige à reconnaître un désaccord, une perplexité. Cette "vignette" juridique rend compte d'une division qui, dans les institutions, nous rend plus que jamais "étrangers à nous-mêmes" : comme Don Quichotte, nous sommes condamnés à nous battre contre des moulins à vent, puisque la cause profonde de nos actes ne cesse de nous échapper. "Je est un autre", selon la formulation poétique *et* théorique de Rimbaud. Il nous faut faire le deuil d'une parfaite adéquation à la personne que nous sommes, la "persona" désignant le masque que portaient les acteurs du théâtre antique pour faire entendre ("*per sonare*") leur voix. Ce masque équivaut au statut juridique de la "personne physique". Il existe pour l'enfant à naître, l'embryon ("personne par destination", disent les juristes), l'enfant adoptif, institué dans une nouvelle filiation. Il emporte donc des conséquences proprement *poétiques*, si l'on se réfère au sens grec du mot "poïesis", qui signifie "agir, créer" : le droit constitue un immense théâtre, composé de personnes, de choses et d'actions. Nous jouons nos rôles, tenons nos places en les redéfinissant à travers les principes qui nous trament, en co-auteurs permanents du texte institutionnel. Dans le meilleur des cas, nous sommes occupés à bâtir une coûteuse jurisprudence : celle qui sanctionne la manière de laquelle, sujets humains, nous interprétons nos fonctions (référées à des statuts) : fiches de postes, etc... qui obligent à

(1) Michel Villey, professeur à l'Université de droit, d'économie et de sciences sociales de Paris, publia en 1984 chez Dalloz deux volumes de *Philosophie du droit*.

faire face à des crises institutionnelles qui nous affectent gravement. (1)
Le procès juridique et le poème dramatique, comme la pratique médicale, offrent une tribune à la *crise*. Ils ont pour dénominateur commun un concept en relation directe avec **la vérité** susceptible de la dénouer : **la vraisemblance**, au sens où l'entendait Chapelain, au XVII^e siècle :

"La vraisemblance est l'objet immuable de la poésie", écrivait-il.

Nous la définissons comme le moment où nous sortons de la langue de bois qui nous *chossait* parce qu'une *représentation de mot* se connecte à une *représentation de chose jusque là silencieusement captive du corps, qu'elle affectait en secret* : moment d'émotion, d'interprétation, catharsis, sacrifice, qui éprouve et bouleverse un sujet qui accepte de faire l'expérience de la parole mais aussi bien de la **lecture**, sous toutes ses formes (rappelons que le mot "lex", qui désigne la loi, participe de l'étymologie du mot "lecture", qui renvoie par ailleurs à la "cueillette"). L'amour, la poésie, la joie sont des moments de grâce par lesquels, pour le meilleur et pour le pire, nous *rencontrons* notre désir, la puissance qu'il génère. Si nous acceptons de payer le prix tragique qu'exige sa connaissance. A ce propos, je vous demande de prendre la peine de **lire** les paroles qu'Œdipe offre à ses filles, au moment où, aveugle déjà, il manifeste sa compassion à leur égard, dans cette commune précarité qui l'ouvre à une prière adressée à leur oncle. J'y déchiffre pour ma part une définition de ce que serait, dans le cadre de cette institution première qu'est la famille, un bon père : non pas un être irréprochable qui n'existe que dans nos rêves, mais cet homme brisé, déjà aveugle, qui trouve pourtant **la force** de s'incarner à travers ses *erreurs*, et que sa pauvreté de roi déchu ouvre au monde, par *une demande éperdue de présence* :

.../...

(1) Je remercie ici votre directeur d'études, qui a pris le risque de me proposer ce cours et de me laisser travailler en toute liberté.

"O mes enfants, où donc êtes-vous ? Venez, venez vers ces mains fraternelles, qui ont fait ce que vous voyez de ces yeux tout pleins de lumière du père dont vous êtes nées ! ce père, mes enfants qui, sans avoir rien vu, rien su, s'est révélé soudain comme vous ayant engendrées dans le sein où lui-même a été formé !... Sur vous aussi, je pleure -puisque je ne suis plus en état de vous voir- je pleure, quand je songe combien sera amère votre vie à venir et quel sort vous feront les gens. A quelles assemblées de votre cité, à quelles fêtes pourrez-vous bien aller, sans retourner chez vous en larmes, frustrées du spectacle attendu ? Et, quand vous atteindrez l'heure du mariage, qui voudra, qui osera se charger de tous ces opprobres faits pour ruiner votre existence, comme ils ont fait pour mes propres parents ? Est-il un crime qui y manque ? Votre père a tué son père ; il a fécondé le sein d'où lui-même était sorti ; il vous a eues de celle même dont il était déjà issu : voilà les hontes qu'on vous reprocher ! Qui, dès lors, vous épousera ? Personne, ô mes enfants, et sans doute, vous faudra-t-il vous consumer alors dans la stérilité et dans la solitude. O fils de Ménécée, puisque tu restes seul pour leur servir de père -nous, leur père et leur mère, sommes morts tous les deux- ne laisse pas des filles de ton rang errer sans époux, mendiant leur pain. Ne fais point leur malheur égal à mon malheur. Prends pitié d'elles, en les voyant si jeunes, abandonnées de tous, si tu n'interviens pas. Donne m'en ta parole, prince généreux, en me touchant la main... (Créon lui donne la main). Ah ! que de conseils, mes enfants, si vous étiez d'âge à comprendre j'aurais encore à vous donner ! Pour l'instant, croyez-moi, demandez seulement aux dieux, où que le sort vous permette de vivre, d'y trouver une vie meilleure que celle du père dont vous êtes nées."

(SOHOCLE, *Œdipe Roi*, 430 av. J.-C)

CONCLUSION

Vous aurez compris que le cours de culture générale s'est réfugié dans les annexes, et que le texte qui les précède est simplement destiné à les éclairer, afin qu'elles vous parviennent.

Mais "Je ne sais pas ce que j'ai dit avant d'avoir la réponse à ce que j'ai dit", écrivait Norbert Wiener, l'un des fondateurs de la cybernétique. Je suis donc dans l'attente anxieuse de vous **lire**, dans le cadre ce Lycée, où vous venez chercher les moyens d'affirmer votre place dans le monde.*

Bon courage à vous !

Patricia Colomb, mars 2014

* Je dédie ce cours à Constance W. : puisse-t-elle continuer de m'enseigner le sens de son prénom !

EPILOGUE

Toujours

"La chose
importante
est
la chose
évidente
que
personne
ne
dit."

(Charles Bukowski, *Le ragoût du septuagénaire*, 1983-1990)

ANNEXES

Annexe 1

Exercice corrigé de l'épreuve d'examen (Camus, "le siècle de la peur")

Première partie

La problématique

L'auteur constate que le monde est dans une impasse : il ne peut plus compter sur "la parole et le cri", qui l'ont sauvé par le passé, parce que "la peur" parvient à imposer le silence. La parole constitue une force, parce qu'en appelant "d'autres valeurs", elle crée de l'espérance et de la confiance. Mais elle se heurte à la puissance de la science, mise au service de la guerre ("bureaux et machines") et des idéologies totalitaires ("messianisme sans nuances").

Constatant cette destruction par manipulation de la peur, il écrit pour proposer de ne plus se la "cacher" à soi-même, de la reconnaître, et ainsi perturber le fonctionnement de ce cercle vicieux.

Les points de vue en présence

La plupart des humains sont réduits à une forme de bestialité, du fait que la sagesse des anciens ne leur est plus d'aucun secours et que la terreur qui les habite les amène à ne plus se parler, afin de pouvoir supporter le malaise en l'oubliant. Les criminels de guerre, les idéologues et d'autres personnes trouvent favorable pareil silence ; certains, à l'inverse, se sont tus pendant la guerre, parce que la parole ne leur aurait rien rapporté ; l'intérêt constitue donc le lien de parenté entre ces deux groupes. La guerre ayant infligé un démenti aux fascistes, demeurent les autres "croissants" évoqués par Camus, qui communiquent dans l'imaginaire et contribuent aussi à l'isolement de ceux qui, avec l'auteur ("nous"), ne peuvent vivre que dans le dialogue et l'amitié, amoureux de la beauté, ayant perdu leur monde. Ces derniers pourront-ils compter sur le "grand nombre" des hommes saturés de violence, qui n'ont pas forcément le goût du dialogue, mais encore moins celui du forçage ?

Les aspects de la culture

Le propos de Camus est à la fois politique et anthropologique.

Il écrit au début de la guerre froide, en évoquant le communisme et le fascisme (à travers Franco). La dangerosité de ces systèmes est aggravée par les connaissances scientifiques légués par les siècles précédents, et la dimension historique de l'aventure humaine l'amène à constater la singularité de son temps, cette *peur*, considérée comme un mécanisme psychosociologique. Elle résulte d'une faillite philosophique : la vie n'offre plus d'ouverture relationnelle, esthétique, intellectuelle (les "facultés", l'"abstraction"), ou économique (les "ateliers", les "machines", les "bureaux"), sauf pour ceux dont l'imaginaire est stimulé par une religion ou une doctrine.

Situer dans l'espace et le temps

L'Europe reste ainsi marquée par la bipartition. 1948 : d'une part le Général Franco a rétabli la monarchie et s'est nommé régent à vie, d'autre part le gouvernement soviétique a refusé l'aide américaine et contraint la Tchécoslovaquie à suivre la même voie ;

le texte de Camus s'inscrit donc dans un contexte de début de Guerre Froide qui explique les exemples de "technique de la peur". En France règne une certaine instabilité ministérielle et des grèves soutenues par les communistes troublent la vie économique et sociale.

Deuxième partie

Définition

Camus amplifie sa définition de la peur en l'élevant au rang des phénomènes majeurs de la modernité : la science et la technique. Cette lecture inattendue de l'Histoire justifie le recours au mot "terreur", elle sous-entend que l'être humain est perdu : sa peur est présente comme un bloc qui l'arrache à lui-même, car l'expérience des guerres et des idéologies, le privant de sa parole, le prive aussi de sa pensée (comme nous l'a expliqué Simone Weil dans son commentaire de *L'Illiade*). On en déduit que celles-ci sont la condition d'existence de la beauté du monde et des visages, et que la peur peut se définir comme le rapt du dialogue, de la réflexion, de l'amitié. Elle est un mécanisme psychologique élevé au rang de mode de gouvernement. L'écriture de Camus et notre lecture se présentent dès lors comme une occasion de commencer à rétablir ce dialogue.

On peut souligner l'importance des "forces aveugles et sourdes", qui, nécessairement personnifiées, s'apparentent à des monstres grégaires et endoctrinés.

Recherche des causes

Le monde décrit par Camus n'est plus inspiré par les muses, ni transmis par la tradition : la science a abouti à des productions technologiques puissantes, qui nourrissent un fantasme fonctionnaliste. Les institutions politiques se heurtent tragiquement au gigantisme des organisations économiques mondialisées. Ce choc se traduit par exemple par l'apparition du mot "gouvernance", dont on peine à comprendre comment il parviendrait à se conjuguer avec la démocratie. C'est pourquoi le silence qu'évoque Camus se présente déjà, cinquante ans avant notre ère, comme une manifestation de la "réification" évoquée par B. Stiegler. Il s'accorde avec l'idée que, du fait de ces connaissances technici-sées, "la cohésion sociale et la culture du quotidien" disparaissent, du fait d'experts qui nous livrent à "des *appareils* commerciaux (...) nous plongent dans l'anxiété". Ce constat nous fournit l'occasion de jeter un regard critique sur le modèle scientifique dominant, causal.

Principes et significations

Camus, écrivain, en appelle à "d'autres valeurs", qui sont esthétiques, lorsqu'il évoque "la beauté du monde et des visages", mais comportent aussi une dimension éthique (qu'il s'agit de ne pas confondre avec la morale), si nous acceptons l'idée que dans l'acte de "voir", qui fournit son étymologie au mot "visage", est contenue l'idée du re-spect, d'une re-connaissance que nous devons à qui nous fait face.

Il évoque implicitement les sociétés traditionnelles, qui nous enseignent, à travers l'ethnologie et l'anthropologie, qu'on "ne verra jamais gouverner une société sans musique, sans célébrations, sans récits fantastiques, c'est-à-dire sans fictions" (P. Legendre, interview *Télérama* 1998). La mémoire de leur "cri" s'oppose à la bestialité des "chiens" qui, privés de travail, ne croient plus en la "parole". Le chômage de ceux qui sont "sans promesse de mûrissement" peut en effet s'interpréter comme une vaste

opération de refoulement du désir de vivre dans la *rencontre*, plutôt que dans l'asservissement à des promesses de pouvoir, d'argent, de sécurité absolue.

3 *Limites, point de vue personnel (à moi, P. Colomb)*

Après pareil constat, la tentation est grande de courir vers une *solution* qui libèrerait nos consciences. Ainsi se construisent les *idéologies*... et les cercles vicieux ! Car la solution, à laquelle il s'agirait de se *soumettre*, ne consiste-telle pas à nous faire croire que nous pourrions malgré tout *changer de place* ?

4. *Actualité*

Le concept de "désublimation répressive", forgé par Herbert Marcuse, semble pertinent pour désigner un des prolongements modernes de cette "vie de chien" : les discours dominants, médiatique, publicitaire, incitent à une consommation sans frein qui n'est pas favorable à la sublimation, la création, la pensée : "dépenser plutôt que penser", tel pourrait être le slogan... ce qui se traduit, au niveau artistique auquel se situe notre auteur, par une animation divertissante qui remplace désormais la méditation. Nos médias de masse et notre système éducatif entendent-ils les "cris d'avertissements, (...) les conseils, (...) les supplications" ? Ne contribuent-ils pas plutôt à les réprimer ?

(Les indications méthodologiques qui suivent sont rédigées en italiques. Peut-être les trouverez-vous trop copieuses à votre goût, mais je préfère vous fournir des repères nombreux, sur lesquels vous avez la possibilité de revenir par courriel.)

Première partie :

I. *La problématique.*

Elle s'exprime toujours par une contradiction, qui pose un "problème", jeté (blème) devant (pro) soi. Elle relève d'un dire ("diction") contré ("contra"), un blocage.

Elle appelle des connecteurs logiques marquant l'opposition : "mais, alors que, bien que, pourtant..."

- A) *On peut la représenter sous la forme d'une tension entre deux pôles, ici X et Y. Ces "extrémités", selon les cas, "s'opposent", sont "incompatibles", ce dernier terme*

signalant clairement que la souffrance (pathos) est de la partie.

Je vous propose l'écrit de travail suivant :

X	* ----- *	Y
<i>Parole et cri</i>		<i>peur et silence</i>

B) Forces de X : - autres valeurs
- espérance
- confiance

Forces de Y : - science
- guerre
- idéologie

C) Evaluation des forces :

quelque chose a été détruit, MAIS
la guerre a gagné en
. instrumentalisant la peur (technique).

possible de "considérer"
cette peur, ne pas la "blâmer"
afin de continuer à vivre.

L'auteur constate que le monde est dans une impasse : il ne peut plus compter sur "la parole et le cri", qui l'ont sauvé par le passé, parce que "la peur" parvient à imposer le silence. La parole constitue une force, parce qu'en appelant "d'autres valeurs", elle crée de l'espérance et de la confiance. Mais elle se heurte à la puissance de la science, mise au service de la guerre ("bureaux et machines") et des idéologies totalitaires ("messianisme sans nuances").

Constatant cette destruction par manipulation de la peur, il écrit pour proposer de ne plus se la "cacher" à soi-même, de la reconnaître, et ainsi perturber le fonctionnement de ce cercle vicieux.

II. Les points de vue et les aspects de la culture

A. Les points de vue

Je vous propose l'écrit de travail suivant :

Les points de vue au sortir de la guerre.

- l'auteur dit "nous" : lui et son lecteur, "l'homme" ?
- la plupart des hommes : vivent comme des chiens : no future !
- sauf les "croyants"
- les ancêtres : parlaient, criaient
- ceux qui sont sûrs de leur idéologie
- les criminels de guerre
- ceux qui jugent inutile de parler
- ceux qui se cachent à eux-mêmes leur peur
- ceux qui ont intérêt à produire de la peur
- l'histoire est personnifiée : on lui livre des hommes
- les gens qui croient avoir absolument raison
- ceux qui ne peuvent vivre que dans l'amitié avec les hommes
- un grand nombre d'Européens (dégoûtés)

Comment classer ces points de vue ?

Qu'en pensez-vous ?

Les opérations mentales d'Aristote, évoquées au moment de la présentation du schéma heuristique de notre première partie, peuvent-elles nous être utiles ?

Nous avons certes **énuméré** les points de vue : il reste à les **comparer, distinguer, classer**, pour pouvoir les **définir**.

Observons comment ils s'opposent ou se complémentent :

- criminels de guerre et idéologues se confondent-ils avec ceux qui ont intérêt à produire de la peur ?

Rejoignent-ils les "croyants" ?

- "la plupart des hommes" sont dépouillés de l'enseignement des ancêtres par la situation

qu'ils vivent.

Se confondent-ils avec ceux qui se cachent leur propre peur ?

- Comment identifier ceux qui "ne parlaient pas parce qu'ils le jugeaient inutile" ? N'ont-ils pas fait l'expérience de la parole, occupés à la seule utilité, qui n'a rien à voir avec la "beauté" ? On note l'imparfait, qui renvoie à la période de la guerre.
- une alliance est-elle possible entre "ceux qui ne peuvent vivre que dans l'amitié", qui sont logiquement minoritaires et particulièrement éprouvés (ils connaissent la "fin du monde") et ceux qui sont "un grand nombre", "rassasiés" d'horreurs, ce qui signifie qu'ils ont eu faim (d'espoir ?) mais qu'ils sont saturés d'horreurs et veulent "être convaincus autrement" que par la violence, sans être dans l'exigence de la beauté et du dialogue, mais qui pourraient opter pour lui pour échapper au pire. Peut-être rejoignent-ils les "chiens" du début du texte ? La mise en forme de ces hypothèses aboutirait à une synthèse de ce type :

La plupart des humains sont réduits à une forme de bestialité, du fait que la sagesse des anciens ne leur est plus d'aucun secours et que la terreur qui les habite les oblige à ne plus se parler, afin de pouvoir supporter le malaise en l'oubliant. Les criminels de guerre, les idéologues et d'autres personnes trouvent favorable pareil silence ; certains, à l'inverse, se sont tus pendant la guerre, parce que la parole ne leur aurait rien rapporté ;

***L'intérêt** constitue donc le lien de parenté entre ces deux groupes. La guerre ayant infligé un démenti aux fascistes, demeurent les autres "croissants" évoqués par Camus, qui communiquent dans l'imaginaire et contribuent aussi à l'isolement de ceux qui, avec l'auteur ("nous"), ne peuvent vivre que dans le dialogue et l'amitié, amoureux de la beauté ayant perdu leur monde. Ces derniers pourront-ils compter sur le "grand nombre" des hommes saturés de violence, qui n'ont pas forcément le goût du dialogue, mais encore moins celui du forçage ?*

*Les étudiants attentifs auront observé qu'une opération mentale a été sacrifiée dans le travail qui précède : il s'agit de la description, qui engage la subjectivité du lecteur et révèle inmanquablement les **principes** par lesquels il s'est construit. Ils figurent dans la troisième partie du cours, en V, et vont nous offrir les moyens d'enrichir la reformulation.*

*Le mot "**intérêt**", mis en italique, renvoie aux **valeurs pratiques** ; les "croissants" de toutes sortes sont soumis à des **idéologies** ; l'auteur se situe du côté de ceux qui ont fait l'expérience de la parole et de la beauté à travers l'amitié, qui n'ont pas cédé sur leur **désir** en investissant d'autres **valeurs**.*

B. Les aspects

(voir le schéma de la première partie du cours. Ils découlent logiquement des points de vue.)

Le propos de Camus est à la fois politique et anthropologique. Il écrit au début de la guerre froide, en évoquant le communisme et le fascisme (à travers Franco). La dangerosité de ces systèmes est aggravée par les moyens scientifiques légués par les siècles précédents, et la dimension historique de l'aventure humaine l'amène à constater la singularité de son temps, cette *peur*, considérée comme un mécanisme psychosociologique. Elle résulte d'une faillite philosophique : la vie n'offre plus d'ouverture relationnelle, esthétique, intellectuelle (les "facultés",

l'"abstraction"), ou économique (les "ateliers", les "machines", les "bureaux"), sauf pour ceux dont l'imaginaire est stimulé par une religion ou une doctrine.

(Un système de surligneurs de différentes couleurs peut vous permettre de partiellement remplacer ces écrits de travail pour gagner du temps.)

III. Situer dans l'espace et le temps

(Voir deuxième partie du cours et... les manuels d'Histoire du lycée !)

1948 : L'Europe reste marquée par la bipartition : d'une part le Général Franco a rétabli la monarchie et s'est nommé régent à vie, d'autre part le gouvernement soviétique a refusé l'aide américaine et contraint la Tchécoslovaquie à suivre la même voie ; le texte de Camus s'inscrit donc dans un contexte de début de Guerre Froide qui

explique le choix des exemples "techniques". En France règne une certaine instabilité ministérielle et des grèves soutenues par les communistes troublent la vie économique et sociale.

IV. Définir

*Faute de dictionnaire, il est important de disposer d'une méthode permettant de **construire une définition**, qui ne sera jamais qu'une convention, ce qui doit vous rassurer : la définition parfaite n'existe pas, elle construit du mieux qu'elle peut un rapport entre le mot et la chose (la "cause", si l'on se réfère à l'étymologie) qu'il évoque. Pour y voir clair, l'on peut commencer par classer le mot dans une grande **catégorie** : la peur est un sentiment, il passe par le corps. Il le paralyse, le glace ; la "trouille" désigne une violente diarrhée !*

Le mot est peut-être polysémique : admet-il plusieurs sens ? Si cette polysémie est susceptible d'affecter le sens du texte, n'hésitez pas à la signaler et à l'analyser. Lui connaît-on des synonymes ? De l'appréhension à l'épouvante, l'éventail est large. C'est par la comparaison du mot avec ses synonymes que l'on parvient à affiner sa propre définition du mot, en faire apparaître les nuances. Observez également comment les aspects de la culture permettent de préciser dans quelle pertinence (1) le mot se situe : la "phobie", désignant une "attaque de panique" devant un objet "qui joue comme signal d'angoisse" (2), relève de la psychiatrie et/ou de la psychanalyse. La "panique", par exemple, admettra volontiers une acception sociologique, conceptualisée dans ce cadre.

1) La pertinence désigne la "qualité de rapport" entre l'objet et le discours que l'on tient sur lui.

(2) CHEMAMA Roland et VANDERMERSCH Bernard; Dictionnaire de la psychanalyse, Larousse-Bordas 1998, 462 pages.

Sur un écrit de travail,

*on peut énumérer et décrire les composantes de la notion **dans le texte**, puis les comparer et les distinguer pour parvenir à les classer, c'est-à-dire reprendre nos opérations mentales de base. La même démarche vaut pour l'analyse de la définition, même implicite, d'un auteur.*

Exemple d'écrit de travail (préparation de la réponse)

Enumérer et décrire

- la peur est classée au même rang que les sciences
- elle est liée à l'avenir
- elle nous animalise
- c'est une peur nouvelle
- elle est liée à l'absence de dialogue
- c'est une peur inconsciente
- c'est une technique
- il y a deux sortes de peurs : celle, générale, des guerres et celle, toute particulière, des idéologies.
- cette peur est une terreur
- liée à la perte par un homme d'une part de lui-même, celle qui apprécie la beauté (du monde, des visages)
- cette peur est incompatible avec la réflexion

Comparer, distinguer, classer (= catégoriser) :

- peur et terreur
- sciences et technique
- dialogue et réflexion, amitié des hommes,
- peur et division de l'humain
- l'objet de la peur : idéologies, guerres
- beauté du monde et des visages

Camus amplifie sa définition de la peur en l'élevant au rang des phénomènes majeurs de la modernité : la science et la technique. Cette lecture inattendue de l'Histoire justifie le recours au mot "terreur", elle sous-entend que l'être humain est perdu : sa peur est présente comme un bloc qui l'arrache à lui-même, car l'expérience des guerres et des idéologies, le privant de sa parole, le prive aussi de sa pensée. On en déduit que celle-ci est la condition d'existence de la beauté du monde et des visages, et que la peur peut se définir comme le rapt du dialogue, de la réflexion, de l'amitié. Elle est un mécanisme psychologique élevé au rang de mode de gouvernement. L'écriture de Camus et notre lecture se présentent dès lors comme une occasion de commencer à rétablir ce dialogue.

On peut souligner l'importance des "forces aveugles et sourdes", qui, nécessairement personnifiées, s'apparentent à des monstres grégaires et endoctrinés.

Deuxième partie :

Cette deuxième partie est plus "plastique" : sa composition peut varier en fonction du texte d'étude, et certaines considérations primer sur d'autres.

I. Recherche cause

La recherche de causes répond à la question "Pourquoi ?" et renvoie à la méthode de recherche expérimentale. Elle surgit de la problématique, que nous rappelons ci-dessous.

X	* ----- *	Y
<i>Parole et cri</i>		<i>peur et silence</i>

B) Forces de X : - autres valeurs
 - espérance
 - confiance

Forces de Y : - science
 - guerre
 - idéologie

<p>C) <u>Evaluation des forces</u> :</p> <p>quelque chose a été détruit, la guerre a gagné en . instrumentalisant la peur (technique).</p>	<p>MAIS</p>	<p>possible de "considérer" cette peur, ne pas la "blâmer" afin de continuer à vivre.</p>
--	-------------	---

Ecrit de travail : parcourir le cours

- la technique que nous avons à connaître n'est plus inspirée par les muses,
- ni transmise par une tradition ;
- la science a abouti à des productions technologiques puissantes
- qui nourrissent un fantasme fonctionnaliste.
- la langue de bois contribue à faire taire

Actualisation par le cours et personnalisation

- Les institutions politiques se heurtent tragiquement au gigantisme des organisations économiques mondialisées.
 (Il est regrettable que l'intelligence politique de l'homme soit 100 fois moins développée que son intelligence scientifique", écrit M. Duras sur une des pancartes des manifestants qu'elle fait défiler dans le synopsis de *Hiroshima mon amour*.)
- Ce choc se traduit par l'apparition du mot "gouvernance". Comment ce dernier mot se conjugue-t-il avec la démocratie?
- Le silence qu'évoque Camus est une manifestation de la "réification" évoquée par Bernard Stiegler.
- Il s'accorde avec l'idée que, du fait de ces connaissances technicisées, "la cohésion sociale et la culture du quotidien" disparaissent, du fait d'experts qui nous livrent à "des appareils commerciaux (...) nous plongent dans l'anxiété".
 Ce constat nous fournit l'occasion de jeter un regard critique sur le modèle scientifique

dominant, causal.

Le monde décrit par Camus n'est plus inspiré par les muses, ni transmis par la tradition : la science a abouti à des productions technologiques puissantes, qui nourrissent un fantasme fonctionnaliste. Les institutions politiques se heurtent tragiquement au gigantisme des organisations économiques mondialisées. Ce choc se traduit par exemple par l'apparition du mot "gouvernance", dont on peine à comprendre comment il parviendrait à se conjuguer avec la démocratie. C'est pourquoi le silence qu'évoque Camus se présente déjà, cinquante ans avant notre ère, comme une manifestation de la "réification" évoquée par B. Stiegler. Il s'accorde avec l'idée que, du fait de ces connaissances technici-sées, "la cohésion sociale et la culture du quotidien" disparaissent, du fait d'experts qui nous livrent à "des *appareils* commerciaux (...) nous plongent dans l'anxiété". Ce constat nous fournit donc l'occasion de jeter un regard critique sur le modèle scientifique dominant, causal.

2. Principes et significations

On s'interroge sur ce que la problématique vient signifier, comment elle répond à la question : "Qu'est-ce que cela veut dire ?"

Nous sommes attachés à la prise en compte de cette dimension de la recherche parce que le sens est essentiellement humain, synonyme de plaisir, de joie de vivre.

Camus, écrivain, en appelle à "d'autres valeurs", esthétiques lorsqu'il évoque "la beauté du monde et des visages", mais comportant aussi une dimension éthique (qu'il s'agit de ne pas confondre avec la morale), si nous acceptons l'idée que dans l'acte de "voir", qui fournit son étymologie au mot "visage", est contenue l'idée du re-spect, d'une re-connaissance que devons à qui nous fait face.

Il évoque implicitement les sociétés traditionnelles, qui nous enseignent, à travers l'ethnologie et l'anthropologie, qu'on "ne verra jamais gouverner une société sans musique, sans célébrations, sans récits fantastiques, c'est-à-dire sans fictions" (P. Legendre, interview *Télérama* 1998). La mémoire de leur "cri" s'oppose à la bestialité des "chiens" qui, privés de travail, ne croient plus en la "parole". Le chômage de ceux qui sont "sans promesse de mûrissement" peut en effet s'interpréter comme une vaste opération de refoulement du désir de vivre dans la *rencontre*, plutôt que dans l'asservissement à des promesses de pouvoir, d'argent, de sécurité absolue

3 Pertinence, limites, point de vue personnel

Après pareil constat, la tentation est grande de courir vers une *solution* qui libérerait nos consciences. Ainsi se construisent les *idéologies*... et les cercles vicieux ! Car la solution, à laquelle il s'agirait de se *soumettre*, ne consiste-telle pas à nous faire *croire*

que nous pourrions malgré tout *changer de place* ?

4. Actualité

Le concept de "désublimation répressive", forgé par Herbert Marcuse, semble pertinent pour désigner un des prolongements modernes de cette "vie de chien" : les discours dominants, médiatique, publicitaire, incitent à une consommation sans frein qui n'est pas favorable à la sublimation, la création, la pensée : "dépenser plutôt que penser", tel pourrait être le slogan... ce qui se traduit, au niveau artistique auquel se situe notre auteur, par une animation divertissante qui remplace désormais la méditation. Nos médias de masse et notre système éducatif entendent-ils les "cris d'avertissements, (...) les conseils, (...) les supplications" ? Ne contribuent-ils pas plutôt à les réprimer ?

Annexe 2

Chez le petit enfant qui tète pour vivre, pour survivre, il est possible dès avant la première tétée, dès les premières heures de sa vie, de distinguer l'existence du désir, et de l'inscription du langage comme fait de relation interhumaine satisfaisant le désir. Il en existe une manifestation, spontanée sans doute déjà *in utero* ; c'est le sourire, qui, dès qu'un bébé est né, peut éclairer son visage. Cette grimace, pourrait-on dire, donne aux adultes qui l'observent le fantasme d'une joie traduite par l'enfant, c'est-à-dire déjà d'un langage qui n'est pas encore. Si nous verbalisons tout haut, mère ou père ou accoucheuse qui assiste à ce sourire, notre joie de voir le visage de l'enfant ainsi éclairé (dans mon observation, le dernier nourrisson en date avait sept heures de vie), nous assistons à quelque chose de bien intéressant. Il faut parler très haut, sinon le nourrisson ne perçoit pas le son de nos paroles. Il suffit alors de dire, avec cette voix que vous connaissez aux dames qui se promènent au cours des entractes de cinéma avec leur petit panier, lançant d'un timbre élevé : "esquimaux", chocolats glacés", il suffit d'énoncer avec ce même timbre de voix : "Oh le beau sourire !" une seule fois, pendant que le bébé sourit. On attend quelques instants, puis on répète : "Encore un beau sourire ?" avec cette voix interrogative mais pénétrante et cela suffit pour qu'aussitôt le désir de communiquer se révèle, que les coins des lèvres du bébé hésitent, et qu'un sourire lumineux s'épanouisse sur son visage. On peut répéter l'expérience, cela fatigue le nouveau-né qui n'est pas encore un nourrisson, mais si on laisse un repos compensateur entre chaque demande, on a, à chaque incitation par le mot "sourire", le même résultat ravissant. Et puis ça y est, ce qui fait langage d'une expression mimique est établi qui, au début, n'était pas une expression langagière interhumaine, mais qui l'est devenu du fait de la rencontre des phonèmes du langage, venus de la mère, avec leur perception par les oreilles du bébé. L'un demande, l'autre répond ; il y a signification des désirs accordés entre deux êtres humains doués de fonction symbolique, et le mot "sourire" devient symbole, pour eux deux, du plaisir accompagnant cette mimique. Je l'ai expérimenté avec mes propres enfants, je l'ai fait avec des enfants qui n'étaient pas les miens, des infirmières l'ont fait aussi, et toujours avec le même succès quand les bébés sont déjà en sécurité avec la personne qui parle. Dès la naissance, donc, quelque chose de spontané venu du nouveau-né peut entrer dans la communication langagière. Or, dans le cas du sourire, bien avant la première tétée, il ne s'agit pas d'un désir lié d'origine au besoin alimentaire, il s'agit bien d'une communication psychique entre deux êtres humains, donc d'une potentialité de langage. *Le désir, c'est l'appel la communication interhumaine.*

(Françoise DOLTO, *Au jeu du désir*, 1981, Editions du Seuil, collection Points sciences humaines)

Annexe 3

"Avec l'amour maternel, la vie vous fait à l'aube une promesse qu'elle ne tient jamais. On est obligé ensuite de manger froid jusqu'à la fin de ses jours. Après cela, chaque fois qu'une femme vous prend dans ses bras et vous serre sur son cœur, ce ne sont plus que des condoléances. On revient toujours gueuler sur la tombe de sa mère comme un chien abandonné. Jamais plus, jamais plus, jamais plus. Des bras adorables se referment autour de votre cou et des lèvres vous parlent d'amour, mais vous êtes au courant. Vous êtes passé à la source très tôt et vous avez tout bu. Lorsque la soif vous reprend, vous avez beau vous jeter de tous côtés, il n'y a plus de puits, il n'y a que des mirages. Vous avez fait, dès la première lueur de l'aube, une étude très serrée de l'amour et vous avez sur vous de la documentation. Partout où vous allez, vous portez en vous le poison des comparaisons et vous passez votre temps à attendre ce que vous avez déjà reçu.

Je ne dis pas qu'il faille empêcher les mères d'aimer leurs petits. Je dis simplement qu'il vaut mieux que les mères aient encore quelqu'un d'autre à aimer. Si ma mère avait eu un amant, je n'aurais pas passé ma vie à mourir de soif auprès de chaque fontaine. Malheureusement pour moi, je me connais en vrais diamants."

(Romain GARY, *La promesse de l'aube*, 1960, éditions Folio Gallimard 1984)

Annexe 4

"Comme le rappelait Littré dans son *Dictionnaire de la langue française*, un *honoraire* était à Rome " la somme d'argent que le magistrat municipal devait donner pour reconnaître l'honneur qu'on lui faisait en le nommant". A l'origine, les honoraires étaient donc, non pas perçus, mais payés par celui qui était titulaire d'une profession libérale, cette profession digne d'un homme libre, celle qui imposait d'être libéral, c'est-à-dire de faire des libéralités en argent ou en prestations. Que l'on soit parti d'une telle définition des honoraires pour en arriver à ce qui justifie l'enrichissement d'un professionnel résume assez bien l'hypocrisie qui préside aux rapports entre le monde libéral et l'argent.

L'Occident médiéval a fait de la médecine un art libéral, c'est-à-dire, selon la définition romaine, un art digne d'un homme libre. Cela signifiait qu'un médecin n'était ni un travailleur manuel ni un homme d'argent. Au monde des arts libéraux s'opposait celui des arts mécaniques (c'est-à-dire manuels) rassemblant les agriculteurs, ainsi que les patrons et les salariés de l'artisanat et du commerce. Pour être ainsi compté parmi les arts libéraux, la médecine avait dû se séparer de la chirurgie (travail manuel) et de la pharmacie (travail manuel et activité mercantile).

Le principe médiéval était que l'art libéral s'exerçait gratuitement. Il ne s'agissait pas, loin de là, d'un idéal de pauvreté. On estimait que celui qui exerçait un art libéral devait être dégagé des préoccupations pécuniaires, soit parce qu'il possédait une fortune suffisante, soit parce que son statut lui conférait des revenus réguliers (titulaire d'un bénéfice ecclésiastique ou d'une chaire appointée). Non seulement le salariat était pas incompatible avec l'art libéral, mais encore l'art libéral type était le professorat d'université, situation qui était très souvent salariée. D'ailleurs le docteur en médecine sera, jusqu'au XIX^e siècle, considéré comme un enseignant... *C'était la nature intellectuelle de l'activité qui faisait l'art libéral, et non l'indépendance économique de celui qui l'exerçait.*

Passant du principe à la pratique à la pratique, on constate que les médecins ont très vite su se faire payer. Au début du XVI^e siècle, Erasme comparait dans son *Eloge de la folie* (CHAP. XXXIII) le dénuement des théologiens à l'enviable situation sociale des médecins.

Dans les sociétés industrielles, la notion de profession libérale s'est complètement pervertie, sous l'influence de deux facteurs : la promotion de professions autrefois vulgaires et la signification économique de l'adjectif "libéral".

On a vu, d'autre part, des professions autrefois méprisées parce que manuelles ou/et vénales devenir des professions libérales, alors que d'autres, comme le professorat d'université, étaient rayées de la liste. L'accession de la chirurgie et de la pharmacie au rang de professions libérales bouleversa complètement le profil social du professionnel de la santé. La condition de l'exclusivité de l'activité intellectuelle ayant disparu, de nombreuses professions qui intervenaient sur le corps se présentèrent comme libérales (jusqu'aux masseurs-kinésithérapeutes, aux pédicures, etc.). Quant à la profession de pharmacien, assimilée en France à celle d'épicier jusqu'en 1777, sa promotion signifiait que même la recherche du profit commercial était conciliable avec la notion de profession libérale. On parvenait ainsi à accepter l'idée d'un art libéral à la fois manuel et mercantile. Dans un système prétendant exclure l'idée de profit de la distribution de produits sanguins, l'intervention de la profession pharmaceutique restera le défaut de la cuirasse.

En fait, l'accueil des nouvelles professions, à la charnière des XIX^e et XX^e siècles, allait de pair avec la diffusion de dogmes de l'individualisme libéral. On parlera de moins en moins de professions libérales par nature, mais de professions faisant l'objet d'un *exercice libéral*. De nos jours, la notion de profession libérale est, dans l'usage courant, totalement pervertie ; on l'assimile à la catégorie fiscale de la profession non commerciale. Il ne faut donc pas s'étonner de ce qu'un guide pratique ait, en 1989, identifié 160 professions libérales, au nombre desquelles on pouvait compter le guide de montagne, le mannequin et ... la prostituée !

Dans un tel contexte, la liberté ne fait plus référence à la nature l'occupation de l'homme libre (l'activité intellectuelle), mais à l'indépendance économique de celui qui l'exerce. Ainsi, le paiement des actes médicaux par le patient ou, plus paradoxalement encore, par un organisme quasi public de sécurité sociale, devient la condition d'un exercice libéral de la médecine. Une telle transformation du concept conduit, si l'on veut poursuivre jusqu'au bout sa logique, à faire du pharmacien, homme de savoir mais aussi commerçant privilégié, le meilleur représentant de la profession libérale.

Mais les professions de santé ne se font pas payer, elles se font "honorer". A traduire par recevoir de l'argent tout en maintenant le souvenir d'une éthique fondée sur la gratuité."

(Jean-Pierre BAUD, L'Affaire de la main volée, *Une Histoire juridique du corps*, 1992)

Annexe 5

"La première langue

Si la curée se tient derrière le pouvoir, quel cri se tient derrière la langue ?

Frédéric II de Sicile, qui s'était fait roi des Romains en 1215, devint roi de Jérusalem en 1229.

Le roi de Jérusalem arracha à dix mères, qui avaient été préalablement bâillonnées, au sortir de leur vulve, dix nourrissons potelés.

Il plaça les dix bébés dans un lieu entièrement silencieux afin que l'humanité connût quelle était la première langue qui avait été parlée à l'origine. Car le roi de Jérusalem souhaitait découvrir quelle avait été la "langue qui avait habité la bouche de Dieu" avant qu'il créât la nature.

Quelle langue Dieu avait-il enseignée, en fin de semaine, à Adam, dans le jardin d'Eden ?

Les dix bébés nourris, chauffés, soignés, lavés, vivant dans le silence le plus total, moururent en même temps dans le silence le plus total.

Alors le roi conclut qu'il n'y avait pas de langue dans l'origine et qu'il n'y avait pas de culture avant la nature.....

La première langue de l'humanité consistait dans le silence de mort."

(Pascal Quignard, *Les Désarçonnés*, 2012, éditions Grasset)

Annexe 6

CHAQUE LETTRE FUT D'ABORD UN DESSIN

(Evolution du pictogramme aux lettres latines, en passant par le Cananéen, le Paléo-hébreu, le Phénicien, l'Hébreu carré, le Grec. Je cite de mémoire.)

A	TÊTE DE BŒUF (à l'envers)
B	MAISON
G	CHAMEAU
D	PORTE
E	HUMAIN EN PRIERE
Z	EPEE
H	MURET
I	MAIN
K	PAUME (main)
L	AIGUILLON
M	EAU
N	POISSON
X	POISSON
O	ŒIL
P	BOUCHE
Q	CHAS (d'aiguille)
R	TÊTE
S	DENT
T	SIGNE

Annexe 7

"En l'année 529 de notre ère, l'empereur Justinien, poussé par le fanatisme des conseillers du parti antihellénique, prononça un édit qui ferma l'école philosophique d'Athènes. C'est ainsi qu'il revint à Damascius, scholarque en titre, d'être le dernier diadoque de la philosophie païenne. Il avait bien cherché à conjurer l'événement, grâce à des fonctionnaires de la cour qui lui avaient promis leur bienveillance, mais tout ce qu'il avait obtenu, en échange de la confiscation des biens et des revenus de l'école, c'était un salaire de surintendant dans une bibliothèque de province. Aussi, pour prévenir de probables persécutions, le diadoque et six de ses collaborateurs les plus proches chargèrent une charrette avec les livres et le mobilier, et s'en allèrent chercher refuge à la cour du roi de Perse, Khosrô Anocharvan. Les barbares auraient ainsi sauvé cette très pure tradition hellénique que les Grecs - ou plutôt les "Romains", comme ils s'appelaient alors - n'étaient plus dignes de garder. Le diadoque n'était plus jeune, et le temps était loin où il avait cru pouvoir s'occuper d'histoires merveilleuses et de l'apparition des esprits ; à Ctésiphon, après les premiers mois de vie de cour, il laissa à ses élèves Priscianus et Simplicius le soin de satisfaire, grâce à des commentaires et des éditions critiques, la curiosité philosophique du souverain. Reclus dans sa maison au nord de la ville, en compagnie d'un scribe grec et d'une domestique syrienne, il décida de consacrer les dernières années de sa vie à une œuvre qu'il projetait d'intituler : "Apories et solutions à propos des principes premiers".

Il savait parfaitement que la question qu'il entendait affronter n'était pas une question philosophique parmi d'autres. Platon en personne, dans une lettre que même les chrétiens (en vérité, sans la comprendre) considéraient comme importante, n'avait-il pas écrit que la question du Commencement est précisément la cause de tous les maux ? Mais, avait-il ajouté, la souffrance que pareille question inflige à l'âme est semblable aux douleurs de l'accouchement, et l'âme ne pourra jamais trouver la vérité avant cette délivrance.

(...)

Un instant, Damascius leva la main et regarda la tablette sur laquelle il notait ses pensées à la file. Soudain il se rappela le passage du livre sur l'âme où le philosophe compare la pensée en puissance à une tablette sur laquelle rien n'est encore écrit. Comment n'y avait-il pas pensé plus tôt ? C'était là ce que jour après jour il avait en vain cherché à saisir, ce qu'il avait poursuivi sans cesse dans la lumière aveuglante de cet éclair, ce halo bref et sans contour. La limite extrême de la pensée n'est pas un être, ni un lieu ni une chose, même dépouillés de toute qualité, mais sa propre puissance absolue, la pure puissance de la représentation elle-même : la tablette sur laquelle on écrit ! Ce que jusqu'alors il avait cru penser comme l'Un, comme l'Autre absolu de la pensée, n'était rien d'autre que la matière, que la puissance de la pensée. Et le long volume que la main du scribe avait couvert de caractères n'était rien d'autre que la tentative de représenter cette table parfaitement rase, sur laquelle rien encore n'était écrit. C'est pourquoi il ne pouvait mener son œuvre à son terme : ce qui ne pouvait cesser de s'écrire était l'image de ce qui n'avait pas cessé de ne pas s'écrire ! Dans l'un se réfléchissait l'autre, insaisissable. Mais tout était enfin clair : désormais, il pouvait briser la tablette, il pouvait cesser d'écrire. Ou plutôt, commencer vraiment. Il croyait comprendre maintenant le sens de la maxime selon laquelle en connaissant l'inconnaissable, on ne connaît rien de lui, mais on connaît quelque chose de nous. Ce qui ne peut jamais être premier lui laissait entrevoir, en s'évanouissant, la lueur d'un commencement."

(Giorgio Agamben, *Idée de la prose*, 2006, Editions Christian Bourgois.)

Annexe 8

""Habitudes de sauvages", "cela n'est pas de chez nous", etc. Autant de réactions grossières qui traduisent ce même frisson, cette même répulsion en présence de manières de vivre, de croire ou de penser qui nous sont étrangères. Ainsi l'Antiquité confondait-elle tout ce qui ne participait pas de la culture grecque (puis gréco-romaine) sous le même nom de barbare ; la civilisation occidentale a ensuite utilisé le terme de sauvage dans le même sens. Or, derrière ces épithètes se dissimule un même jugement : il est probable que le mot barbare se réfère étymologiquement à la confusion et à l'inarticulation du chant des oiseaux, opposés à la valeur signifiante du langage humain ; et sauvage, qui veut dire "de la forêt", évoque aussi un genre de vie animale par opposition à la culture humaine. Dans les deux cas, on refuse d'admettre le fait même de la diversité culturelle ; on préfère rejeter hors de la culture, dans la nature, tout ce qui ne se conforme pas à la norme sous laquelle on vit."

(Lévi-Strauss, *Race et histoire*, 1970)

Annexe 9

"Retournons à La Boétie, dont la seconde question concernait non la servitude en tant que telle, mais son caractère volontaire. Ici réside pour lui le mystère. Il consiste dans la contradiction scandaleuse entre l'ordre politique et celui de la nature. L'amour de la liberté est inscrit dans la nature des animaux, pour qui la liberté ou la mort, c'est-à-dire la préférence de la mort à la perte de la liberté, n'est pas un simple slogan mais une expression de leur être. La Boétie semble en effet estimer que "persévérer dans son être" signifie pour chacun aspirer à la liberté et la défendre. Une créature privée de tout amour pour la liberté serait véritablement inconcevable. Cependant, les hommes s'adaptent bien à la servitude ; ils semblent même la demander. Car comment l'Un peut-il, par quelque moyen que ce soit, asservir des millions si ce n'est que d'une certaine façon ils l'ont permis ou, pour le dire dans les termes hégéliens, si ce n'est qu'ils trouvent une quelconque satisfaction dans cette situation ? La Boétie est prêt à concéder que les hommes conservent encore une trace de leur liberté perdue. Mais la facilité avec laquelle ils s'arrangent avec cette perte et semblent résignés, même s'ils en portent le deuil, demeure pour lui un mystère. Avons-nous une réponse à cette énigme ?

Nous avons déjà vu comment les régimes théocratiques dépendent de la perpétuation de l'infantilisation des peuples à travers une comparaison fallacieuse et impudente entre l'Un et le père. Une telle comparaison prête à la même critique que celle avancée de façon très pertinente par Aristote. De plus, l'idée d'un monarque absolu qui tire sa légitimité de la religion, ce qui revient en fait à soumettre l'ordre spirituel à l'ordre temporel, fut l'objet d'une critique radicale au temps des Lumières. En fait, en tant qu'il constitue une attaque virulente contre le gouvernement absolu, *Le Discours* de La Boétie peut être considéré comme un précurseur des Lumières. On soutient généralement que c'est la critique philosophique de la religion qui conduisit à la destruction de l'autorité absolue, mais nous pouvons avancer tout aussi bien que ce fut la critique de cette autorité qui a ouvert la voie à la critique de la religion comme fondement allégué de la souveraineté politique et à la promotion de l'idée de la souveraineté du peuple. Ce qui nous amène à conclure : le monarque survivra tant qu'il se prémunira contre toute transformation de son autorité, d'objet de foi en objet de pensée. Ici, entre en ligne de compte la politique de l'Etat en matière d'écriture.

Les chapitres précédents ont montré que c'était la politique de l'écriture des Etats archaïques qui faisait que leur autorité semblait au-dessus de toute discussion pour ainsi dire, qu'elle était naturelle. La ruse de l'Etat a consisté à monopoliser le prestige impressionnant de l'écriture. En substance, cette politique continue aujourd'hui. Aucun dirigeant du Moyen-Orient n'acceptera jamais l'enseignement de l'arabe vernaculaire à l'école comme une langue tout aussi "grammaticale" que l'arabe classique. Les enfants ayant des talents littéraires finissent par constituer une classe dont les membres sont liés les uns aux autres par un narcissisme linguistique, comme le furent les scribes. Ils ne considèrent pas la langue qu'ils écrivent comme sacrée - mais ils pensent bel et bien qu'elle est supérieure. A un petit nombre près, l'idée de faire de la langue vernaculaire une langue littéraire paraît ridicule à la majorité : la langue parlée n'est pas simplement faite pour la culture. On peut se demander si une telle

infatuation est compatible avec une authentique formation (*Bildung*) de l'esprit. En effet, on peut considérer que le principal désastre du Moyen-Orient tient à ce qu'il n'a jamais connu le principe de l' humanisme linguistique tel qu'il fut introduit en Europe par Dante au Moyen Age, et développé plus tard grâce à la Réforme et à la création des des nations européennes. L'effet fut d'autant plus abrutissant que l'identification de la vérité avec l'écrit demeura inquestionnée, contrairement à ce qui s'était passé dans la Grèce antique grâce à Platon."

(Moustafa SAFOUAN, *Pourquoi le monde arabe n'est pas libre*, 2008, éditions Denoël)

Annexe 10

LES HIBOUX

Sous les ifs noirs qui les abritent,
Les hiboux se tiennent rangés,
Ainsi que des dieux étrangers,
Dardant leur œil rouge. Ils méditent.

Sans remuer ils se tiendront
Jusqu'à l'heure mélancolique
Où, poussant le soleil oblique,
Les ténèbres s'établiront.

Leur attitude au sage enseigne
Qu'il faut en ce monde qu'il craigne
Le tumulte et le mouvement ;

L'homme ivre d'une ombre qui passe
Porte toujours le châtiment
D'avoir voulu changer de place.

(Charles BAUDELAIRE, *Les Fleurs du Mal*, 1861)

Annexe 11

"*Le fait de la règle*, envisagé de façon entièrement indépendante de ses modalités, constitue, en effet, l'essence même de la prohibition de l'inceste. Car si la nature abandonne l'alliance au hasard et à l'arbitraire, il est impossible à la culture de ne pas introduire un ordre, de quelque nature qu'il soit, là où il n'en existe pas. Le rôle primordial de la culture est d'assurer l'existence du groupe comme groupe ; et donc de substituer, dans ce domaine comme dans tous les autres, l'organisation au hasard. La prohibition de l'inceste constitue une certaine forme –et même des formes très diverses – d'intervention. Mais avant toute autre chose elle est intervention ; plus exactement encore, elle est : l'Intervention.

Ce problème d'intervention n'est pas seulement posé dans le cas particulier qui nous préoccupe. Il est soulevé, et résolu par l'affirmative, chaque fois que le groupe est confronté avec l'insuffisance ou la distribution hasardeuse d'une valeur dont l'usage présente une importance fondamentale. Certaines formes de rationnement sont nouvelles pour notre société, et créent une impression de surprise dans les esprits formés aux traditions du libéralisme économique. Ainsi sommes-nous portés à voir dans l'intervention collective, se manifestant à l'endroit de commodités qui jouent un rôle essentiel dans le genre de vie propre à notre culture, une innovation hardie et quelque peu scandaleuse. Parce que le contrôle de la répartition et de la consommation porte sur l'essence minérale, nous croyons volontiers que sa formule peut tout juste être contemporaine de l'automobile. Il n'en est rien cependant : le "régime du produit raréfié" constitue un modèle d'une extrême généralité. Dans ce cas comme dans beaucoup d'autres, les périodes de crises auxquelles notre société était, jusqu'à une date récente, si peu habituée à faire face, restaurent seulement, sous une forme critique, un état de choses que la société primitive considère plus ou moins comme normal. Ainsi le "régime du produit raréfié", tel qu'il s'exprime dans les mesures de contrôle collectif, est beaucoup moins une innovation due aux conditions de la guerre moderne et au caractère mondial de notre économie, que la résurgence d'un ensemble de procédés familiers aux sociétés primitives, et sans lesquels la cohérence du groupe serait à chaque instant compromise.

Il est impossible d'aborder l'étude des prohibitions du mariage si l'on ne se pénètre pas, dès le début, du sentiment concret que les faits de ce type n'offrent aucun caractère exceptionnel, mais représentent une application particulière, à un domaine donné, des principes de méthode que l'on retrouve chaque fois que l'existence physique ou spirituelle du groupe est en jeu. Ce ne sont pas seulement les femmes dont le groupe contrôle la répartition, mais tout un ensemble de valeurs, dont la nourriture est la plus aisément observable ; or, la nourriture n'est pas seulement une autre commodité, et sans doute la plus essentielle ; entre les femmes et la nourriture, il existe tout un système de relations, réelles et symboliques, dont la nature ne peut être dégagée que progressivement, mais dont l'appréhension, même superficielle, suffit à fonder ce rapprochement : "La femme nourrit les porcs, les parents se les prêtent et les villages les échangent contre des femmes," remarque quelque part Thurnwald.

(Claude Lévi-Strauss, *Structures Élémentaires de la parenté*, 1947, Editions Mouton)

Annexe 12

"Même une fois éprouvée, la guerre ne cesse pas aussitôt de sembler un jeu. La nécessité propre à la guerre est terrible, toute autre que celle liée aux travaux de la paix ; l'âme ne s'y soumet que lorsqu'elle ne peut plus y échapper ; et tant qu'elle y échappe elle passe des jours vides de nécessité, des jours de jeu, de rêve, arbitraires et irréels. Le danger est alors une abstraction, les vies qu'on détruit sont comme des jouets brisés par un enfant et aussi indifférentes ; l'héroïsme est une pose de théâtre et souillé de vantardise. Si de plus pour un moment un afflux de vie vient multiplier la puissance d'agir, on se croit irrésistible en vertu d'une aide divine qui garantit contre la défaite et la mort. La guerre est facile alors et aimée basement.

Mais chez la plupart cet état ne dure pas. Un jour vient où la peur, la défaite, la mort des compagnons chéris fait plier l'âme du combattant sous la nécessité. La guerre cesse alors d'être un jeu ou un rêve ; le guerrier comprend enfin qu'elle existe réellement. C'est une réalité dure, infiniment trop dure pour pouvoir être supportée, car elle enferme la mort. La pensée de la mort ne peut pas être soutenue, sinon par éclairs, dès qu'on sent que la mort est en effet possible. Il est vrai que tout homme est destiné à mourir, et qu'un soldat peut vieillir parmi les combats ; mais pour ceux dont l'âme est soumise au joug de la guerre, le rapport entre la mort et l'avenir n'est pas le même que pour les autres hommes. Pour les autres, la mort est une limite imposée d'avance à l'avenir ; pour eux elle est l'avenir même, l'avenir que leur assigne leur profession. Que des hommes aient pour avenir la mort, cela est contre nature. Dès que la pratique de la guerre a rendu sensible la possibilité de mort qu'enferme chaque minute, la pensée devient incapable de passer d'un jour à son lendemain sans traverser l'image de la mort. L'esprit est alors tendu comme il ne peut souffrir de l'être que peu de temps ; mais chaque aube nouvelle amène la même nécessité ; les jours ajoutés aux jours font des années. L'âme souffre violence tous les jours. Chaque matin l'âme se mute de toute aspiration, parce que la pensée ne peut pas voyager dans le temps sans passer par la mort. Ainsi la guerre efface toute idée de but, même l'idée des buts de la guerre. Elle efface la pensée même de mettre fin à la guerre. La possibilité d'une situation si violente est inconcevable tant qu'on n'y est pas ; la fin est inconcevable quand on y est. Ainsi l'on ne fait rien pour amener cette fin. Les bras ne peuvent pas cesser de tenir et de manier les armes en présence d'un ennemi armé ; l'esprit devrait combiner pour trouver une issue ; il a perdu toute capacité de rien combiner à cet effet. Il est occupé tout entier à se faire violence. Toujours parmi les hommes, qu'il s'agisse de servitude ou de guerre, les malheurs intolérables durent par leur propre poids et semblent ainsi du dehors faciles à porter ; ils durent parce qu'ils ôtent les ressources nécessaires pour en sortir."

(Simone WEIL, "L'Iliade ou le poème de la force", *La source grecque*, 1940, Gallimard)

Annexe 13

(L'auteur évoque, dans le cadre d'un entretien avec Laurent Jeanpierre et Dork Zabunyan, son travail sur des textes d'ouvriers des révolutions de 1830 et 1848, qui écourtaient leur temps de sommeil, et donc leur vie, pour se réunir et mettre leur pensée au travail.)

"Dans l'idée d'un rapport de cause à effet il y a beaucoup de choses mais si on pense au type de rationalité commun à la pratique historienne et à toute une tradition politique y compris révolutionnaire, le modèle causal classique n'implique pas seulement la recherche de la cause d'un effet ; c'est toujours une manière d'identifier le rapport cause-effet à un rapport de niveau à niveau. C'est donc un principe hiérarchique. Il y a un monde des causes et un monde des effets. Ce qui se passe dans cette dramaturgie des causes et des effets, c'est que plus on monte vers la surface, vers ce que les gens font et disent, plus on s'éloigne de la cause originale, et moins cela fait sens. L'historien normal (...) cherchait quelles étaient les causes profondes qui soutenaient tel ou tel discours. Le modèle historien était le modèle Labrousse : l'économique puis le social, puis le politique, enfin l'idéologique. (...)

C'est comme ça qu'on apprenait l'histoire avec des scansions comme : "les causes de la révolution". Pour chaque révolution, il avait une cause structurelle : la crise économique. Pourtant, nous le savons maintenant, aucune crise économique n'a jamais amené la révolution. La révolution est un processus de parole, de manifestation, on le voit encore aujourd'hui malgré tous les clowns qui disent qu'il n'y a pas de révolution en Tunisie parce qu'il n'y a pas de projet révolutionnaire, comme si un projet révolutionnaire avait jamais fait une révolution. On peut toujours donner des conditions qui vont être des conditions de concomitance, mais ce qui se passe en 1848 a à voir avec ce qui s'est passé en 1830 beaucoup plus qu'avec la crise économique de 1847. Vous avez même des révolutions à contresens. Prenez ce que les ouvriers disent après 1830. Avant les affaires marchaient bien, ensuite il y a la révolution, c'est formidable, le peuple est dans la rue et prend le pouvoir, et puis les ouvriers n'ont plus de travail. Cela veut dire que les ouvriers sont des êtres doubles, ils sont des travailleurs qui ont perdu leur emploi ou leurs clients et ils sont le peuple qui a gagné, puis auquel on a dérobé la victoire. Il faut bien voir qu'un acteur social est toujours une multiplicité d'acteurs sociaux. Bien sûr, la recherche des causes peut établir des corrélations mais, au fond, la question qui reste centrale est celle de savoir de quoi on croit les gens capables. C'est de ce point de vue là, que petit à petit j'ai été amené à suivre un principe de non-hiérarchie. C'est ce principe qui s'est plus tard résumé dans l'idée du "partage du sensible" ; il n'y a pas un univers matériel et un univers intellectuel dans un rapport hiérarchique éventuellement inversable. Il y a un rapport actuel entre un univers sensible et le sens que l'on peut lui donner. En bref, c'est une affaire d'intrigue à constituer. D'où l'importance évidemment de l'écriture qui fixe un certain rapport entre sens et sens. D'où mon choix (...) : non pas raccorder une scène de parole à une scène dite réelle qui en serait le fondement ou que ces paroles reflèteraient ou exprimeraient, mais essayer de raccorder une scène de parole à toutes les ramifications qu'elle se donne elle-

même ou que l'on peut lui raccorder selon des intrigues qui ne sont plus des intrigues de causalité entre niveaux, ni même simplement des intrigues d'avant et après en termes historiques. C'est un peu ce que j'ai dit une fois au sujet de "proletarius", le fait que j'ai compris la question

prolétaire le jour où je suis tombé sur ce texte d'Aulu-Gelle où on explique que "prolétarius" est un vieux mot du latin juridique complètement passé d'usage qui veut dire : celui qui fait des enfants. Je l'ai trouvé bien après *la nuit des prolétaires*. Mais malgré tout, j'ai un peu fonctionné comme ça, en cassant deux fois la hiérarchie causale pour

faire émerger un univers sensible instable : d'un côté, j'ai pris les textes ouvriers pour des textes comme les autres, à étudier dans leur texture et leur performance et non pas comme expression d'autre chose. C'était un univers de parole lacunaire qu'il fallait maintenir lacunaire pour exprimer le style de vie dont cette parole était l'œuvre –pas seulement l'expression. De l'autre côté, il s'agissait d'étendre les ramifications pour voir ce qui est proprement symbolique dans cette expérience, pas au sens de "symbole de", mais au sens du partage du sensible, de la place qu'on occupe dans un ordre sensible qui est en même temps un ordre de division des places et des possibilités. Il fallait alors mettre ces paroles en rapport avec des scénarios et des performances textuelles appartenant normalement à d'autres registres, à des mondes supposés sans rapport avec la culture ouvrière (...).

Supprimer la hiérarchie entre le discours qui explique et celui qui est expliqué, faire sentir une texture commune d'expérience et de réflexion sur l'expérience qui traverse les frontières des disciplines et la hiérarchie des discours (...)

J'ai toujours un peu travaillé sur les marges, en récoltant éventuellement des bribes, des chutes,, avec l'idée que ce qui définit les conditions de la pensée et de l'écriture n'est jamais le temps et la situation tels que les décrit le discours dominant. Il y a une texture sensible de l'expérience qui est à retrouver et qu'on ne peut retrouver qu'en éliminant entièrement les hiérarchies entre les niveaux de savoir, du politique, du social, de l'intellectuel, du populaire. Je dirais que ce sont des choses que l'on peut sentir en traînant un petit peu au hasard, en ayant remué une masse de papiers, en ayant consulté des almanachs, les petites brochures des inventeurs fous, les petits vaudevilles débiles."

(Jacques RANCIERE, *La méthode de l'égalité*, 2012, éditions Bayard)

Annexe 14

(L'auteur évoque la civilisation européenne)

1. "Héritière millénaire du juridisme forgé comme une arme par les Romains, elle diffuse sa technique de l'ordre, le droit (version catholique ou protestante) : droit de commercer, droit de propager le Salut par Jésus-Christ.

Le pape Alexandre VI a proclamé l'idéal gestionnaire : "entreprendre, étudier, apporter des soins diligents, sans épargner travail, dépense, dangers encourus jusqu'à verser son propre sang".

Laïcisez ce discours en remplaçant le Salut chrétien par la Foi au progrès, vous obtenez le Credo commercial de l'Occident planétaire.

Aujourd'hui, la nouvelle Bible, laïque mais toujours conquérante, s'appelle Technique-Science-Economie.

(...)

2. La techno-science-économie met fin aux savoirs sauvages, elle abolit les mythes, elle promeut la gestion. Elle accomplit l'incroyable, la grande idée de la Raison rationnelle omnipotente.

Comme Dieu, la science règne au-delà des territoires. La science globalisée capte la force religieuse, avant tout celle de l'Occident, la force stratégique du christianisme occidental. Tendue vers un Age d'or, elle prépare la suppression de la souffrance, la santé parfaite, la vie illimitée. Moyennant finances. Et moyennant la Foi au pouvoir infaillible : comme le dieu souverain, la science ne peut ni se tromper, ni nous tromper.

Mais ce triomphe laisse intacte la question qui hante l'espèce douée de parole : pourquoi vivre ? A tout prix, il faudra noyer cette question. Est-ce à la portée du marché ?

(...)

3. "La chose que je suis" – "The thing I Am", dit le poète, inconnu à lui-même (Shakespeare, Borges).

Le management généralisé a semblé l'ultime étape de l'occidentalisation du monde. Ficelé par les propagandes, comptabilisé par l'économie, coupé en morceaux par la science, l'humain demeure cette "chose que je suis", qui résiste, insondable, inexpugnable, horizon qui toujours se dérobe. Cette "chose-là" n'est pas globalisable.

(...)

4. Le Management est un savoir – le savoir du pouvoir sans nom qui déferle sur la planète. Il annonce le règne de la gestion.

"Management" est un mot aujourd'hui sans patrie et qui veut tout dire. C'est un très vieux mot, d'origine à la fois française, anglaise, italienne ; un mélange de la tradition européenne. Il parle de la maison, de la famille, des ustensiles du ménage, mais aussi des cérémonies ou de la façon de dresser les chevaux du manège."

(Pierre LEGENDRE, *DOMINIUM MUNDI, L'Empire du Management*, 2007, éditions Mille et une Nuits)

"J.-D. BREDIN : (...) L'une des grandes erreurs que commettent volontiers les orateurs, les avocats comme les hommes politiques, c'est de croire que l'éloquence est un don. L'éloquence est non seulement un travail –ceci, nous en serons d'accord- mais elle est aussi une méthode qui s'adapte le mieux qu'il se peut à ce qu'elle veut dire (...)

T. LEVY : Tu dis –et tu parais convaincant- que les règles sont une condition de l'éloquence, quels que soient les dons de l'orateur, et moi j'ai envie de te rappeler à cet instant que ce qu'il y a de plus beau dans la parole humaine, c'est le cri, et que dans chaque situation où un conflit s'élève entre deux personnes humaines, l'une des deux a envie de crier ! Et comme elle ne peut le faire, elle a envie de frapper, et comme elle ne peut le faire, elle est réduite à parler. La parole est en-dessous du cri et des coups. Mais derrière la parole, il a, enfoui, le recours possible aux coups, et au-dessus des coups, au cri. Et la vraie parole se situe là, quand il faut exprimer ce que l'on pourrait hurler, quand il faut défendre la cause qu'on voudrait saisir avec ses poings et qu'on ne peut pas le faire. Les règles de la parole ne me semblent pas des règles pour apprendre à bien s'exprimer mais des règles pour apprendre à ne pas crier, à ne pas frapper, ce sont des contraintes qui s'exercent sur ceux qui ont besoin de frapper ou de crier. Autrement dit, il y a une domestication de la parole qui est nécessaire, mais il y a une sauvagerie de la parole qui est aussi nécessaire."

(Jean-Denis BREDIN, Thierry LEVY, *Convaincre. Dialogue sur l'Eloquence*, 2002, Paris, éditions Odile Jacob)

"Le visage de Syme s'était immédiatement éclairé au seul mot de dictionnaire. Il poussa de côté le récipient qui avait contenu le ragoût, prit d'une main délicate son quignon de pain, de l'autre son fromage et se pencha au-dessus de la table pour se faire entendre sans crier.

- La onzième édition est l'édition définitive, dit-il. Nous donnons au novlangue sa forme finale, celle qu'il aura quand personne ne parlera plus une autre langue. Quand nous aurons terminé, les gens comme vous devront le réapprendre entièrement. Vous croyez, n'est-ce pas, que notre travail principal est d'inventer des mots nouveaux ? Pas du tout ! Nous détruisons chaque jour des mots, des vingtaines de mots, des centaines de mots. Nous taillons le langage jusqu'à l'os. La onzième édition ne renfermera pas un seul mot qui puisse vieillir avant l'année 2050.

Il mordit dans son pain avec appétit, avala deux bouchées, puis continua à parler avec une sorte de pédantisme passionné. Son mince visage brun s'était animé, ses yeux avaient perdu leur expression moqueuse et étaient devenus rêveurs.

- C'est une belle chose, la destruction des mots. Naturellement, c'est dans les verbes et les adjectifs qu'il y a le plus de déchets, mais il y a des centaines de noms dont on peut aussi se débarrasser. Pas seulement les synonymes, il y a aussi les antonymes. Après tout, quelle raison d'exister y a-t-il pour un mot qui n'est que le contraire d'un autre ? Les mots portent en eux-mêmes leur contraire. Prenez "bon", par exemple. Si vous avez un mot comme "bon", quelle nécessité y a-t-il à avoir un mot comme "mauvais" ? "Inbon" fera tout aussi bien, mieux même, parce qu'il est l'opposé exact de "bon", ce que n'est pas l'autre mot. Et si l'on désire un mot plus fort que "bon", quel sens y a-t-il à avoir toute une chaîne de mots vagues et inutiles comme "excellent", "splendide" et tout le reste ? "Plusbon" englobe le sens de tous ces mots, et si l'on veut un mot encore plus fort, il y a "double-plusbon". Naturellement, nous employons déjà ces formes, mais dans la version définitive du novlangue, il n'y a plus rien d'autre. En résumé, la notion complète du bon et du mauvais sera couverte par six mots seulement, en réalité un seul mot. Voyez-vous, Winston, l'originalité de cela ? Naturellement, ajouta-t-il après coup, l'idée vient de Big Brother."

(George ORWELL, 1984 ; l'auteur a écrit son roman en 1948 et inversé les deux derniers chiffres de cette date pour lui donner un titre)

Annexe 17

"L'enfant merveilleux, c'est d'abord la nostalgie du regard de la mère qui en a fait un extrême de splendeur, tel l'enfant Jésus en majesté, lumière et joyau rayonnant d'absolue puissance ; mais il est aussi et déjà l'abandonné, perdu dans une totale dérégulation, seul face à la terreur et la mort. Dans l'extraordinaire présence de l'enfant de chair s'impose, plus forte que les cris ou son rire, l'image rayonnante de l'enfant-roi à laquelle fait pendant la douleur de la pitié. A travers son visage brille, souveraine et décisive, la figure royale de nos vœux, de nos souvenirs, de nos espoirs et de nos rêves ; fragile et hiératique, elle *représente*, dans ce théâtre secret où se joue notre destin, la première (ou troisième) personne à partir de quoi ça parle. L'enfant merveilleux, c'est une représentation inconsciente primordiale où se nouent, plus denses qu'en toute autre, les vœux, nostalgies et espoirs de chacun. Dans la transparente réalité de l'enfant, elle donne à voir, presque sans voile, le réel de tous nos désirs. Elle nous fascine et nous ne pouvons ni nous en détourner, ni la saisir.

Y renoncer, c'est mourir, ne plus avoir de raison de vivre ; mais feindre de s'y tenir, c'est se condamner à ne point vivre. Il y a pour chacun, toujours, un enfant à tuer, le deuil à faire et à refaire continuellement d'une représentation de plénitude, de jouissance immobile, une lumière à aveugler pour qu'elle puisse briller et s'éteindre sur fond de nuit. Qui ne fait et refait ce deuil de l'enfant merveilleux qu'il aurait été, reste dans les limbes et la clarté laiteuse d'une attente sans ombre et sans espoir ; mais qui croit avoir, une fois pour toutes, réglé son compte à la figure du tyran, s'exile des sources de son génie, et se tient pour un esprit fort devant le règne de la jouissance."

(Serge LECLAIRE, *On tue un enfant*, 1975, Seuil)

Annexe 18

"Voici que les hommes s'échangent maintenant les mots comme des idoles invisibles, ne s'en forgeant plus qu'une monnaie : nous finirons un jour muets à force de communiquer ; nous deviendrons enfin égaux aux animaux, car les animaux n'ont jamais parlé mais toujours communiqué très-très-bien. Il n'y a que le mystère de parler qui nous séparait d'eux.

(...)

Qu'est-ce que les mots nous disent à l'intérieur où ils résonnent ? Qu'ils ne sont ni des instruments qui se troquent, ni des outils qu'on prend et qui se jettent, mais qu'ils ont leur mot à dire.

(...)

Parler n'est pas communiquer. Parler n'est pas échanger et troquer –des idées, des objets-, parler n'est pas s'exprimer, désigner, tendre une tête bavarde vers les choses, doubler le monde d'un écho, d'une ombre parlée ;

(...)

Rien n'est sans langage. Si le mot en sait plus que l'image, c'est parce qu'il n'est ni la chose, ni le reflet de la chose, mais ce qui *l'appelle*, ce qui trace dans l'air son absence, ce qui dit dans l'air son manque, ce qui désire qu'elle soit. Le mot dit à la chose qu'elle manque et il l'appelle –et en l'appelant il tient réunis en un même souffle son être et sa disparition. Comme si ce mouvement amoureux de la parole avait appelé le monde. C'est d'une disparition que le monde apparaît ; c'est *en nous manquant* que le réel est devant nous. L'univers est sans repos. L'espace n'est pas le champ de la matière mais le théâtre du drame de la parole. Un tombeau vide : toute la matière est restée là. La matière *est* parce que le langage s'est retiré. En elle-même, la matière n'est rien. Elle n'est qu'un langage fait de choses. REBUS".

(Valère NOVARINA, *Devant la Parole*, 1999, éditions P.O.L.)

DEVOIRS D' ENTRAINEMENT

PREMIER SUJET

1) Rappel des consignes

Votre épreuve consiste, dans un premier temps, à être à l'écoute du *souci* qui traverse le texte soumis à votre réflexion :

- la **problématique** qui *s'impose* à son auteur, toujours formulable en termes de contradiction(s),
- les interlocuteurs qu'elle met en présence, à travers l'évocation de divers de **points de vue** ;
- les **aspects** de la culture dans la cadre desquels ils interviennent,
- ainsi que le **lieu** et le **moment** de la situation évoquée par l'auteur.

Cette première partie est notée sur **10 points**.

L'étude de la **définition** (et de ses **présupposés**) d'un ou plusieurs **mots-clés** du texte, que vous avez la responsabilité de déterminer, vous offrent l'occasion d'une transition.

Dans un second temps, il s'agira, par une *lecture critique*,

- de reformuler les hypothèses de **causes** et/ou de **significations** attachées à la problématique,
- afin d'explicitier les **principes** qui la travaillent,
- ce qui vous permettra d'**interroger et discuter la pertinence et les limites** du texte, de le confronter aux données du cours et à **votre propre point de vue**, vos connaissances et pistes d'entrée dans la problématique. Vous pourrez interroger l'**actualité** de cette dernière si le texte est ancien.

Cette seconde partie sera notée sur **10 points**.

Le plan du cours est construit de manière à éclairer chacun des gestes de ce parcours : la première partie sera consacrée aux **aspects de la culture**, la seconde à la **situation dans l'espace et le temps**, la troisième s'attachera à préciser la notion de **point de vue** et les **principes** qui s'y rattachent, la quatrième sera **problématique**. La cinquième, comme la précédente, sensibilisera à l'importance des **significations**, justifiant l'importance accordée à la **définition**.

La prise de connaissance d'un sujet d'examen corrigé (voir ci-dessous) est indispensable à la compréhension de ce qui vous sera demandé.

Je vous propose donc de lire le texte qui suit (Albert Camus, "Le siècle de la peur"), et de vous exercer à mettre en oeuvre les consignes que je viens de développer. Il est probable que vous sortiez insatisfaits du résultat, mais prêts, après avoir lu l'ensemble du cours, à porter attention au corrigé (voir **annexe 1**), afin de mieux comprendre les enjeux de l'épreuve.

2) Texte d'étude

"L'Europe a besoin d'un nouveau moteur idéologique et moral.

(...)

L'idée de supranationalité est la philosophie latente de la construction européenne. C'est elle qui est en péril aujourd'hui. Or elle dessine ce que le philosophe allemand Edmund Husserl, dans ses conférences de 1935 sur *La crise de l'humanité européenne et la philosophie*, appelait la figure spirituelle de l'Europe. Husserl explique que l'Europe n'est pas qu'une réalité géographique, cartographique. C'est un esprit fidèle à la rationalité critique née dans la Grèce antique, mais aussi à la démocratie. Les élargissements de l'Europe ne sont donc pas une question territoriale. Comme le dit parfaitement un texte européen de 2000, la seule frontière de l'Europe est la démocratie. C'est faute de l'avoir compris que l'on a tant tardé à ouvrir l'Europe aux pays du Sud et de l'Est. En 1989, j'ai effectué une visite officielle en Hongrie, en tant que ministre de la culture espagnol. Le passage à la démocratie n'avait pas encore eu lieu, mais il était imminent. Le chef du gouvernement, qui était aussi secrétaire général du parti communiste, en était conscient. J'ai alors proposé d'inviter à Bruxelles les représentants du pouvoir et ceux de l'opposition démocratique de Hongrie, mais aussi ceux de Pologne, afin d'entamer un élargissement de l'Europe par la culture, premier pas d'une future adhésion. Bruxelles a commencé par refuser ces rencontres, puis en a considérablement réduit la portée, effrayée par ces gens venus de l'Est. C'était très mal parti. Du coup, si les élargissements ont été si rapides et si mal préparés, c'est parce que nous avons pris beaucoup de retard. La crise actuelle des états du Sud, et de l'Europe toute entière, n'est donc pas due au fait qu'il y ait trop d'Europe, mais qu'il n'y en ait pas assez.

(...)

C'est très grave. Le populisme va monter en Grèce et ailleurs. Il pourrait prendre un visage ultranationaliste. Je suis pessimiste. Je crois que le pire est possible, y compris la désarticulation de la communauté européenne. Je ne vois pas de pensée alternative parmi les dirigeants européens. Le moteur idéologique et moral de l'Europe a été durant des décennies la lutte contre le passé nazi et fasciste d'un côté, contre le totalitarisme stalinien de l'autre. Ce moteur est épuisé, il faut en créer un autre.

Déconstruire l'hypothèse communiste

Un travail de mémoire sur le passé communiste d'une partie de l'Europe est ainsi indispensable pour reconstruire cette figure spirituelle. La gauche européenne a fait des progrès sur le plan de la pensée économique et sociale, en abandonnant l'idéal collectiviste. Mais, même si elle a pris acte de l'effondrement du communisme, elle n'a toujours pas analysé ses causes, son déroulement, les contaminations que la domination communiste a laissées dans le monde européen. Or une réflexion profonde et sérieuse sur le léninisme doit être menée. Quand le philosophe Alain Badiou, apôtre de la prise de pouvoir par l'avant-garde du prolétariat, vante ce qu'il appelle l'hypothèse communiste, on retourne en plein léninisme. Et le léninisme, contrairement au marxisme originel, est une pensée du parti, et non de la classe ; de la rupture, et non de l'évolution. Le léninisme simpliste et immédiat de Badiou comble une demande de justice, dans un monde qui n'est pas automatiquement devenu aimable et vivable après la chute du communisme. Mais cette adhésion signifie surtout que l'analyse critique du léninisme n'a pas été suffisamment menée. Si on l'entamait sérieusement, on retrouverait peut-être cet esprit européen perdu."

(Jorge SEMPRUN, juin 2010, *Philosophie magazine*.)

DEUXIEME SUJET

Votre épreuve consiste, dans un premier temps, à être à l'écoute du *souci* qui traverse le texte soumis à votre réflexion :

- la **problématique** qui *s'impose* à son auteur, toujours formulable en termes de contradiction(s),
- les interlocuteurs qu'elle met en présence, à travers l'évocation de divers de **points de vue** ;
- les **aspects** de la culture dans la cadre desquels ils interviennent,
- ainsi que le **lieu** et le **moment** de la situation évoquée par l'auteur.

Cette première partie est notée sur **10 points**.

L'étude de la **définition** (et de ses **présupposés**) d'un ou plusieurs **mots-clés** du texte, que vous avez la responsabilité de déterminer, vous offrent l'occasion d'une transition.

Dans un second temps, il s'agira, par une *lecture critique*,

- de reformuler les hypothèses de **causes** et/ou de **significations** attachées à la problématique,
- afin d'explicitier les **principes** qui la travaillent,
- ce qui vous permettra d'**interroger et discuter la pertinence et les limites** du texte, de le confronter aux données du cours et à **votre propre point de vue**, vos connaissances et pistes d'entrée dans la problématique. Vous pourrez interroger l'**actualité** de cette dernière si le texte est ancien.

Cette seconde partie sera notée sur **10 points**.

"La CIA m'a trompé"

Il y a dix ans, le secrétaire d'état américain prononçait à l'ONU son discours sur les armes de destruction massive en Irak. A l'occasion de la publication de son livre "J'ai eu de la chance" aux éditions Odile Jacob, il revient sur cet épisode et sur la politique étrangère de son pays.

UN ENTRETIEN EXCLUSIF AVEC COLIN POWELL

Le nouvel Observateur Le 5 février 2003, vous avez prononcé à l'ONU votre "célèbre" discours sur les armes de destruction massive en Irak, dans lequel vous énonciez des "preuves" qui, pour la plupart, se sont révélées inexactes. Dix ans plus tard, vous écrivez dans votre nouveau livre que ce discours restera une "tache" dans votre carrière et que vous vous souvenez de ce 5 février aussi "profondément" que du jour de votre naissance. Pourquoi ?

Colin Powell Il est très dur d'oublier un tel moment, surtout quand on vous en parle chaque jour pendant dix ans ! Depuis que j'ai découvert qu'un grand nombre d'informations qu'on m'avait fournies étaient inexactes, je ne cesse de me demander : qu'aurais-je dû faire pour éviter cela ? Pour ma défense, je dirais que je n'ai eu que trois jours pour préparer cette présentation et que nous avions un très grand nombre de documents à analyser.

Pourquoi seulement trois jours ?

Le problème était le suivant : le président Bush m'a demandé de présenter nos preuves à l'ONU à partir d'un texte rédigé par un conseiller du vice-président Cheney. Or, quand j'ai demandé aux services de renseignements des éléments concrets pour étayer certaines parties de ce document, ils m'ont répondu qu'ils n'avaient jamais vu ces informations-là ! Il fallait donc repartir de zéro et écrire un autre discours. J'ai dit au président que j'avais besoin de plus de trois jours, mais il m'a répondu qu'il avait déjà annoncé au monde la date de ce discours à l'ONU, qu'il ne pouvait pas le reculer.

Le fait que le texte écrit par le bureau du vice-président était si étrange ne vous a-t-il pas alerté ? Ne vous êtes-vous pas dit : on essaie de me manipuler ?

Non, pas vraiment. J'étais déçu mais je ne paniquais pas : la CIA allait m'aider. Je suis allé au siège de l'Agence, et grâce aux informations fournies par son patron, George Tenet, j'ai pu bâtir le discours. Remarquez que j'y ai mis moins d'éléments controversés, que le président, Condi Rice ou Rumsfeld avaient déjà utilisés publiquement et à plusieurs reprises. Le bureau de Cheney, par exemple, insistait pour que je parle des liens supposés entre Saddam Hussein et Al-Qaïda, que le vice-président avait souvent évoqués. Mais comme les éléments n'étaient pas probants, je ne l'ai pas fait. J'ai également très peu parlé du programme nucléaire.

Mais sur le reste aussi, le chimique et le biologique, les "preuves" étaient fausses.

Oui, mais ce n'était pas un mensonge délibéré de ma part. Je croyais à ce que je disais. Tout le monde, le président, les membres du gouvernement et le Congrès y croyaient. Le président m'a choisi parce que j'étais le plus crédible vis-à-vis de la communauté internationale, mais; encore une fois, je ne faisais que transmettre ce que les seize agences de renseignements disaient. Et je pense que si vous aviez été à ma place et que vous aviez vu les documents qu'on m'a présentés vous auriez cru à tout cela, vous aussi.

George Tenet, le patron de la CIA, vous avait-il dit que les Allemands l'avaient prévenu du manque de crédibilité de cette source ?

Non, et je ne sais toujours pas ce qu'il savait en réalité. Plus tard, il est apparu qu'un certain nombre de personnes dans les services de renseignements étaient au courant de cette alerte des Allemands et d'autres mises en garde. Ils ont dit : "*Nous sommes allés voir Tenet mais il ne voulait pas nous écouter.*" Est-ce vrai ? Je ne sais pas. En tout cas, lors de ma présentation à l'ONU, je voulais qu'il soit à mes côtés, que la présence du patron de la CIA à mes côtés signifie au monde que ce que je disais reflétait ses conclusions. Dix ans plus tard, Tenet n'a toujours pas reconnu que celles-ci étaient fausses ! Pas une fois, il n'a expliqué pourquoi ses services avaient écrit, par exemple, que Saddam Hussein avait des centaines de tonnes d'armes chimiques, "*dont la plupart avaient été fabriquées l'année passée*" alors qu'il n'en possédait pas un gramme !

Il y a quelques années, vous avez dit qu'une commission du Congrès devrait enquêter sur tout cela.

Passons à un autre sujet, voulez-vous ?"

(*Le Nouvel Observateur*, 28 février 2013, entretien avec Colin Powell, propos recueillis par Vincent Jauvert.)

TROISIEME SUJET

EPREUVE DE CULTURE GENERALE

Votre épreuve consiste, dans un premier temps, à être à l'écoute du *souci* qui traverse le texte soumis à votre réflexion :

- la **problématique** qui *s'impose* à son auteur, toujours formulable en termes de contradiction(s),
- les interlocuteurs qu'elle met en présence, à travers l'évocation de divers de **points de vue** ;
- les **aspects** de la culture dans la cadre desquels ils interviennent,
- ainsi que le **lieu** et le **moment** de la situation évoquée par l'auteur.

Cette première partie est notée sur **10 points**.

L'étude de la **définition** (et de ses **présupposés**) d'un ou plusieurs **mots-clés** du texte, que vous avez la responsabilité de déterminer, vous offrent l'occasion d'une transition.

Dans un second temps, il s'agira, par une *lecture critique*,

- de reformuler les hypothèses de **causes** et/ou de **significations** attachées à la problématique,
- afin d'explicitier les **principes** qui la travaillent,
- ce qui vous permettra d'**interroger et discuter la pertinence et les limites** du texte, de le confronter aux données du cours et à **votre propre point de vue**, vos connaissances et pistes d'entrée dans la problématique. Vous pourrez interroger l'**actualité** de cette dernière si le texte est ancien.

Cette seconde partie sera notée sur **10 points**.

LE MONDE SECRET DU PARTI COMMUNISTE CHINOIS

Lors du XVIIIe congrès de Parti communiste chinois, qui s'est tenu du 8 au 14 novembre 2012, le Comité permanent du Bureau politique -le cœur du pouvoir- a été presque entièrement renouvelé. Assurément, il ne s'agit pas là d'une "élection" comme les autres tant les mécanismes de sélection sont oligarchiques. Mais, tout au long de l'année, les affrontements politiques ont secoué la colonne verticale de la deuxième puissance mondiale.

" (...) Ainsi va la Chine, où la modernité la plus débridée cohabite avec les méthodes les plus archaïques.

Le XVIIIe Congrès du PCC reflète ce paradoxe. Le parti unique, qui régent le pays depuis 1949, a imaginé un système de renouvellement des directions centrales. Les plus hauts

responsables de l'organisation de l'Etat (le secrétaire général, qui est aussi président de la République, le premier ministre et le président de l'Assemblée nationale populaire) doivent se contenter de deux mandats et ne peuvent gouverner plus de dix ans. L'âge limite pour les membres des instances nationales (Comité Central, Bureau politique, Comité permanent) a été fixé à 68 ans.

L'année 2012 restera comme celle d'un des plus grands changements de dirigeants jamais opérés dans un pays se réclamant du communisme. Les membres du Comité permanent du Bureau politique (CPBP), le cœur du pouvoir chinois, passeront de neuf à sept, et cinq d'entre eux seront remplacés ; de 60 à 65 % des titulaires siégeant au Comité central devront également céder leur place. Sur quels critères seront désignés les promus ? Motus et bouche cousue. Rappelant les mœurs du temps de la Cité interdite, la succession au sein du PCC s'est préparée dans le plus grand secret, au moyen d'obscurs jeux de pouvoir, d'intrigues machiavéliques, d'actes d'allégeance et de coups bas.

A plus de deux mille kilomètres de là, à Canton, Yuehui (...) hésite, puis se livre assez volontiers.

Mère institutrice, père fonctionnaire, elle termine son master de droit à la prestigieuse université de Sun Yat-sen, où nous la rencontrons. Comme ses parents, elle est communiste. *"Le parti constitue une sorte d'amicale, de réseau pour réussir, explique-t-elle d'emblée. Un peu comme une association professionnelle."* Disons que cela représente une assurance qui l'aidera à trouver un bon emploi, avec garantie de promotion. Après une pause, elle précise en rougissant : *"Je rêvais de devenir communiste depuis l'adolescence."* Comme la plupart des jeunes Chinois, elle était membre de l'organisation de la jeunesse. *"Quand j'ai été choisie par la direction du parti parce que j'étais une excellente élève, j'étais très heureuse, raconte-t-elle, les yeux brillants. C'était comme une récompense. Une fête."*

Cinq ans plus tard, l'enthousiasme a disparu. *"Si c'était à refaire, je ne le referais pas. Cela crée beaucoup d'obligations. Je dois aller à quantité de réunions, ce qui prend du temps, alors que j'ai beaucoup de centres d'intérêt."* Les organisations de base, d'habitude en sommeil, ont été très sollicitées ces derniers mois en raison de la déflagration engendrée par la destitution d'un dirigeant connu, M. Bo Xilai, qui a fait apparaître au grand jour les divisions au sein du PCC. *"Mais surtout, poursuit Yuehui, je dois reprendre les réponses données par le parti. Je ne suis pas libre de dire ce que je pense. Cela me pèse, car j'ai une grande indépendance d'esprit."*

Certes, formellement, personne ne lui interdit de se départir de la langue de bois officielle. Mais elle serait alors obligée de s'expliquer et d'affronter les "camarades" chargés de la convaincre et de la ramener dans le droit chemin.

Rendre sa carte et tourner la page ? Impossible. Cela relèverait d'une forme d'apostasie politique. Peut-être pourra-t-elle prendre ses distances si elle quitte son quartier : il lui suffira de ne plus donner signe de vie. Mais, si elle intègre la fonction publique ou une entreprise d'état, elle n'échappera pas aux directives. Comme l'explique un vétéran qui se désole de la situation : *"On n'est pas obligé de croire : on va aux réunions, on ferme un œil et on continue..."*

Il est en effet plus difficile de sortir du parti que d'y entrer. Souvent, c'est le secrétaire (de l'école, du quartier, de l'entreprise, du village) qui sélectionne ceux qu'il estime dignes de le rejoindre. Si, par hasard, on a raté l'étape du lycée ou de la faculté et que l'on juge utile pour sa carrière de pouvoir brandir la faucille et le marteau, on peut déposer une demande d'adhésion, à condition d'être parrainé et d'accepter plusieurs enquêtes sur son activité professionnelle ainsi que sur sa vie personnelle.

Au total, entre 2007 et 2012, plus de dix millions de personnes ont rejoint le PCC. Cette structure hors normes compte officiellement quatre-vingts millions six cent mille membres - presque l'équivalent de la population allemande. Près d'un quart d'entre eux ont moins de 35

ans et la moitié entre 36 et 60 ans, selon les statistiques officielles. Paradoxe : alors que les dirigeants communistes (locaux, notamment) n'ont jamais été aussi ouvertement critiqués par la population, il n'y a jamais eu autant de candidats à l'adhésion. C'est que la carte représente un sésame précieux pour les jeunes (du moins pour ceux qui ne sont pas riches) et une assurance tranquillité pour le parti, qui espère ainsi mieux contrôler la société.

Les fils et filles de communistes ont une place garantie, tout comme les intellectuels et les jeunes diplômés, hier traité de "petits-bourgeois", alors qu'aujourd'hui on leur déroule le tapis rouge. (...)"

(Manière de voir, L'année de toutes les élections, janvier 2013, article de Martine Bulard)

QUATRIEME SUJET

EPREUVE DE CULTURE GENERALE

Votre épreuve consiste, dans un premier temps, à être à l'écoute du *souci* qui traverse le texte soumis à votre réflexion :

- la **problématique** qui *s'impose* à son auteur, toujours formulable en termes de contradiction(s),
- les interlocuteurs qu'elle met en présence, à travers l'évocation de divers de **points de vue** ;
- les **aspects** de la culture dans la cadre desquels ils interviennent,
- ainsi que le **lieu** et le **moment** de la situation évoquée par l'auteur.

Cette première partie est notée sur **10 points**.

L'étude de la **définition** (et de ses **présupposés**) d'un ou plusieurs **mots-clés** du texte, que vous avez la responsabilité de déterminer, vous offrent l'occasion d'une transition.

Dans un second temps, il s'agira, par une *lecture critique*,

- de reformuler les hypothèses de **causes** et/ou de **significations** attachées à la problématique,
- afin d'explicitier les **principes** qui la travaillent,
- ce qui vous permettra d'**interroger et discuter la pertinence et les limites** du texte, de le confronter aux données du cours et à **votre propre point de vue**, vos connaissances et pistes d'entrée dans la problématique. Vous pourrez interroger l'**actualité** de cette dernière si le texte est ancien.

Cette seconde partie sera notée sur **10 points**.

APRES LES CLAMEURS

Ce n'est pas le mariage gay qui fait problème, c'est la filiation. On est à mille lieues des oppositions puériles entre modernité et tradition, laïcité et cléricalisme, homophobes et "gay friendly" ; oppositions dont les médias raffolent.

"Après tant d'**invectives et d'injures** -croisées- sur le mariage "gay", revenons vers un auteur dont les ouvrages sont passionnants et trop oubliés. Dans sa longue réflexion sur le "principe généalogique", le très grand juriste Pierre Legendre, directeur d'études à l'Ehess, dépiaute minutieusement les questions anthropologiques en jeu derrière ces pugilats. Ce n'est pas le mariage qui fait problème, c'est la filiation. Pour Legendre, le fond normatif romano-judéo-chrétien (et grec) qui, vers la fin du XVe siècle, donna son impulsion à la culture européenne, s'efface peu à peu au profit d'un "*management généralisé*" d'essence technoscientifique. Dans sa hâte, ce management évacue étourdiment les questions ontologiques, y compris la principale : qu'est-ce qui fait de nous des humains ? Nous voilà du coup "*confrontés au risque de l'irréparable : la casse des montages qui font tenir le sujet humanisé*". Legendre ne stigmatise personne. On est à mille lieues des oppositions puériles entre modernité et tradition, laïcité et cléricalisme, homophobes et "gay-friendly" ; oppositions dont les médias raffolent. Les mutations contemporaines, notamment génétiques, opèrent à un tout autre niveau et

rendent imaginable une déconstruction (en douceur) du principe généalogique qui fonde l'humain. En se voulant maître et créateur de lui-même, l'homme choisit d'oublier sa dette à l'égard de la tradition, de la transmission, de l'humanité apprise. Consciemment ou pas, il adhère à un projet fantasmatique : celui d'un individu autoconstruit, qui serait capable de produire et remodeler seul -et sans limite- sa propre humanité.

L'expression employée par Legendre pour désigner une telle entreprise est assez violente. Il parle d'une "débâcle des montages symboliques et normatifs" qui faisaient tenir l'humain. Ces dispositifs permettaient d'humaniser la "*chair vivante*" que nous sommes en naissant. Que faut-il entendre par montages et dispositifs ? Pour Legendre, toute définition de l'humain se fonde sur un système de fictions, sur un récit que le droit et les institutions mettent en forme. Ces fictions sont transmises, apprises, améliorées, et permettent d'instituer, génération après génération, "l'humanité" dans sa différence d'avec le reste du vivant. Nous héritons donc toujours d'une humanité instituée, et perpétuée notamment par le droit. Elle est fragile comme du cristal. Elle n'est pas biologiquement héréditaire.

Legendre redoute cette débâcle car lesdits montages constituent la "maison de l'humain". J'emploie le mot "maison" au sens où l'entendait le philosophe Martin Buber quand il évoquait ces périodes de l'histoire où l'esprit humain, sans "maison", ne parvenait plus à "habiter le monde". Nul ne sait de quel prix nous devons payer demain cette dévastation, si elle est impréparée. Rien à voir, en effet, avec la reconnaissance -ou pas- des préférences sexuelles. Legendre pointe le phénomène de dé-symbolisation et de dé-liaison qui travaille en profondeur nos sociétés. Ce qui renforce la pertinence de son point de vue, c'est que nous avons aujourd'hui le plus grand mal à garder la maîtrise des dites mutations technologiques. Ce qui prévaut aujourd'hui, c'est plutôt ce que Heidegger appelait un "processus sans sujet". Il n'obéit qu'à l'hubris technoscientifique. Il ne "*pense*" pas. Si, par jobardise "*progresse*", nous acceptons d'être embarqués, via des glissades successives, par cette pure mécanique, alors le pire deviendrait imaginable. Pour l'évoquer, Julia Kristeva écrit que "*la gestion technique de l'espèce humaine*" ne serait alors qu'une figure nouvelle -et branchée !- de l'obscurantisme."

(Jean-Claude GUILLEBAUD, *Le Nouvel Observateur*, 17 janvier 2013.)

CINQUIEME SUJET

:

Votre épreuve consiste, dans un premier temps, à être à l'écoute du *souci* qui traverse le texte soumis à votre réflexion :

- la **problématique** qui *s'impose* à son auteur, toujours formulable en termes de contradiction(s),
- les interlocuteurs qu'elle met en présence, à travers l'évocation de divers de **points de vue** ;
- les **aspects** de la culture dans la cadre desquels ils interviennent,
- ainsi que le **lieu** et le **moment** de la situation évoquée par l'auteur.

Cette première partie est notée sur **10 points**.

L'étude de la **définition** (et de ses **présupposés**) d'un ou plusieurs **mots-clés** du texte, que vous avez la responsabilité de déterminer, vous offrent l'occasion d'une transition.

Dans un second temps, il s'agira, par une *lecture critique*,

- de reformuler les hypothèses de **causes** et/ou de **significations** attachées à la problématique,
- afin d'explicitier les **principes** qui la travaillent,
- ce qui vous permettra d'**interroger et discuter la pertinence et les limites** du texte, de le confronter aux données du cours et à **votre propre point de vue**, vos connaissances et pistes d'entrée dans la problématique. Vous pourrez interroger l'**actualité** de cette dernière si le texte est ancien.

Cette seconde partie sera notée sur **10 points**.

"Souveraineté et soumission

L'année 2001 a vu paraître en France et en Europe nombre de textes, manifestes, pétitions et analyses issus de la sphère académique concernant la vie universitaire et scientifique. Des articles de presse tout aussi nombreux ont été publiés à propos de l'éducation nationale et de l'enseignement. Et divers sondages ont fait apparaître qu'en France ces questions seraient devenues une préoccupation majeure des Français -la première préoccupation selon l'un, la seconde selon d'autres (1).

Dans le même temps, *Inside Job*, un documentaire consacré à la financiarisation, sujet austère qui aura cependant rencontré une audience record (le film fut primé à Cannes) avant que n'explose ce qu'on appelle désormais le problème des "dettes souveraines (2)", mettant en lumière le rôle qu'auront joué des universités américaines -à travers certains de leurs professeurs- dans la mise en place d'un système financier littéralement suicidaire.

Or, l'année 2011 aura aussi été celle de la dégradation des "notes" attribuées par les agences privées dites de notation à l'Irlande, à la Grèce, à l'Espagne, aux Etats-Unis, au Japon et à l'Italie (ainsi qu'à certaines banques françaises) *remettant radicalement en question l'idée même de souveraineté* qui fut à la base des mouvements historiques issus du XVIIIe siècle qui configurèrent le monde *moderne* dans lequel, jusque tout récemment, nous croyions plus ou moins vivre encore (si "postmoderne" qu'il pût être).

Les mouvements qui apparurent au XIXe siècle pour la constitution d'une chose publique formant elle-même une puissance publique souveraine -c'est-à-dire une *res publica*, une république en ce sens- menèrent au XIXe siècle à la généralisation d'une instruction publique posant en principe et en droit la possibilité et le devoir pour tout citoyen éduqué d'accéder à une *autonomie* qu'Emmanuel Kant nommait la majorité*, et par là même de fonder une communauté publique et politique souveraine.

Autrement dit, les questions que pose *Inside Job* dans le champ de l'économie, les thèmes abordés par les appels et les articles concernant l'état de délabrement de la recherche universitaire, de l'instruction publique et de l'éducation, et l'effondrement non seulement de l'Europe, mais de la crédibilité économique et politique du monde occidental, comme de son héritage pour l'humanité toute entière, *tout cela appartient au même registre*. Toutes ces questions, et les calamités qui les accompagnent (en particulier *la régression protéiforme* qui menace à travers elles), sont engendrées par un *même système* qui a conduit à *la liquidation de la souveraineté économique et politique* et au *renoncement à former par l'éducation une majorité* qui, comme autonomie acquise dans la fréquentation des savoirs rationnels, était pour les *Aufklärer* la condition *sine qua non* d'une telle souveraineté.

(1) Voir le sondage BVA, juillet 2011, "La première préoccupation des Français", cf. Julien Gautier, Denis Kambouchner, Philippe Mérieu, Bernard Stiegler et Guillaume Vergne, *L'école, le numérique et la société qui vient*, Mille et une nuits, 2012.

(2) Comme si le véritable problème était la dette publique, et non le *discrédit majeur* par lequel l'économie capitaliste, qui a systématiquement cultivé l'endettement tout en le privatisant, a installé une *insolvabilité généralisée*, à commencer par celle des banques privées.

* L'auteur désigne par là la majorité juridique qui permet d'accéder à la citoyenneté.

S'il y a dans les universités du monde occidental un profond malaise, et si ces universités ont pu se trouver, à travers certains de leurs corps professoraux, souvent consentantes -et parfois compromises à un point considérable- quant à la mise en place du système financier qui, avec l'installation d'une société hyperconsumentariste, pulsionnelle et "addictogène (1)", a conduit à la ruine économique et politique planétaire, c'est parce que *leurs finalités, leurs organisations et leurs moyens ont été entièrement mis au service de la destruction de la souveraineté* telle que les philosophes dits des Lumières la concevaient (...)"

(Bernard STIEGLER, *Etats de choc, Bêtise et savoir au XXI^e siècle*, Editions Mille et une nuits, 2012)

AUTRE TEXTE DE TRAVAIL

(L'action du roman de Simone de Beauvoir, Les belles images se situe en France, dans les années 60. Laurence, mère de famille heureuse et professionnellement active, mène une vie bourgeoise. Elle médite les paroles de son père, qu'elle avait invité à déjeuner et qui vient de partir.)

"Une fois de plus, elle essaie de remettre de l'ordre dans ce qu'il lui a répondu, à bâtons rompus. Socialistes ou capitalistes, dans tous les pays l'homme est écrasé par la technique, aliéné à son travail, enchaîné, abêti. Tout le mal vient de ce qu'il a multiplié ses besoins alors qu'il aurait dû les contenir ; au lieu de viser une abondance qui n'existe pas et n'existera peut-être jamais, il aurait fallu se contenter d'un minimum vital, comme le font encore certaines communautés très pauvres -en Sardaigne, en Grèce par exemple- où les techniques n'ont pas pénétré, que l'argent n'a pas corrompues. Là les gens connaissent un austère bonheur parce que certaines valeurs sont préservées, certaines valeurs vraiment humaines, de dignité, de fraternité, de générosité, qui donnent à la vie un goût unique. Tant qu'on continuera à créer de nouveaux besoins, on multipliera les frustrations. Quand est-ce que la déchéance a commencé ? Le jour où on a préféré la science à la sagesse, l'utilité à la beauté. Avec la Renaissance, le rationalisme, le capitalisme, le scientisme. Soit. Mais maintenant qu'on en est arrivé là, que faire ? Essayer de ressusciter en soi, autour de soi, la sagesse et le goût de la beauté. Seule une révolution morale, et non pas sociale ni politique ni technique, ramènerait l'homme à sa vérité perdue. Du moins peut-on opérer pour son compte cette conversion : alors on accède à la joie, malgré ce monde d'absurdité et de désordre qui nous cerne.

Au fond, ce que disent Lucien et Papa, ça se recoupe. Tout le monde est malheureux ; tout le monde peut trouver le bonheur : équivalences. (...)

Non, à y bien réfléchir, se dit Laurence, ce que m'a répondu papa ne vaut que pour lui ; il a toujours tout supporté avec stoïcisme, ses coliques néphrétiques et son opération, ses quatre années de stalag, le départ de maman, bien qu'il en ait éprouvé tant de tristesse. Et lui seul est capable de trouver la joie dans cette vie si retirée, si austère, qu'il s'est choisie. Je voudrais bien connaître son secret."

(Simone de BEAUVOIR, Les Belle Images, 1966, Paris, Editions Folio Gallimard)